3 1761 07958875 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresb01bonj

THEATRE

DE

Casimir Bonjour

THÉATRE

DE

Casimir Bonjour

*

LA MÈRE RIVALE
L'ÉDUCATION OU LES DEUX COUSINES
LE MARI A BONNES FORTUNES

59332
25 5 03

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCI

La Mère rivale

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le mercredi 4 juillet 1821.

A MON AMI D. MURON

CHEF D'INSTITUTION A PARIS

Mon ami,

AUTEUR d'une comédie en trois actes, je n'ose me permettre une dédicace. En plaçant ton nom à la tête de mon ouvrage, je veux seulement payer un tribut à l'amitié. La mort prématurée de ton fils unique a augmenté le désir que j'avais de te faire cet hommage, et vaincu les scrupules qui auraient pu m'arrêter.

Je me trouverais heureux, si ce témoignage de mon affection pour toi pouvait adoucir l'amertume d'une douleur que je partage.

CASIMIR BONJOUR.

AVANT-PROPOS

QUELQUES *personnes ont prétendu que j'avais attaqué un défaut beaucoup trop rare pour devenir le sujet d'une comédie. Peut-être qu'en y réfléchissant davantage, elles se seraient convaincues du contraire.*

Dans l'enfance des sociétés, les agrémens physiques sont les seuls qui nous attirent vers l'autre sexe. Tout entier au travail, qui lui procure l'existence, l'homme n'a ni le temps de cultiver les talens de l'esprit, ni même l'idée des jouissances qu'ils peuvent donner. Mais lorsque la civilisation a fait des progrès, et que l'éducation s'est perfectionnée, la jeunesse et la beauté ne sont plus des titres exclusifs à nos hommages : les qualités morales sont plus appréciées, l'esprit plus goûté, et l'art de causer devient presque l'art de plaire.

C'est alors que les mères peuvent rivaliser avec leurs filles ; et comme la coquetterie est innée chez les femmes, du moment où elles en ont le pouvoir, elles doivent en avoir la prétention.

Le vers tant cité de la Métromanie :

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

devait être fait dans le dix-huitième siècle : il est encore plus vrai dans le nôtre. Chez les Turcs, il ne serait pas compris ; il ne l'eût pas été chez la plupart des peuples anciens.

Sous le règne de Louis XIV, les Mères rivales *devaient être moins communes que de nos jours. Ce travers alors n'existait guère que chez les grands ; la bourgeoisie n'avait point de salons. Mais, à mesure que l'instruction et le luxe ont été plus répandus, et que, pour me servir de l'expression de l'un de nos plus spirituels critiques,* la société est arrivée à un état de corruption élégante, *ce défaut a dû se multiplier.*

Il est très ordinaire à l'époque où nous vivons. Quoique jeune encore, j'en ai vu de nombreux exemples : et depuis que cette comédie a été représentée, on m'a raconté une foule d'anecdotes dont j'aurais pu tirer parti, si je les eusse connues plus tôt. Plusieurs personnes ont pensé que j'avais dessiné d'après nature. On est venu me demander à moi-même, si je n'avais pas fait allusion à certaine grande dame, qu'on ne m'a pas nommée, et qui, comme Mme Dorval, est mauvaise mère et dame de charité. *Je saisis cette occasion, pour déclarer que je n'ai jamais eu personne en vue, et que le portrait que j'ai tracé est sans aucune application.*

Je ne finirai point cet avant-propos sans payer ma dette aux acteurs qui ont joué dans ma pièce. Bien qu'aucune des personnes que l'on est convenu *d'appeler exclusivement les* grands talens, *n'ait eu de rôle dans cet ouvrage, il a été représenté avec un ensemble extrêmement remarquable, et* la Mère

rivale *a réveillé toutes les ressources que la Comédie-Française renferme dans son sein. Mes paroles n'ont pas assez de poids, pour que je puisse distribuer à chacun des comédiens les éloges qu'il mérite. Le public, leur juge et le mien, a pris soin de marquer leurs places. Quant à moi, je reconnais que c'est à eux que je dois, en très-grande partie, le succès que j'ai obtenu ; et j'éprouve un plaisir véritable à leur en témoigner ma gratitude.*

PERSONNAGES

Le chevalier BELCOUR, ami de la comtesse et de GERMON.	MM.	MICHELOT.
GERMON, amant de SOPHIE.		MENJAUD.
COMTOIS, valet de la comtesse DORVAL.		CARTIGNY.
La comtesse DORVAL.	Mmes	VOLNAIS.
SOPHIE, fille de la comtesse DORVAL.		VALLIÉ.
Madame GERTRUDE, gouvernante de SOPHIE.		DESMOUSSEAUX.
Une jeune COMTESSE.		VERNEUIL.
Une MARQUISE.		HERVEY.
LISETTE, femme de chambre de madame DORVAL.		DEMERSON.

La scène est à Paris, chez madame Dorval.

La Mère rivale

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, COMTOIS.

LISETTE.

Ah ! te voilà Comtois ! ta course est déjà faite !

COMTOIS.

Oui, vraiment ; mais dis-moi, ma petite Lisette,
Au fond de la maison, je viens d'apercevoir
Une jeune personne, et je voudrais savoir
Ce qu'elle fait chez nous ?

LISETTE.

Une jeune personne ?

COMTOIS.

Oui, quinze ans à peu près.

LISETTE.

Comment? cela m'étonne...

COMTOIS, *mystérieusement.*

Dans cet appartement qui donne sur la cour,
Et dont la jalousie est fermée en plein jour.

LISETTE.

Ah! je vois maintenant!... Mais j'étais si loin d'elle!
Eh! mon pauvre garçon; mais c'est Mademoiselle.

COMTOIS.

Mademoiselle qui?

LISETTE.

Mademoiselle.

COMTOIS.

Bon!
Mais elle doit avoir sans doute un autre nom?

LISETTE.

C'est, encore une fois, la fille de Madame.

COMTOIS.

La fille de Madame! allons donc!

LISETTE.

Sur mon âme,
Je puis te protester que c'est elle.

COMTOIS.

Mais non;
Cela ne se peut pas! je suis dans la maison
Depuis huit jours entiers; je l'aurais aperçue.
C'est moi qui sers à table, et je ne l'ai pas vue.

LISETTE.

Parbleu! je le crois bien, que tu ne la vois pas!
Finement.
C'est en particulier qu'elle prend ses repas.

COMTOIS.

Tu plaisantes vraiment!

LISETTE.

Ainsi le veut sa mère.

COMTOIS.

Lisette!... là dessous il est quelque mystère...
J'en suis bien aise : après le plaisir de conter,
Selon moi, le plus grand est celui d'écouter.
Tu vas de point en point, t'expliquer, ma petite;
Avec volubilité.
Dis-moi ce que tu sais; surtout dis-le moi vite!

LISETTE.

Ma petite!... voyez comme il est familier!
Eh bien! non.

COMTOIS.

Tiens, crois-moi, ne te fais pas prier.
Tu brûles de parler, je brûle de t'entendre;
Allons! Lisette, allons! ne nous fais pas attendre.

LISETTE, *souriant.*

Tais-toi, mauvais plaisant! va, si je le pouvais,
Je ne te dirais rien; mais au moins tu promets...

COMTOIS, *avec vivacité.*

Parle, je promets tout, je meurs d'impatience.

LISETTE.

Or donc, je te dirai que, depuis son enfance,

La fille de Madame était en pension,
Sans qu'ici jamais d'elle on eût fait mention.
Mais son institutrice enfin, à la vieillesse
Ayant payé tribut, notre jeune maîtresse
Par la poste chez nous arrivant un beau jour,
Nous apprend... qu'elle existe, et qu'elle est de retour.

COMTOIS.

Quoi ! vous ne saviez pas qu'elle avait une fille,
Vous qui... pour ainsi dire, êtes de la famille !

LISETTE.

C'est une vérité, mon cher, voilà deux mois
Que nous la vîmes tous pour la première fois.
N'en sois pas étonné pourtant : Mademoiselle
Dès l'enfance a quitté la maison paternelle,
Et... je l'aperçois ! Sors.

COMTOIS.

Qui ? moi !

LISETTE.

Retire-toi.
Elle vient pour causer un moment avec moi.

Il sort.

SCÈNE II

SOPHIE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Peste soit du faquin, et de son bavardage !

Voici Mademoiselle; oh! quel sombre visage!
Haut à Sophie.
Quoi! toujours du chagrin?

SOPHIE.

Ah! j'en ai bien sujet!
Je le vois trop, pour moi le bonheur n'est pas fait :
Je déplais à ma mère. A peine étais-je née,
Qu'au fond d'une province elle m'a confinée.
Là, je suis parvenue à l'âge de quinze ans,
Sans la voir, sans jouir de ses embrassemens.
Reléguée au milieu de ces tristes campagnes,
Que j'enviais le sort de mes jeunes compagnes!
Leurs vœux étaient comblés, leur cœurs étaient contens,
Lisette; elles voyaient tous les jours leurs parens.
Chacune leur peignait librement sa tendresse,
Que payaient un sourire, une douce caresse;
Et moi j'étais souvent témoin de leur bonheur,
Et j'allais à l'écart dévorer ma douleur!...

LISETTE.

Mais ici, vous devez être plus satisfaite.
Du moins vous habitez auprès d'elle.

SOPHIE.

Ah! Lisette,
Mon sort est plus affreux encore qu'autrefois.
Jamais je ne lui parle, à peine je la vois!
Si quelquefois je veux lui faire une caresse,
Sa froide dignité vient glacer ma tendresse.
Que je suis malheureuse!

LISETTE.

Ah! calmez vos chagrins.
Croyez qu'ils finiront dans peu.

SOPHIE.

Tous les matins,
Quand il fait petit jour, ma duègne sévère
Dans son appartement me mène avec mystère.
Tremblante, je m'approche ; elle me tend la main ;
Je la baise ; en voilà pour jusqu'au lendemain !
Ah ! Lisette, prends part à ma douleur amère :
J'ai le cœur d'une fille, et je n'ai point de mère !

LISETTE.

Pauvre jeune personne ! elle méritait bien
D'avoir un sort plus doux, plus heureux que le sien.

SOPHIE.

Je te dévoile ici tout mon cœur, et peut-être
J'ai tort de me livrer ainsi sans te connaître.
Mais je n'ai point d'amis, je suis dans le malheur,
Et je sens le besoin d'épancher ma douleur.

LISETTE.

Ah ! vous pouvez compter sur moi, Mademoiselle.
Croyez...

SOPHIE.

Je te sais gré, Lisette, de ton zèle.
Mais je vois qu'à mes maux il faut me résigner ;
Tu peux les adoucir, et non les terminer.
Cependant je conserve un rayon d'espérance.
Ma mère ne peut pas me haïr, et je pense
Que quelqu'un l'indispose en secret contre moi.

LISETTE.

Et ce quelqu'un là, c'est...

SOPHIE, *après avoir regardé autour d'elle.*

Ma gouvernante.

LISETTE.

Quoi!
Vous pouvez soupçonner qu'elle ose...

SOPHIE.

Une étrangère
A pu seule m'ôter l'amitié de ma mère;
Et pour l'en accuser j'ai plus d'une raison.
Je ne connais d'ailleurs qu'elle dans la maison.
Mais peut-être le mal n'est-il pas sans remède!
Si j'appelais aussi l'artifice à mon aide!
Si, trompant les regards de mon argus jaloux,
J'allais trouver ma mère, embrasser ses genoux,
Penses-tu qu'à mes pleurs elle fût insensible?

LISETTE, *à part.*

Pauvre petite!

SOPHIE.

Oh! non, cela n'est pas possible.

LISETTE, *à part.*

Puisqu'elle espère encor, laissons-lui son erreur.

SOPHIE.

Eh! que puis-je risquer après tout? Mon malheur
Ne saurait augmenter, et je n'ai rien à craindre.
Tiens! avec toi, Lisette, il n'est plus temps de feindre:
J'ai des chagrins encor que tu ne connais pas;
Elle baisse les yeux.
Mais à te les conter je sens... quelque embarras.

LISETTE.

Parlez.

SOPHIE.

Dans la retraite où j'ai passé ma vie,

J'avais eu le bonheur de trouver une amie.
Le ciel, dans mes ennuis, m'avait fait ce présent;
Elle me consolait!

LISETTE.

Vous devez à présent
La regretter beaucoup.

SOPHIE, *avec épanchement.*

Je la pleure sans cesse!
Hélas! nous nous aimions d'une égale tendresse;
Nous avions mêmes goûts, nous avions même cœur;
Son frère était le mien, il m'appelait sa sœur.
Pauvre Germon! je vois encore son image;
Il était bien aimable!

LISETTE, *malicieusement.*

Et bien aimé, je gage?

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oh! oui; rien ne pourra me le faire oublier!
En rougissant et comme étonnée de ce qu'elle a dit.
Tiens! tu sais maintenant mon secret tout entier.

LISETTE.

Je le savais; vos yeux me l'avaient dit d'avance.

SOPHIE.

Ah! Lisette, combien je souffre en son absence!
Va, j'ai plus que jamais besoin de ton secours.

LISETTE.

Vous le voyiez souvent?

SOPHIE.

De le voir tous les jours
Je m'étais déjà fait une douce habitude...

O Dieu! j'entends tousser! c'est madame Gertrude.
Je suis perdue!

SCÈNE III

MADAME GERTRUDE, SOPHIE, LISETTE.

MADAME GERTRUDE, *sans voir les personnages.*

Où donc est-elle si matin?

SOPHIE, *bas à Lisette.*

Ne m'abandonne pas.

MADAME GERTRUDE, *les apercevant.*

Ah! je vous trouve enfin!...

SOPHIE, *à part.*

O ciel!

MADAME GERTRUDE.

Votre conduite est fort inconvenante!

SOPHIE, *haut.*

Madame...

MADAME GERTRUDE.

Taisez-vous! je suis très-mécontente.
Sortir ainsi sans moi! sans ma permission!...
Cet esprit de révolte et de sédition
N'existait pas jadis parmi les demoiselles.
Voilà le résultat des méthodes nouvelles!
Vantez-nous donc, messieurs les précepteurs du temps,
De ce régime heureux les bienfaits éclatans!
Niez donc l'évidence!

LISETTE, *bas à Sophie.*

Allons! prenez courage :
C'est sur un autre point que va tomber l'orage.

MADAME GERTRUDE, *d'un ton doctoral.*

La science jadis s'inculquait lentement;
Et ce système était plus sage assurément.
De nos jours, au contraire, on se hâte, on se presse :
En deux mois, on apprend à lire à la jeunesse!
Aussi qu'arrive-t-il? tous ces petits docteurs
En savent bientôt plus que leurs instituteurs!
Cela ne convient pas... Vous existez, Sophie,
Dans le siècle maudit de la philosophie.
Vous n'avez pas connu l'ancien enseignement!
Tant pis! vous en sauriez beaucoup moins à présent.
Je rencontre partout de ces jeunes cervelles,
Imberbes partisans des doctrines nouvelles.
Ils pensent, en s'aidant de faits et de raisons,
Qu'ils me feront goûter ces innovations.
Dans la discussion ils ont bien pu me vaincre;
Mais jamais, je vous jure, ils n'ont pu me convaincre.
A tous leurs argumens, je me disais tout bas :
S'ils ont raison, j'ai tort! cela ne se peut pas.
Ils me citent des faits; eh! bien, cela peut être.
Mais, tout considéré, je ne saurais admettre,
Dussé-je contre moi trouver tout l'univers,
Que j'ai vu, quarante ans, les choses de travers.

Lisette pousse un éclat de rire, Sophie sourit.

Comment donc? vous riez de moi, Mademoiselle!

LISETTE, *s'avançant.*

Je puis vous protester, moi, que ce n'est pas elle.

MADAME GERTRUDE.

Taisez-vous! vous m'avez manqué toutes les deux.

LISETTE.

Mais elle n'a rien dit.

MADAME GERTRUDE.

Silence injurieux!...

S'animant tout à coup.

Et d'ailleurs, j'oubliais que je suis en colère,
Pour le tour qu'à l'instant elle vient de me faire.
Je ne sais qui me tient!... Allons, rentrez chez nous.
Oh! parbleu! vous pairez et pour elle et pour vous.

Elle sort avec Sophie.

SCÈNE IV

LISETTE, *seule.*

Que je la plains de vivre avec cette mégère!
Elle gronde toujours, est toujours en colère!...
De son côté, Madame est bien coupable aussi.
Devrait-elle, depuis que sa fille est ici,
La laisser... Mais, qu'entends-je?

SCÈNE V

LISETTE, COMTOIS.

COMTOIS, *parcourant le théâtre à grands pas.*

Abominable femme!
C'est une indignité! j'en instruirai Madame.

LISETTE.

Eh! qu'as-tu donc, Comtois.

COMTOIS.

Ici, je ne suis rien
Qu'un pauvre domestique, et je le sais fort bien;
Mais je hais l'injustice, et ce trait-là m'irrite.
Maltraiter une enfant!... Gouvernante maudite,
Si ma maîtresse un jour voyait ce que je vois,
Je suis sûr... mais je veux l'en avertir.

LISETTE.

Comtois!
Songe à ce vieux dicton plein de sel et de force :
Ne mets jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce.
Ce conseil est fort sage, et... Madame paraît!
Plus tard je te dirai deux mots à ce sujet.

SCÈNE VI

LISETTE, COMTOIS, MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL, *apercevant un bouquet sur sa toilette.*

De qui viennent ces fleurs?

LISETTE.

Du chevalier, je pense.

MADAME DORVAL, *à Comtois.*

Quoi! déjà de retour! j'aime ta diligence.
Mais as-tu, mon enfant, rempli ta mission?

COMTOIS, *avec emphase.*

Je crois, Madame, à part toute présomption,
Que j'ai fidèlement exécuté votre ordre.

MADAME DORVAL.

En ce cas, mon ami, rends-moi compte par ordre
Et méthodiquement de...

Elle s'assied.

COMTOIS, *l'interrompant.*

Méthodiquement!
Vous ne pouviez pas mieux vous adresser vraiment.
Tel que vous me voyez, je suis très-méthodique;
Mon premier maître était professeur de logique.
J'assistais à son cours, et c'est en l'écoutant
Que j'appris à tout faire a-na-ly-tiquement.
Si vous l'aviez connu!... c'était un homme unique!
Quand il nous expliquait le genre... *synthétique,*
Il joignait au précepte un exemple à l'appui.
Toujours son eau sucrée était auprès de lui;
Il en buvait un verre à chaque paragraphe,
Et sa leçon durait autant que sa carafe.

LISETTE.

Voyons, au fait, au fait, et point de sots discours.

COMTOIS.

Pauvre homme, je le pleure encore tous les jours!

MADAME DORVAL.

Mais allons donc, Comtois, finis ta doléance,
Et réponds-moi.

COMTOIS.

Suffit, Madame, je commence.

Avec importance.

D'abord, conformément à votre intention,
J'ai porté vos billets de convocation
Aux dames du bureau central de bienfaisance,
Qui s'assemble demain sous votre présidence.

MADAME DORVAL.

A merveille!

COMTOIS.

Après quoi je me suis transporté
Au faubourg Saint-Germain, au Roule, à la Cité.
De maison en maison je courais à la piste
De tous les indigens portés sur votre liste.
J'ai remis à chacun une part de vos dons,
Et j'ai reçu pour vous leurs bénédictions.

MADAME DORVAL.

Est-ce tout?

COMTOIS.

Non, Madame; et dans mes promenades,
Je n'ai point oublié d'aller voir vos malades.

MADAME DORVAL.

Ah!

COMTOIS.

L'argent qu'à chacun vous aviez destiné,
Ils l'ont eu de mes mains.

MADAME DORVAL.

Fort bien.

COMTOIS.

J'ai terminé
En visitant, au bout du faubourg Poissonnière,
Ces petits orphelins dont vous êtes la mère.

MADAME DORVAL, *avec intérêt.*

Eh bien, comment vont-ils ?

COMTOIS.

A merveille toujours;
Ils vous aiment, Madame, un peu plus tous les jours.
Vous n'imaginez pas jusqu'où va leur tendresse!
De vous, de vos bienfaits, ils me parlaient sans cesse,
Chacun d'eux à l'envi bégayait votre nom.

MADAME DORVAL, *d'un air ému.*

Pauvres enfans! le temps doit leur sembler bien long!
Je ne les ai pas vus depuis une quinzaine.
Mais, sans faute, j'irai la semaine prochaine.
Souriant.
Va, je suis, mon garçon, fort contente de toi.
Continue, et dans peu tu le seras de moi.
Entends-tu, mon ami ?

COMTOIS, *à part.*

L'occasion est belle,
Si je glissais un mot touchant Mademoiselle!
Je suis sûr du succès, quand Madame saura...

MADAME DORVAL.

Tu parles bas encor, Comtois; que dis-tu là ?

COMTOIS, *haut.*

Je viens d'être témoin, Madame, d'une scène!...
Ce spectacle vraiment vous eût fait de la peine.

MADAME DORVAL, *vivement.*

Quoi donc! un malheureux! mon cœur est tout ému!
Un malheureux, Comtois! quel est-il ? l'as-tu vu ?
Parle.

COMTOIS.

Madame...

MADAME DORVAL.

Allons, ne me fais point attendre.
Déjà pour lui je sens un intérêt bien tendre!
M'offrir l'occasion de faire des heureux,
C'est aller, tu le sais, au devant de mes vœux.

COMTOIS.

Ah! qui pourrait douter de votre bienfaisance?
Mais, loin de vous, tandis qu'épiant l'indigence,
A mille infortunés vous étendez vos soins,
Il en est près de vous qui ne le sont pas moins!

MADAME DORVAL

Ici des malheureux! mais tu me perces l'âme!
Réponds-moi, quels sont-ils?

COMTOIS.

Votre fille, Madame!

MADAME DORVAL, *se levant. (Sa figure se décompose d'abord, mais bientôt elle reprend sa dignité.)*

Monsieur Comtois!

COMTOIS, *d'un air joyeux.*

Madame...

MADAME DORVAL.

Écoutez.

LISETTE, *à part.*

Il est pris.

MADAME DORVAL.

Quand un valet bavard me donne des avis,

Je ne lui fais d'abord qu'une simple menace;
Mais, s'il se le permet de nouveau, je le chasse.

Elle sort.

SCÈNE VII

COMTOIS, LISETTE.

COMTOIS.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien?

COMTOIS.

Comme elle m'a traité!
Que dis-tu de cela?

LISETTE.

Que tu l'as mérité.
Comment, diantre, Comtois, as-tu si peu d'usage?
Venir lui proposer...

Elle rit.

C'est trop plaisant!

COMTOIS, *à part.*

J'enrage!

LISETTE, *riant toujours.*

Tu comptais sûrement lui bien faire ta cour,
En lui parlant ainsi? C'est un assez bon tour!

COMTOIS.

Que veux-tu? Je croyais Madame bienfaisante.

LISETTE.

Tu ne te trompais pas : Madame est excellente.
Tous les jours elle oblige une foule de gens;
Elle aime tout le monde... excepté ses enfans.

COMTOIS.

Mais ce que tu dis là me surprend, je t'avoue!
Quoi! pour des étrangers Madame se dévoue,
Et n'est pas bonne mère!

LISETTE.

Elle s'en garde bien.
Aimer les siens, fi donc! cela ne mène à rien.
Une telle conduite est par trop naturelle;
Quel gré vous en sait-on? tout le monde s'en mêle.
Pour nous faire un beau nom, pour éblouir les gens,
Nous usons de moyens tout à fait différens.
Le bien qu'on fait chez soi n'est connu de personne.
Il faut, lorsque l'on veut passer pour être bonne,
Laisser là des parens qui vous tendent les bras,
Pour aller secourir ceux qu'on ne connaît pas,
Attirer les regards est l'importante affaire;
Et ce n'est que le mal qu'on fait avec mystère.
Aussi, comme tu vois, on est du comité
Des prisons, de celui de la maternité;
On fait partout bénir son nom, sa bienfaisance;
On va dans les greniers secourir l'indigence;
Voit-on sur son passage un enfant demi-nu,
Expirant de besoin, si l'on pense être vu,
Sans affectation on descend de voiture;
On fait au malheureux conter son aventure;
On essuie une larme; et, lui prenant la main,
On le fait habiller chez le tailleur voisin;
Puis on échappe enfin, rouge de modestie,

Aux bénédictions de la foule attendrie!...
Chez nous, on ne fait rien qu'avec intention,
Et nous donnons un but à la moindre action.
Par exemple, Comtois, tu t'étonnes peut-être
Que, sans même avoir eu le temps de te connaître,
Madame t'ait chargé d'aller faire ses dons?
Car c'est une faveur : de telles missions
Sont pour les serviteurs qu'on aime, qu'on estime;
On t'a choisi pourtant; mais c'est un trait sublime!
Tiens! en veux-tu savoir la raison?

COMTOIS.

Oui, pourquoi?

LISETTE.

C'est que de la maison le plus bavard... c'est toi.

COMTOIS, *s'inclinant profondément.*

Je n'ai jamais été prodigue de louange,
Lisette; mais, d'honneur, vous peignez comme un ange;
Et tous ceux qui voudront des portraits ressemblans,
Je les envoie ici : les vôtres sont frappans.

LISETTE.

Ah! vous comprenez donc, monsieur l'homme capable,
Que vous avez eu tort?

COMTOIS, *d'un air rêveur.*

Cela n'est pas croyable!
De pareils procédés me confondent vraiment.

LISETTE.

Mais je m'étonne, moi, de ton étonnement.
Cette conduite-là n'est pas inexplicable :
Madame est beaucoup plus frivole que coupable.
C'est par degrés, Comtois, c'est insensiblement
Qu'en elle s'est éteint le plus doux sentiment.

Je vais te raconter son histoire; et peut-être
Quelques femmes du jour pourraient s'y reconnaître.
Aux dons de la fortune ayant eu peu de part,
Madame pour époux prit un riche vieillard,
Cacochyme, goutteux, et qui, selon l'usage,
Un beau jour la fit veuve à la fleur de son âge,
Lui laissant, pour remède à ses chagrins cuisans,
Une grande fortune et deux jeunes enfans.

COMTOIS.

C'est plus qu'il n'en fallait, je crois, pour la distraire.

LISETTE.

Madame avait bon cœur; mais elle était légère.
Elle aimait ses enfans, il faut en convenir;
Mais elle aimait encor un peu plus le plaisir.
Dans la société Madame était goûtée,
Et par le tourbillon bientôt fut emportée.

COMTOIS, *malicieusement*.

Et ses enfans?

LISETTE.

Le monde était-il un séjour
Convenable pour eux? elle place un beau jour,
Pour s'affranchir d'un joug qui certes n'est pas mince,
Son fils en pension, et sa fille en province.
Elle se livre alors, avec sécurité,
A ces plaisirs bruyans dont son cœur est flatté.

COMTOIS.

Et ses enfans?

LISETTE.

D'abord, quelque temps on y pense.
L'éloignement bientôt produit l'indifférence;

Et de l'indifférence à l'oubli, n'est-ce pas?
Quand on est à Paris, il n'est guère qu'un pas;
Il était déjà fait, lorsque Mademoiselle,
A l'improviste un jour se présenta chez elle.

COMTOIS.

Un retour si subit, en cette occasion,
Dut ajouter, Lisette, à la progression.

LISETTE.

Sans doute; il fallut bien voir qu'elle était grandie.

COMTOIS.

Diantre!

LISETTE.

On eut le chagrin de la trouver jolie.
Une mère, vois-tu? qui commence à décheoir,
Regarde tour à tour sa fille et son miroir.
Lorsqu'un attrait de moins dans sa personne brille,
Elle en trouve toujours un de plus à sa fille;
Et quand de ce qu'on perd une autre s'enrichit,
On peut en ressentir quelque peu de dépit.
Ce n'est pas pour Madame : elle est belle et sait plaire.
Mais un autre chagrin et l'agite et l'altère.
Ma maîtresse est encore à la fleur de ses ans;
Elle est riche, jolie; une foule d'amans
Se disputent l'honneur de charmer son veuvage;
Lui parlant à l'oreille.
Et je sais, entre nous, qu'on pense au mariage.

COMTOIS.

Je m'en doutais!

LISETTE.

Parmi ceux qui lui font la cour,
Il en est un...

COMTOIS.

Je sais, le chevalier Belcour ?

LISETTE.

Justement. Nous allions terminer cette affaire,
Quand tout à coup Sophie arriva chez sa mère.

COMTOIS.

Mais c'est, en vérité, fort mal choisir son temps.

LISETTE.

N'est-il pas vrai ? Cela dérangeait tous nos plans.
Madame le sentit. Ordre à Mademoiselle,
Depuis qu'elle est ici, de demeurer chez elle.
Par cette ruse adroite, on retient les Amours,
Que l'on craignait de voir s'envoler pour toujours.

COMTOIS.

Il faut en convenir, l'invention est bonne.
Et personne ne sait qu'elle est ici ? personne ?

LISETTE.

Non, sauf Belcour, à qui l'on voulait le cacher.

COMTOIS.

Le chevalier ?

LISETTE.

Lui-même. On ne put empêcher
Que, dès le premier jour, il n'apprît cette affaire.
Dire comment il a pénétré ce mystère,
Je ne le puis, Comtois; mais Madame déjà
Commence à soupçonner...

COMTOIS.

Ah ! bien, nous y voilà.

Moi je soupçonne aussi que cet amant volage
De la mère à la fille a porté son hommage.

LISETTE.

A te le dire vrai, je ne sais qu'en penser,
Et là-dessus encor je n'ose prononcer.

COMTOIS.

Que dis-tu là ?

LISETTE.

Je tiens de Sophie elle-même
Que depuis fort long-temps c'est un autre qu'elle aime ;
Et quant au chevalier, il est d'une froideur !...
Si son cœur est épris, son air est bien trompeur.
Dieu ! quel bruit !

COMTOIS.

C'est Madame !... Ah ! je crains que ma vue...

SCÈNE VIII

MADAME GERTRUDE, MADAME DORVAL, LISETTE, COMTOIS.

MADAME GERTRUDE, *à madame Dorval.*

Mais qui peut contre moi vous avoir prévenue ?

MADAME DORVAL, *tenant une lettre.*

Vous allez le savoir.

COMTOIS, *bas à Lisette.*

Je suis de trop ici ;
Je m'en vais.

LISETTE, *bas à Comtois.*

Attends-moi; la peur me prend aussi.

Ils sortent.

SCÈNE IX

MADAME GERTRUDE, MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL, *montrant le papier qu'elle tient.*

J'ai surpris ce matin un étrange message.
J'espère que par vous j'en saurai davantage,
Madame; j'avais cru pouvoir compter sur vous.
Quoi! sous vos yeux, ma fille aurait des rendez-vous?

MADAME GERTRUDE.

Des rendez-vous, Madame!... erreur! fausse nouvelle!
Jadis j'ai dirigé plus d'une demoiselle;
Et, grâce à ma prudence, à mon activité,
Un scandale pareil n'a jamais existé.

MADAME DORVAL.

Vous prétendez nier?...

MADAME GERTRUDE.

Je ne réponds pas d'elle;
Mais je réponds de moi. Ma vigilance est telle,
Que... l'on vous trompe enfin, c'est moi qui vous le dis.
Jadis...

MADAME DORVAL, *l'interrompant.*

Eh! laissez là, Madame, vos jadis!

Il s'agit du présent. Lisez, femme incrédule,
Et sachez à quel point vous êtes ridicule!
Lisez.

MADAME GERTRUDE, *après avoir lu.*

Les jeunes gens de nos jours sont maudits!
C'est une vérité. Certainement, jadis...

MADAME DORVAL.

Jadis! toujours jadis! quelle étrange personne!
Eh! croyez-moi, jadis vous radotiez, ma bonne,
Et radotez encor beaucoup plus aujourd'hui.

MADAME GERTRUDE, *déconcertée.*

Madame... permettez... ce discours...

MADAME DORVAL.

Oh! l'ennui!
Bon Dieu! quelle fureur aujourd'hui vous possède!
Conçoit-on qu'à ce point cette femme m'excède?
Je n'y puis plus tenir; sortez.

MADAME GERTRUDE.

Parler ainsi
A madame Gertrude, et la chasser d'ici!
Lui dire en termes clairs...

MADAME DORVAL.

Bavarde impitoyable!

MADAME GERTRUDE.

Qu'elle est... Ce procédé vraiment n'est pas croyable.
Et, dût-on m'accuser d'injustice, je dis
Qu'on n'a jamais rien vu de semblable jadis.
O le siècle! le siècle!

Elle sort.

SCÈNE X

MADAME DORVAL, *seule.*

Il faut pourtant connaître
Si je m'effraie à tort, si Belcour est un traître.
Dès ce moment je vais tout voir, tout écouter!...
Mais, que dis-je?... faut-il ainsi m'épouvanter?
Lui, Belcour! me trahir! oh! non; quelle folie!
J'en tremble cependant...

Après avoir regardé si elle est seule.

Ma fille est si jolie!

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

BELCOUR, GERMON.

BELCOUR.

Eh bien! Germon, je viens de tenir ma promesse;
Te voilà présenté, reçu chez la comtesse.
Ce moment fut par toi vivement désiré;
Tu dois être content?

GERMON.

Je suis désespéré!
C'est ici que Sophie a, dis-tu, sa demeure;
Mais je l'attends en vain, Belcour, depuis une heure.
L'œil et l'oreille ouverts, j'écoute : au moindre bruit,
Je crois qu'elle parait; tout mon corps en frémit,
Et je ne la vois point! quelle horrible souffrance!
Tu m'avais dit pourtant...

BELCOUR.

Un peu de patience!

Elle viendra bientôt, je puis te l'assurer.
On nous la cache; eh bien! moi, je vais la montrer.
Sa présence au salon est toute préparée,
Et tu vas voir comment j'amène son entrée.

GERMON.

Je meurs d'impatience!

BELCOUR.

Ah! voilà les amans!
Le plus léger retard les irrite, et le temps
Est toujours lent pour eux, quoiqu'il porte des ailes.
Mais quoi! n'entends-je pas ces dames?

GERMON.

Ce sont elles.

BELCOUR.

Chut!

SCÈNE II

BELCOUR, MADAME DORVAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE, GERMON.

LA COMTESSE.

Mais on vous a dit absent, monsieur Belcour.
Depuis quand, s'il vous plaît, êtes-vous de retour?

BELCOUR.

J'étais allé passer quelques jours en Bretagne;
L'ennui m'a pris.

LA MARQUISE.

Monsieur s'ennuie à la campagne ?

BELCOUR.

Je ne puis la souffrir.

LA COMTESSE.

Quoi ! sérieusement,
Ce séjour vous déplaît ?

BELCOUR.

Épouvantablement.

LA COMTESSE.

Eh ! mais c'est une horreur qu'un langage semblable !

BELCOUR.

A mon avis, le seul agrément véritable,
Que présente des champs l'insipide séjour,
C'est d'embellir Paris quand on est de retour.

A la comtesse.

Mais vous qui me parlez, vous pensez donc, Madame,
Que vous l'aimez ?

LA COMTESSE.

Sans doute, et de toute mon âme.

BELCOUR.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Comment ?

BELCOUR.

C'est une illusion,
Vous dis-je.

LA COMTESSE.

Mais j'y suis plus souvent qu'ici.

BELCOUR.

Bon!

Cela ne prouve rien. Je sais une douairière
Qui passe, tous les ans, six grands mois dans sa terre.
Aussitôt qu'elle voit le printemps revenir,
L'air de Paris lui pèse, elle veut en sortir.
Les relais sont mandés. Dans son champêtre asile
Elle a soin d'emmener ses plaisirs de la ville.
Ce sont les mêmes goûts, les mêmes passe-temps :
Le jeu, la médisance occupent ses instans;
Son perroquet la suit, son singe l'accompagne;
Et cette dame-là croit aimer la campagne!...

Il regarde madame Dorval.

Une autre, celle-là nous la connaissons tous,
Sait du moins y jouir d'amusemens plus doux.
Mais les plaisirs qu'elle a dans son triste ermitage,
On les trouve à la ville, aussi bien qu'au village.
Jugez-en par ce trait que je vais vous citer.

Jeu muet entre madame Dorval, qui fait signe à Belcour de se taire, et ce dernier qui persiste à parler.

J'étais dans sa retraite allé la visiter,
Et je la plaisantais un jour sur sa manie
De mener, loin du monde, une insipide vie.
« Faite pour embellir les salons de Paris,
Pouvez-vous, lui disais-je, habiter ce pays?
Quels y sont vos plaisirs? » Au lieu de me répondre,
Suivez-moi, me dit-elle, et je vais vous confondre.
En achevant ces mots, elle me tend la main;
Nous traversons le parc, et nous gagnons enfin

Un pavillon masqué d'une longue avenue.
Un spectacle enchanteur s'offre alors à ma vue.
Mes regards sont fixés sur de jeunes enfans
En silence occupés de travaux différens.
Leur douceur me séduit; ce sont de jeunes filles
Qu'assiégeait le besoin au sein de leurs familles.
Une femme, que dis-je? un ange de bonté
Eut pitié de leur âge et de leur pauvreté.
Depuis qu'elle a chez elle accueilli leur misère,
Elle a pour ces enfans tous les soins d'une mère;
Dirige leurs travaux, et partage leurs jeux.
Long-temps, sans être vus, nous les suivons des yeux.
Un mouvement léger de mon aimable guide
Trahit notre présence, et leur foule timide
A ses pieds aussitôt s'élance en même temps,
Et la presse à l'envi de ses bras caressans.
J'étais tout attendri d'une scène si belle,
Quand, se tournant vers moi : « Vous voyez, me dit-elle,
Que de me plaire ici j'ai trouvé le moyen?
On s'amuse partout quand on y fait du bien. »

GERMON.

Que ce trait est touchant!

LA COMTESSE.

Le charmant caractère!

LA MARQUISE.

Que cette femme-là doit être bonne mère!

Madame Dorval fait un mouvement.

Vous avez dit, Monsieur, que nous la connaissions.

BELCOUR.

Beaucoup; mais je ne puis vous la nommer.

LA COMTESSE.

Allons!
Vous riez.

BELCOUR.

Impossible!

LA COMTESSE.

A quoi bon ce mystère?
Je veux savoir...

BELCOUR.

Oh! non, j'ai promis de me taire.
Moi, je ne puis parler sans indiscrétion;
Mais Madame a le droit de vous dire son nom.

LA COMTESSE *et* LA MARQUISE, *ensemble à madame Dorval.*

Quoi! Madame!...

MADAME DORVAL, *jouant l'embarras.*

Pourquoi me mettez-vous en scène?
C'est, vous le savez bien, me faire de la peine.

BELCOUR.

Vous m'accusez à tort. Quand je cite un beau trait,
Est-ce ma faute, à moi, si l'on vous reconnaît?

MADAME DORVAL.

Monsieur, je vous en veux; pourquoi sur ma conduite
Appeler les regards, lorsque je les évite?

LA MARQUISE.

Madame a bien raison. Oui, la publicité
Gâte le bien qu'on fait, c'est une vérité.
Trop souvent l'amour-propre est ce qui nous dirige.
Quant à moi, c'est toujours en secret que j'oblige;
Et je défirais bien les plus fins, sur ma foi,

De vous citer jamais un seul beau trait de moi.
A mes yeux, se louer est chose impertinente;
Moi, voyez-vous? je suis modeste, je m'en vante.

Pendant le couplet de la marquise, Belcour est dans le fond du théâtre, et a l'air d'attendre quelqu'un.

MADAME DORVAL.

Eh bien! puisqu'on vous a tout dit, dans quelque temps
Venez me visiter, vous verrez mes enfans.
Ce sont...

LA COMTESSE.

Mais, quelle est donc cette aimable inconnue?

SCÈNE III

GERMON, BELCOUR, SOPHIE, MADAME DORVAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

MADAME DORVAL, *à part.*

Que vois-je? c'est ma fille! ô Dieu! je suis perdue!

SOPHIE, *entrant avec précipitation, et ne voyant que sa mère.*

Madame, permettez...

Apercevant les autres personnages.

O ciel!...

MADAME DORVAL, *avec humeur.*

Que voulez-vous?

SOPHIE, *faisant un mouvement pour se retirer.*

Ah! pardon, je venais embrasser vos genoux.

BELCOUR, *qui était derrière elle, lui prenant la main.*

Pourquoi vous éloigner ?

MADAME DORVAL, *à part.*

Quelle fâcheuse scène !

LA COMTESSE, *à Sophie.*

Demeurez avec nous.

SOPHIE, *à part.*

Je me soutiens à peine.

Apercevant Germon.

Ciel ! Germon !

LA COMTESSE, *à madame Dorval.*

Quelle est donc cette charmante enfant ?

MADAME DORVAL, *à sa fille.*

Quoi ! vous avez osé, quand on vous le défend...

SOPHIE, *se jetant à ses pieds.*

Madame, ah ! contre moi n'ayez point de colère !
J'aurais trop de chagrin d'avoir pu vous déplaire.
Mais, hélas ! loin de vous j'éprouve tant d'ennui !...
A mon argus j'ai pu m'échapper aujourd'hui,
Et j'ai cédé, pardon de mon audace extrême,
Au désir d'embrasser une mère que j'aime.

LA MARQUISE, *vivement.*

Sa mère !

LA COMTESSE.

Est-il possible ? ai-je bien entendu ?
Sa mère !

MADAME DORVAL.

Levez-vous.

GERMON, *à part.*

Je suis tout confondu.

LA MARQUISE, *bas à la comtesse.*

Voilà donc cette femme en tous lieux si vantée!...

MADAME DORVAL, *à part.*

J'étouffe, je me meurs!

LA MARQUISE, *toujours bas.*

Ah! je suis enchantée.

LA COMTESSE, *malicieusement à madame Dorval.*

Quoi, Madame! oh! je veux vous gronder pour cela :
Vous aviez une fille aussi grande déjà,
Et vous nous la cachiez! cela n'est pas aimable.

MADAME DORVAL.

Eh! mais, c'est un enfant... qui n'est pas présentable...

A part, en voyant Belcour qui a les yeux sur Sophie.

Mais comme il la regarde!

LA COMTESSE, *bas à la marquise.*

A votre tour.

MADAME DORVAL, *à part.*

Ses yeux
Ne la quitteront pas!

BELCOUR, *à part.*

On m'observe, tant mieux!

LA MARQUISE, *à Sophie.*

Venez auprès de moi, venez, ma bonne amie,
Je veux vous embrasser... Mais, comme elle est jolie!

MADAME DORVAL, *haut.*

Pour sa jeunesse encor je craignais le grand jour...

LA COMTESSE, *lui donnant un baiser.*

Que je l'embrasse aussi; vraiment c'est un amour!

MADAME DORVAL, *à part.*

Je souffre!

BELCOUR, *à madame Dorval.*

Elle est fort bien, Madame.

MADAME DORVAL.

De figure...

BELCOUR, *avec affectation.*

Un teint charmant!

MADAME DORVAL, *embarrassée.*

D'accord... mais, son air... sa tournure...

BELCOUR, *appuyant encore davantage.*

Je lui trouve surtout des yeux d'une douceur!...

MADAME DORVAL, *à Sophie.*

Mais baissez donc les yeux!...

A part.

Je sens une fureur...

LA COMTESSE, *avec malice, et après avoir regardé alternativement Sophie et Belcour.*

Elle est grande, et bientôt vraiment...

MADAME DORVAL.

Fille rebelle!

LA COMTESSE.

D'âge à la marier!

MADAME DORVAL, *à Sophie.*

Sortez, Mademoiselle.

Sophie s'en va.

SCÈNE IV

GERMON, BELCOUR, MADAME DORVAL,
LA MARQUISE, LA COMTESSE.

MADAME DORVAL, *d'un air contraint.*

Cette enfant... me désole, et j'en mourrai, je crois...
Parmi de vieux parens, nourrie au fond des bois,
Elle est absolument sans maintien, sans usage.
J'attends qu'elle ait perdu cet air gauche et sauvage,
Pour la produire un peu dans la société.
Mais... loin d'envisager... cela... du bon côté,
Elle verse des pleurs, se plaint que je l'enchaîne :
Cette enfant-là vraiment... me fait beaucoup de peine.

LA MARQUISE, *souriant.*

S'il m'est permis d'émettre un avis, l'enfermer,
Ce n'est pas le moyen, je crois, de la former;
Et le grand monde aurait plutôt cet avantage,
Si... Mais, que vois-je ? ô ciel ! vous changez de visage,
Madame.

BELCOUR, *à madame Dorval.*

Qu'avez-vous ?

On l'entoure.

MADAME DORVAL.

Un éblouissement...
Un frisson...

LA COMTESSE.

Mais son air change visiblement!

MADAME DORVAL.

Ah! de grâce, sonnez quelqu'une de mes femmes.

Belcour sonne.

J'ai besoin de repos; mille pardons, Mesdames.

LA MARQUISE.

Nous vous suivons.

MADAME DORVAL.

Restez.

LA MARQUISE.

Oh! je n'en ferai rien.

A part.

Elle qu'on louait tant! Je me vengerai bien.

Madame Dorval sort. La comtesse et la marquise la suivent.

SCÈNE V

GERMON, BELCOUR.

BELCOUR, *gaîment.*

Elles vont l'habiller de la bonne manière!
Mais comment trouves-tu, mon cher, ta belle-mère?

GERMON.

Cesse de me railler; ce que je viens de voir
M'apprend quel est mon sort; je suis au désespoir!

Toi-même, dis-le-moi, puis-je prétendre encore
A fléchir le tyran de celle que j'adore ?
Son cœur est sans pitié, Belcour; de sa maison
Elle-même à sa fille a fait une prison.

BELCOUR.

Tes crayons sont bien noirs!

GERMON.

Veux-tu que je la vante ?

BELCOUR.

Une femme, Germon, est rarement méchante,
Lors même qu'elle fait une méchanceté.
As-tu vu quelquefois un enfant dépité ?
Il s'emporte, il s'agite, il trépigne de rage,
S'arrache les cheveux, se meurtrit le visage;
Mais, un moment après, lui rend-on ses joujoux,
L'aimable enfant sourit, et n'a plus de courroux.
Voilà tout justement...

GERMON.

Trêve de railleries.
Tu réponds à des faits par des plaisanteries.
Je prise ta gaîté, j'aime ton enjoûment;
Mais je les goûterais fort peu dans ce moment.

BELCOUR.

Eh! de quoi te plains-tu, mon ami ? tes affaires
Sont en fort bon état.

GERMON.

Je ne m'en doutais guères.

BELCOUR, *avec dignité.*

Aux pieds de mon génie il faut te prosterner.
Elle est à toi; je puis, je vais te la donner.

GERMON.

Mais les difficultés...

BELCOUR.

Seront toutes vaincues.
Les choses sont au point où je les ai voulues.

GERMON.

Comment ?

BELCOUR.

Tu peux compter que je n'omettrai rien
Pour faire incessamment ton bonheur et le mien.

GERMON.

Qu'entends-je ?

BELCOUR.

Oui, je te dois l'aveu de ma faiblesse.
J'aime, et vais épouser...

GERMON.

Et qui donc ?

BELCOUR.

La comtesse.
Je l'adore...

Germon rit.

Cela te paraît surprenant;
Car je n'ai ni le ton, ni les yeux d'un amant;
Mais, dans ton intérêt, je tourmente ma belle,
Et je joue à dessein la froideur avec elle.

GERMON.

Toi, que j'ai toujours vu si changeant, si léger,
Tu pourrais ?...

BELCOUR.

Elle veut, Germon, me corriger.

GERMON.

Te corriger! Ce mot dans ta bouche m'étonne.
Que vas-tu faire alors chez certaine baronne,
Dont la fille... est fort bien?

BELCOUR.

C'est un joli minois,
Mais de l'esprit pas l'ombre.

GERMON.

En ce cas je conçois.
C'est la mère...

BELCOUR.

Allons donc! elle a deux fois mon âge.
J'y vais pour m'amuser, mon cher, pas davantage.
La mère a de l'esprit, la fille a des appas :
Chacune isolément ne me séduirait pas;
Mais ensemble elles ont le secret de me plaire :
Je regarde la fille, et j'écoute la mère.

GERMON.

Ainsi te voilà donc converti, mon enfant!
Ah! combien j'en rirais dans tout autre moment!

BELCOUR.

Moi converti! non pas; un instant, je m'explique.
De tout temps tu connus mon esprit ironique;
Pour plaisanter les gens tout me semble permis;
Je raille tout le monde, et surtout mes amis.
Cette façon d'aimer est fort originale;
Pour eux, en mots piquans, ma tendresse s'exhale.

Je suis ainsi près d'elle, et je peins mon ardeur,
L'épigramme à la bouche, et l'amour dans le cœur.
Entre elle et moi, Germon, ce ton de badinage
Remplace les douceurs et le fade langage.
Nous nous raillons sans cesse; et je vois chaque jour,
Avec nos traits malins, s'accroître notre amour.
Si nous nous querellons encor six mois, je gage
Que nous allons, mon cher, nous aimer à la rage.

GERMON.

De ce que tu m'apprends tu me vois enchanté.
Tu peux donc me servir, Belcour ?

BELCOUR.

Sans vanité.

GERMON.

Mais madame Dorval, cependant, voudra-t-elle ?...
Es-tu sûr ?...

BELCOUR.

Eh ! bon Dieu ! c'est une bagatelle;
Crois qu'elle en passera par tout ce que je veux.

GERMON.

Songe qu'elle est jalouse à l'excès.

BELCOUR.

Eh ! tant mieux.

GERMON.

Comment tant mieux ! mais c'est, à parler sans figure,
Ce qui m'effraie.

BELCOUR.

Et moi c'est ce qui me rassure.
Ses défauts, dans mon plan, sont presque des vertus;

Et sans eux, mon ami, je n'espérerais plus.
C'est par les passions qu'on mène notre espèce.
Nous avons tous, Germon, un vice, une faiblesse,
Avec lesquels de nous on peut tout obtenir;
Il ne faut pour cela que savoir s'en servir.

GERMON.

Mais explique-moi donc tes projets. Il me semble...

BELCOUR.

Il serait dangereux que l'on nous vit ensemble;
Ainsi, laisse-moi.

GERMON.

Mais...

Pour Dieu, retire-toi.

GERMON.

Dois-je au moins espérer!

BELCOUR.

Tu peux compter sur moi.
Tu verras avant peu mes promesses remplies.
J'ai tout prévu, j'ai mis en jeu mes batteries;
Je touche au dénoûment. Laisse-moi seul, Germon,
Car je suis dans le feu de l'inspiration.

Germon sort.

SCÈNE VI

LISETTE, BELCOUR.

LISETTE.

Pour vous parler, depuis une heure je vous guette.

BELCOUR.

Ah! c'est toi! comment vont nos affaires, Lisette?

LISETTE.

Au plus mal; car Madame a reçu ce matin
Sur sa fille et sur vous un avis clandestin.

BELCOUR.

Je sais, il est de moi.

LISETTE.

De vous?

BELCOUR.

Eh! oui, ma belle.

LISETTE.

Mais vous m'avez, Monsieur, compromise auprès d'elle.
Ce billet-là me nuit beaucoup.

BELCOUR.

En vérité?

LISETTE.

Madame a des soupçons sur ma moralité.

BELCOUR, *riant.*

Sur ta moralité, Lisette?

LISETTE.

Elle se doute
Que je prête les mains à votre amour.

BELCOUR.

Ecoute,
Je ne veux pas qu'on dise un jour que j'ai porté

La plus légère atteinte à ta moralité!
Voilà pour réparer tous mes torts.

Il lui présente une lettre.

LISETTE.

Une lettre?

BELCOUR.

C'est pour Mademoiselle; et tu vas la remettre
A Madame...

LISETTE, *souriant.*

Monsieur se méprend sur le nom;
Il veut dire, je crois, Mademoiselle.

BELCOUR.

Non!
A Madame, te dis-je.

LISETTE.

Oh! la chose est unique;
Mais alors, il est bon qu'au moins Monsieur s'explique;
Car encor faut-il bien que je sache...

BELCOUR, *lui donnant une bourse.*

Tais-toi.

LISETTE, *s'inclinant.*

Monsieur...

BELCOUR.

C'est mon secret. Mais quelqu'un vient, suis-moi.
C'est madame Dorval!

Bas à Lisette en sortant.

Dieu! quel sombre visage!

SCÈNE VII

MADAME DORVAL, *seule.*

Ah! je meurs à la fois et de honte et de rage...
Ai-je assez éprouvé d'humiliation!
J'ai fait tout jusqu'ici, tout pour l'opinion.
Que va dire un public qui toujours est extrême?
Hélas! que pensera le chevalier lui-même?...
Mille gens empressés, jaloux, de toute part
Vont accueillir ces bruits, les répandre avec art.
Par la malignité je me vois poursuivie;
Je vois fondre sur moi tous les traits de l'envie.
Dans peu mes ennemis contre moi vont s'unir;
Un seul moyen me reste; il faut les prévenir :
Il faut, en dépit d'eux, les réduire au silence,
Et par un coup d'éclat les confondre d'avance.
Que, pour les démentir, ma fille désormais
Dans le monde, chez moi, ne me quitte jamais;
Qu'elle soit de mes pas la compagne fidèle,
Et toujours et partout montrons-nous avec elle...

Prenant un air réfléchi.

Le rôle qu'à l'instant je viens de me choisir
Sans doute est peu brillant; mais il faut le remplir.
De toute ambition songeons à me défendre.
A fixer les regards je ne dois plus prétendre!
Partout où nous irons ensemble, je le voi,

Les yeux se tourneront sur une autre que moi.
Les hommes, occupés d'une beauté nouvelle,
Ne me parleront pas... ou me parleront d'elle;
Et de mon embarras jouissant dans leur cœur,
Les femmes désormais, avec un ris moqueur,
Vanteront les attraits dont sa personne brille,
Pour m'abaisser, et non pour élever ma fille...
Que faire cependant? à quoi me décider?
Je n'ose l'éloigner, et ne puis la garder!...
Ah! je dois m'immoler; c'est moi qui suis coupable.
J'ai causé le malheur d'une enfant trop aimable.
Je sens mes torts, il faut les lui faire oublier.
S'il ne m'est plus permis de me concilier
Un monde qui peut-être à bon droit me déteste,
Soyons mère du moins, peu m'importe le reste.

SCÈNE VIII

MADAME DORVAL, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Enfin ce diable d'homme a gardé son secret;
Sans savoir ce qu'il veut, j'apporte son poulet.

MADAME DORVAL, *haut à Lisette.*

C'est toi! Que viens-tu faire ici?

LISETTE.

C'est une lettre
Qu'à ma jeune maîtresse on m'a dit de remettre.

MADAME DORVAL, *saisissant le papier.*

Comment donc! une lettre à ma fille! As-tu vu
Le porteur du billet?

LISETTE.

Il ne m'est pas connu.

MADAME DORVAL, *tenant le billet.*

Eh! quoi, le chevalier... Lisons! « Belle Sophie
Soyez demain matin près de l'orangerie,
Et vous y trouverez un homme dont l'amour
Egale vos attraits. » Le chevalier BELCOUR!...
Ah! je sais maintenant le parti qu'il faut prendre,
Couple lâche et perfide! et vous allez l'apprendre.
A Lisette.
Va chercher Sophie.

LISETTE.

Oui, madame.
A part.
Dieu merci,
Il voulait du désordre, il a bien réussi.
Elle sort.

SCÈNE IX

MADAME DORVAL, *seule.*

Sophie ingénument dira ce qu'elle pense;
Je prévois ses aveux, et j'en frémis d'avance!

SCÈNE X

SOPHIE, MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL.

Approchez-vous.

SOPHIE, *à part.*

Je tremble!

MADAME DORVAL, *avec humeur.*

Et n'ayez point d'effroi.

SOPHIE, *à part.*

Par quel tort ai-je pu l'irriter contre moi?

MADAME DORVAL.

Écoutez, et parlez franchement, je l'exige.
Je reçois un avis qui m'étonne et m'afflige.
Ce matin même, ici, jugez de mon courroux,
J'ai surpris un billet qui s'adressait à vous.

SOPHIE, *à part.*

Germon m'aurait écrit! quel excès d'imprudence!

MADAME DORVAL.

L'auteur est sûrement de votre connaissance?
Mais où l'avez-vous vu? dans quels lieux? en quel temps?
Parlez.

SOPHIE.

Je le connais depuis près de deux ans.

MADAME DORVAL.

Mais comment avec lui vous êtes-vous trouvée ?

SOPHIE.

Dans la pension même où je fus élevée.

MADAME DORVAL, *à part.*

Maudite pension! que n'ai-je pu prévoir!...

Haut.

Mais il avait sans doute un motif pour vous voir ?
Que venait-il chercher au fond de ces campagnes ?

SOPHIE.

Sa sœur, Madame, était une de mes compagnes.

MADAME DORVAL, *à part.*

Sa sœur! il m'a caché qu'il avait une sœur!
Il a craint d'éveiller le soupçon dans mon cœur.

Haut et tendrement.

Sophie, écoutez-moi. Vous êtes jeune encore,
Vous entrez dans la vie : à votre âge, on ignore
Que les galans propos, le langage flatteur
Que l'on nous tient sans cesse, ont bien peu de valeur.
Peut-être il vous a dit que vous étiez... jolie ;
Qu'il vous aimait. Mais, vous, n'ayez point la folie
De prendre au sérieux quelques mots obligeans,
Que toute femme obtient de tous les jeunes gens.

SOPHIE.

Mais il m'a bien juré...

MADAME DORVAL.

Des sermens de tendresse!
Ce mot change de sens, sitôt qu'on nous l'adresse.

Le prononcer, n'est plus qu'un simple compliment;
Et qui dit : je vous aime, est poli seulement.

SOPHIE.

Ah! ne l'accusez point de n'être pas sincère;
Sa conduite, Madame, a prouvé le contraire.
Il m'aime...

MADAME DORVAL.

Vous aimer! j'admire, en vérité,
Et votre suffisance et votre vanité!
Vous aimer!... dites-moi, qu'avez-vous donc pour plaire?
Un enfant, qui ne sait que rougir et se taire!...
Vous n'avez pas quinze ans!... ni grâce, ni maintien;
Et vous vous figurez!... mais détrompez-vous bien.
De lui ne croyez pas que vous soyez aimée!
Il lui faut, mon enfant, une beauté formée;
Il faut, pour le toucher, pour captiver ses vœux,
Une femme qui plaise à l'esprit comme aux yeux,
Ayant les qualités que nous donne l'usage,
Sans avoir rien perdu des charmes du bel âge;
En un mot (recevez cet avis en passant),
Il lui faut une femme, et non pas un enfant.

SOPHIE.

Pour moi votre tendresse à tort s'est alarmée :
Ah! rassurez-vous bien : votre fille est aimée.
Tout me répond de lui; son cœur ne peut changer.
Tenez! écoutez-moi, vous allez en juger.
Ce qui l'amène ici, vous l'ignorez, ma mère :
C'est le désir qu'il a de m'y voir, de vous plaire.
Trompé dans son espoir, rien ne l'a rebuté.
Ce tendre empressement, cette assiduité,
Ah! ne sont-ce pas là des preuves de sa flamme?

Chaque soin complaisant qu'il a pour vous, Madame,
Est un gage nouveau qu'il donne de sa foi;
Et chaque égard pour vous, un hommage pour moi.

MADAME DORVAL, *haut et à part.*

Me tromper!...

SOPHIE, *avec vivacité.*

Jugez mieux de sa délicatesse!
S'il vous a témoigné des soins, de la tendresse,
Je puis vous protester qu'il sentait tout cela;
Avant de vous connaître, il vous aimait déjà!
Son unique désir est celui de vous plaire,
Et son amour, celui d'un fils pour une mère.

Madame Dorval fait un mouvement d'impatience.

Il ne connaît, pour vous, que ce doux sentiment,
Madame; gardez-vous d'en juger autrement.
Tenez! si vous pouviez lire au fond de son âme,
Son amitié pour vous vous toucherait, Madame.
Ah! daignez-y répondre, et combler notre espoir.
Daignez...

MADAME DORVAL, *furieuse.*

Retirez-vous! je ne puis plus vous voir.

SOPHIE, *à part.*

Que vas-tu devenir, malheureuse Sophie!

Elle sort.

MADAME DORVAL, *seule.*

J'étouffe de fureur! je meurs de jalousie!
Il semble qu'apprêtant ses phrases avec art,
La perfide, à plaisir, enfonce le poignard!...
A quel rôle, grand Dieu! je me vois descendue!
Quand il venait me faire une cour assidue,

Quand il m'environnait d'hommages et de soins,
Il paraissait m'aimer : je le croyais du moins!
De tant d'empressement je me sentais flattée;
J'écoutais ses discours! glorieuse, enchantée,
J'accueillais un amour... que je n'inspirais pas!
Crédule que j'étais! c'est pour d'autres appas
Qu'éclatait tout le feu qui dans ses regards brille;
Ses vœux passaient par moi pour aller à ma fille!
Cet air, que j'ai cru tendre, était respectueux;
Et, quand il me flattait... j'étais mère à ses yeux!...

Elle sonne.

Ah! je saurai punir l'ingrat qui m'a trahie.

Au laquais qui se présente.

Que l'on mette à l'instant les chevaux. Que Sophie,
De Paris et de moi s'éloignant sans retour,
Soit conduite à ma terre, avant la fin du jour.

Le valet sort.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

BELCOUR, GERMON.

GERMON.

Oui, j'apprends à l'instant cette affreuse nouvelle,
Et j'en ressens, Belcour, une peine mortelle.
Par Lisette, elle vient de me faire savoir
Qu'il faut nous oublier et ne plus nous revoir.
Mon amour pour la fille est connu de la mère :
J'ignore depuis quand, et de quelle manière;
Mais notre intelligence, et mes desseins secrets,
Elle sait tout.

BELCOUR, *gravement.*

Cela rentre dans mes projets.

GERMON, *surpris.*

Belcour, laisse donc là ton sang-froid, je te prie.
Songe que la comtesse, apprenant que Sophie
Ose inspirer l'amour, ose le ressentir,

Pour sa terre aujourd'hui veut la faire partir.
Ma Sophie, en ces lieux, ne doit plus reparaître.
Dès ce soir, mon ami, dans une heure peut-être,
Nous serons séparés, sans doute pour jamais.
Tout est perdu!

BELCOUR.

Cela rentre dans mes projets.

GERMON.

Parlons raison, Belcour. Tiens, tu me désespères.
Tu comptes, pour changer la face des affaires,
User de ton crédit sur madame Dorval?
Eh bien! c'est une erreur : vous êtes au plus mal.
Soit quelle ait découvert tes desseins, ou peut-être
Par un autre motif, que je ne puis connaitre,
Elle a juré, dit-on, de ne te voir jamais.

BELCOUR.

Bien! fort bien! tout cela rentre dans mes projets.

GERMON, *avec colère.*

Ah! cesse d'insulter à ma douleur extrême.
Est-il dans tes projets de m'ôter ce que j'aime?
De me désespérer? Si tel est ton désir,
Je conçois qu'en effet tu doives t'applaudir.
Oui, perfide! je vois quel est ton but coupable.
Tu jouis en secret du malheur qui m'accable,
Et ta feinte amitié n'a paru me servir,
Qu'afin de mieux me perdre et de mieux me trahir.
Lorsqu'à ta loyauté mon amour se confie,
Quand je me livre à toi, tu m'enlèves Sophie!

BELCOUR, *avec dignité.*

Tu peux douter de moi? j'excuse ton erreur,
Et ne veux me venger qu'en faisant ton bonheur.

GERMON, *confus.*

Ah! pardon, mon ami! le désespoir m'égare;
Ne crois pas que j'adopte un soupçon si bizarre.
Mais aussi, quand tu vois que je suis attristé,
Pourquoi cette froideur, cette légèreté?

BELCOUR.

Faut-il que le chagrin m'assiége, me dévore?
S'effrayer d'un péril, c'est l'augmenter encore.
Moi, j'oppose un front calme à tout événement,
Gaîment je réussis, ou succombe gaîment.
Je regarde en pitié ces gens atrabilaires,
De qui l'abattement empire les affaires.
La gaîté, de l'esprit anime les ressorts,
Rend le coup-d'œil plus sûr, les obstacles moins forts.
Lorsque son feu divin nous éclaire, nous aide,
On voit mieux le danger, on voit mieux le remède;
Tiens, Germon, mille fois je m'en suis convaincu,
Quand on rit d'un obstacle, il est presque vaincu.

GERMON.

Ah! que ne puis-je avoir ton heureux caractère!
Mais pourquoi, mon ami, t'entourer de mystère?
Pour quel motif, dis-moi, ne pas me révéler
Ce plan si merveilleux dont tu viens de parler?
Ainsi que toi, Belcour, la chose m'intéresse.

BELCOUR.

Laisse là mes projets, Germon; l'heure nous presse.
Le temps qu'il me faudrait perdre à te les conter,
J'aime mieux l'employer à les exécuter.

GERMON.

Mais c'est donc un moyen bien extraordinaire?

BELCOUR.

Il est tout naturel, et tout simple, au contraire;
Et toi-même en seras étonné. Mais, dis-moi,
Germon, l'ami Germon, serait charmé, je crois,
De faire ses adieux à celle qu'il adore?

GERMON, *vivement.*

Que veux-tu dire? Eh! bien...

BELCOUR.

Tu la verras encore.
Lorsque tu m'honorais de tes soupçons jaloux,
Moi, je te ménageais un dernier rendez-vous.

GERMON.

Je pourrai lui parler!... Tu me rends l'existence.
Quand? dans quels lieux?

BELCOUR.

Ici; je l'entends qui s'avance.
Lisette avait le mot; la duègne, quelque part,
S'occupe gravement des apprêts du départ;
Et pendant ce temps-là... Mais les voici, je pense.

SCÈNE II

LISETTE, BELCOUR, SOPHIE, GERMON.

SOPHIE, *à Lisette.*

Ah! je suis tout émue!

GERMON, *à Sophie.*

Après deux mois d'absence,
Enfin je vous revois! que ce jour m'est heureux!

SOPHIE.

Qu'il est triste! Je viens vous faire mes adieux.

BELCOUR, *bas à Lisette.*

Eh bien! Lisette, as-tu prévenu ta maîtresse?

LISETTE, *bas à Belcour.*

Elle va venir.

BELCOUR, *bas à Lisette.*

Bien!
Haut.
Mes amis, je vous laisse.
Autour d'ici, je vais épier les jaloux;
Causez, ne craignez rien, je veillerai pour vous.

SCÈNE III

LISETTE, SOPHIE, GERMON.

GERMON.

Pourquoi donc vous livrer à de vaines alarmes?
La fortune nous rit; séchez enfin vos larmes.
Pour moi Belcour est sûr d'obtenir votre main.

SOPHIE.

Ah! croyez qu'il s'abuse, et qu'il espère en vain.

Lisette a demeuré dix ans près de ma mère,
Elle a pu l'observer, juger son caractère;
Et tout à l'heure encore elle m'a répété
Qu'il faut que je renonce à la société,
A l'espoir d'être épouse, au bonheur d'être amie,
A ce qui fait enfin le charme de la vie.

GERMON.

Ah! cessez un discours qui me perce le cœur!

SOPHIE.

O ciel! on vient à nous; j'expire de frayeur!

SCÈNE IV

LISETTE, SOPHIE, BELCOUR, GERMON.

BELCOUR.

Séparez-vous! Je viens d'entendre votre mère.

SOPHIE *et* GERMON.

O ciel!

LISETTE.

Pour vous sauver, je ne pourrais rien faire;
Je sors.

Elle sort.

SOPHIE.

Où me cacher? tout va se découvrir!

GERMON, *à Sophie.*

De grâce, calmez-vous! vous me faites mourir.

SOPHIE.

Ah! nous sommes perdus! la chose est décidée!

BELCOUR, *d'un ton inspiré.*

Écoutez! il est temps d'accomplir mon idée.
J'ai fait naître, je mets à profit son courroux.
Dans une heure, Sophie, il sera votre époux.

A Germon.

Toi, dans ce cabinet, attends que je t'appelle;
C'est pour le dénoûment.

A Sophie.

Et vous, Mademoiselle,
Demeurez avec moi. Votre rôle est passif :
A tous mes mouvemens ayez l'œil attentif,
Ecoutez, ne bougez, surtout laissez-moi faire;
J'exige carte blanche et confiance entière.

GERMON.

Mais, dis-moi donc, Belcour...

BELCOUR, *avec noblesse.*

Je ne veux point de *Mais*.
Obéissez; cela rentre dans mes projets.

Germon sort.

SCÈNE V

SOPHIE, BELCOUR.

BELCOUR, *poëtiquement.*

Inspire mes discours, favorable équivoque!
Un poëte fameux te maudit; je t'invoque!
Et toi, dont je ressens le pouvoir aujourd'hui,
Amour! je veux tromper, prête-moi ton appui!

SCÈNE VI

SOPHIE, MADAME DORVAL, BELCOUR.

BELCOUR, *à part.*

L'orage incessamment va gronder sur ma tête;
Faisons, avec fracas, éclater la tempête.

MADAME DORVAL, *à part, en entrant.*

Dieu! je les aperçois!

BELCOUR, *à Sophie.*

Allons, rassurez-vous.

A part, en apercevant madame Dorval.

On s'approche! il est temps de frapper les grands coups.

MADAME DORVAL, *à part, au fond du théâtre.*

Écoutons-les.

BELCOUR, *haut.*

Séchez vos pleurs, belle Sophie;
La source désormais en doit être tarie.
De mon dessein hardi ne vous effrayez pas;
Le moment est propice, osez suivre mes pas.

MADAME DORVAL, *à part.*

Voudrait-il l'enlever?

BELCOUR.

En dépit de l'envie,
Au plus fidèle amant vous allez être unie.

MADAME DORVAL, *à part.*

Le traître!

BELCOUR, *haut.*

Bannissez un chimérique effroi.
Vous savez qui je suis, fiez-vous à ma foi.

MADAME DORVAL, *à part.*

Perfide!

SOPHIE, *bas à Belcour.*

Mais, Monsieur, songez donc que ma mère...
Vous me perdez!

BELCOUR, *bas à Sophie.*

Eh! non, je vous sauve, au contraire.

Haut.

Mais d'où vous vient cet air sombre et silencieux?

Vous ne répondez point! vous détournez les yeux!
Mon projet ne peut pas vous devenir funeste;
Et d'ailleurs, songez-y, c'est le seul qui nous reste.
Cédez à mes raisons : venez, ne craignez rien.

Il lui prend la main.

Avant la fin du jour je vous promets...

Il se retourne, et voit madame Dorval près de lui.

MADAME DORVAL, *haut.*

Fort bien!

BELCOUR, *jouant la surprise.*

Que vois-je?

MADAME DORVAL.

Poursuivez, Monsieur, je vous écoute.

SOPHIE, *à part.*

O ciel!

MADAME DORVAL, *avec colère.*

Vil séducteur! vous espériez sans doute
Consommer, malgré moi, vos projets odieux.

A Sophie, en adoucissant sa voix.

Et vous, Mademoiselle, ôtez-vous de mes yeux.
Vous avez méprisé mes avis, ma colère...
Tremblez! vous connaîtrez ce que peut une mère.

Sophie sort.

SCÈNE VII

MADAME DORVAL, BELCOUR.

BELCOUR, *jouant l'embarras.*

Vous me voyez confus, interdit...

MADAME DORVAL.

Je le croi.

BELCOUR.

Je sens que *l'apparence* est ici contre moi.

MADAME DORVAL.

L'apparence! Osez-vous me soutenir en face?...
J'étais loin de m'attendre à cet excès d'audace!
Ainsi, je vous accuse à tort en ce moment,
Et j'ai mal pris la chose avec vous.

BELCOUR.

Justement.

MADAME DORVAL.

Quoi! J'ai mal entendu ce que je viens d'entendre?
Mes oreilles, mes yeux viennent de se méprendre?

BELCOUR.

Oui, Madame; je suis pour elle sans amour,
Et c'est pour un ami que je lui fais la cour.

MADAME DORVAL.

Pour un ami! l'idée est tout-à-fait nouvelle!
Ainsi, vous l'enleviez pour cet ami fidèle?

BELCOUR.

Vous avez pu penser?... Qui, moi!... vous vous trompiez.

MADAME DORVAL.

Vous n'alliez pas...

BELCOUR.

J'allais me jeter à vos pieds;
J'allais, accompagné de votre fille même,
Intercéder pour elle et pour celui qu'elle aime.

MADAME DORVAL.

J'admire avec quel art vous répondez à tout!
Mais, Monsieur, dissipez mes doutes jusqu'au bout;
Veuillez m'ôter encore une erreur. Cette lettre,

Elle lui présente sa lettre.

Qu'en de fidèles mains vous aviez cru remettre,
Où votre âme n'est pas dévoilée à demi;
Ce rendez-vous?...

BELCOUR.

C'était encor pour mon ami.

MADAME DORVAL.

Ah! c'est trop, d'ajouter l'ironie à l'outrage!

BELCOUR.

Je ne veux point, Madame, insister davantage.
Triste et bizarre effet de la fatalité!
Le mensonge a tout l'air de la réalité;
Et j'ai, quoi que je dise, en cette circonstance,

Pour moi la vérité, contre moi l'évidence.
A vos yeux prévenus, j'ai beau me disculper,
Je puis répondre à tout, mais non vous détromper.
Pourtant, j'atteste ici le ciel qui nous éclaire,
Que jamais votre fille à mes yeux ne fut chère!
Pour être son époux je ne me sens pas fait.
Vous savez que mon cœur est plein d'un autre objet.
Près de vous, permettez que je vous le répète,
J'étais de mon ami le fidèle interprète;
C'est pour lui qu'à l'instant je venais vous prier...

MADAME DORVAL, *ironiquement.*

Prier pour votre ami, monsieur le chevalier,
Voilà du dévoûment! Quelle âme noble et grande!
Mais, en venant me faire une telle demande,
Vous espériez sans doute essuyer un refus?
Si je vous l'accordais, vous seriez bien confus!

BELCOUR, *jouant la surprise.*

Ah! que vous m'inspirez une heureuse pensée!
Grâce à vous, ma conduite est maintenant tracée.
Les preuves me manquaient pour vous désabuser;
Vous m'en offrez vous-même, et je vais en user.
Mes discours, mes sermens n'ont pu toucher votre âme;
Il faut des faits; eh bien! unissez-les, Madame:
C'est le moyen d'apprendre enfin la vérité.

MADAME DORVAL, *à part.*

Dois-je croire qu'il parle avec sincérité.
Haut.
Écoutez-moi, Belcour! j'ai besoin de vous croire.
Non, vous n'avez pu faire une action si noire.
J'avais tort, je le vois, je ne puis en douter:
Votre offre me rassure, et je dois l'accepter.

Une chose m'arrête, et me retient encore :
Votre ami peut avoir tout pour lui; mais j'ignore,
Jusqu'à présent du moins, quel est son rang, son nom.
Je ne l'ai jamais vu.

BELCOUR.

Madame, c'est Germon.
Vous connaissez déjà sa famille, et je pense
Que vous accepterez une telle alliance.
Je n'y vois qu'un obstacle...

MADAME DORVAL.

Eh bien! expliquez-vous.

BELCOUR, *malicieusement.*

Je vais vous affliger. S'il devient son époux,
Elle ne peut ici demeurer davantage.
Aussitôt qu'il aura conclu ce mariage,
Il l'emmène avec lui dans son département.

MADAME DORVAL, *avec joie.*

Il doit quitter Paris ?

BELCOUR.

Mais, très incessamment.

MADAME DORVAL, *vivement.*

Eh bien! je me décide!... il est de ma famille;
Je ne puis m'opposer au bonheur de ma fille.

A part.

Il va se dévoiler!...

A Belcour, qui s'élance vers le cabinet.

Monsieur, où courez-vous ?

SCÈNE VIII

MADAME DORVAL, BELCOUR, GERMON.

BELCOUR.

Germon! viens de ta mère embrasser les genoux!

MADAME DORVAL, *les yeux au ciel et la main sur son cœur.*

Il ne me trompait pas!

GERMON.

Ah! souffrez que ma flamme...

MADAME DORVAL, *avec surprise.*

Eh! mais, que faisiez-vous dans cet endroit?

GERMON, *embarrassé.*

Madame....

BELCOUR, *l'interrompant.*

Il attendait, tremblant et de crainte et d'amour,
Que votre fille et moi, nous fussions de retour.
Mais je cours la chercher, et lui faire connaitre
Que sa mère...

Il sort.

SCÈNE IX

MADAME DORVAL, GERMON.

MADAME DORVAL, *à part.*

A quel point il m'abusait, le traître!...
Me voilà donc réduite à la nécessité
De marier ma fille!... Ah! quelle indignité!...
J'ai promis, c'en est fait!... je ne puis m'en défendre...
Il faut me résigner... et me donner un gendre!
Ah! que ce mot me blesse! et qu'il faut de vertus!...
Mais Belcour m'aime encor, qu'ai-je besoin de plus?

Elle va prendre la main de Germon.

SCÈNE X

BELCOUR, SOPHIE, MADAME DORVAL, GERMON.

BELCOUR, *amenant Sophie par la main.*

Eh bien! avais-je tort de vous dire, Sophie,
Qu'au plus fidèle amant vous alliez être unie?

GERMON, *à madame Dorval.*

Ah! Madame, pour moi que ce moment est doux!

SOPHIE, *à madame Dorval.*

Je retrouve une mère, en trouvant un époux!

MADAME DORVAL.

Ma fille! chère enfant!... à la fin je respire!...
Oui, l'amour maternel a repris son empire!
J'eus des torts avec vous, je vous ai tourmentés;
Je veux tout réparer, mes enfans; écoutez :

On l'entoure avec curiosité.

De vous voir à Paris j'aurais l'âme ravie;
Mais je veux faire mieux encor. Toute ma vie,
La campagne pour moi fut un séjour charmant :
Restez-y; nous irons vous visiter souvent.

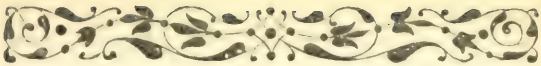
L'Éducation

OU

Les Deux Cousines

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée pour la première fois, par les Comédiens français ordinaires du roi, sur le théâtre de la rue de Richelieu, le samedi 10 mai 1823.



DIALOGUE

ENTRE UN VANDALE POLI ET MOI

LE VANDALE, la tête en arrière et la main dans le gousset.

Mon cher monsieur, vous avez beau dire, il faut supprimer votre marquis : la noblesse est une chose trop respectable pour qu'on la mette en scène.*

MOI, incliné respectueusement.

Daignez donc m'entendre, monsieur. Je ridiculise dans une plébéienne la manie de vouloir épouser un grand seigneur ; si j'ôte le grand seigneur il n'y a plus de pièce.

LE VANDALE.

*Je n'entre pas dans ces détails. Vous attaquez la noblesse, vous êtes injuste envers nous**.*

* Historique.

** *Nota.* Depuis l'avènement de M. de C... au ministère, le Vandale en question a pris le *de*.

MOI.

Mais, monsieur, Molière a dans ses ouvrages des marquis et des comtes.

LE VANDALE.

Molière, monsieur, Molière était un libéral. On ne laisserait pas aujourd'hui jouer ses pièces, et certes, si l'on m'en croyait... *

MOI.

Si je ne puis pas avoir un marquis, souffrez du moins que j'aie un comte?

LE VANDALE.

Non, monsieur.

MOI.

Un baron?

LE VANDALE.

Non, monsieur.

MOI.

Un chevalier?

LE VANDALE.

Non, monsieur.

MOI.

Un seigneur étranger?

* Historique.

LE VANDALE.

Non, monsieur; non, monsieur.

MOI.

Il me semble pourtant que cette dernière proposition concilierait tout, les allusions n'étant plus directes...

LE VANDALE.

Votre seigneur étranger est une mauvaise plaisanterie; les noblesses sont solidaires.*

MOI.

Allons, monsieur, je me soumets. J'aime mieux faire un contre-sens que de perdre le fruit de deux années de travail.

LE VANDALE.

*Cela ne suffit pas. Il convient que vous indiquiez positivement que votre Rosambert est un noble de Buonaparte, un homme enrichi par de mauvais moyens**.*

MOI.

Eh bien! je me résigne encore. Mais, maintenant que j'ai fait tant de sacrifices, puis-je du moins rétablir certains passages. J'en ai cité de bien inoffensifs. Vous qui avez l'habitude de la scène, vous devez sentir, par exemple, que...

LE VANDALE, m'interrompant vivement.

*Monsieur, nous avons des mœurs! nous n'allons point au spectacle***.*

* Historique.

** Historique.

*** Historique.

MOI.

Ah! pardon; je croyais que, dans votre position, la chose était indispensable, et que vous ne jugiez pas les gens sans les entendre. Mais pour quel motif, dites-moi, ne pourrais-je pas garder le vers suivant :

Je prétends devenir l'ami de votre époux.

LE VANDALE.

C'est qu'il serait sifflé. Ne voyez-vous pas qu'il est indécent.*

MOI.

Grand merci de votre attention! Mais pourquoi ne me serait-il pas permis de rétablir celui-ci :

Je ne méprise, moi, que ceux qui ne font rien.

LE VANDALE.

*C'est qu'il serait applaudi**.*

MOI.

Mais, monsieur, je n'écris que pour l'être.

LE VANDALE.

*Tous les passages applaudis de nos jours sont séditieux, D'ailleurs de quoi vous plaignez-vous? nous avons remplacé votre vers***.*

* Historique.
** Historique.
*** Historique.

MOI.

Il est vrai; mais celui que vous avez substitué est peut-être un peu... terne. Rendez-moi le mien, je vous prie.

LE VANDALE.

Je vous l'ai déjà dit, votre vers serait applaudi; mettez le nôtre *.

MOI.

Avec votre manière de juger, il n'y aura bientôt plus d'art dramatique en France.

LE VANDALE, me poussant doucement vers l'antichambre.

Le grand mal! pensez-vous que les sociétés ne puissent pas exister sans théâtre? **

MOI.

C'en est fait, je le vois; mon avenir est perdu! plus de comédies; je renonce à la carrière.

LE VANDALE, en fermant la porte.

Je vous en félicite; nous aurons un honnête homme de plus, et un auteur dramatique de moins ***.

* Historique.
** Historique.
*** Historiqne.

PERSONNAGES

DUPRÉ, négociant, père de LAURE.	MM.	DAMAS.
DUVAL père, ami de M. DUPRÉ, et retiré à la campagne.		DEVIGNY.
Monsieur de ROSAMBERT, frère d'une amie de pension de LAURE. . .		MICHELOT.
DUVAL fils, caissier de M. DUPRÉ.		FIRMIN.
UN LAQUAIS en livrée		FAURE.
Madame DUPRÉ, mère de LAURE. . .	Mmes	TOUSEZ.
LAURE, sa fille.		MANTE.
CLAIRE, nièce de M. DUPRÉ, et orpheline.		BROCARD.
Madame D'ORVAL, sœur de M. de ROSAMBERT, et amie de pension de LAURE.		DUPUIS.
FLORINE, demoiselle de comptoir. . .		DEMERSON.
BABET, vieille domestique.		DESMOUSSEAUX.
DEUX LAQUAIS.		

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupré, meublé et décoré à neuf.

L'Éducation

OU

Les Deux Cousines

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, BABET.

CLAIRE.

Mais, Babet, pourquoi donc vous plaindre ainsi, ma chère!

BABET.

Ah! j'en ai grand besoin, mademoiselle Claire.
Laissez-moi vous conter tous mes ennuis secrets;
Que je parle! voilà six mois que je me tais.

Allez, je suis bien triste, et j'ai sujet de l'être.
Pensez-vous, quand on est attachée à son maître,
Et qu'on le sert ainsi que je fais, dieu merci,
Qu'on voie avec plaisir ce qui se passe ici?

CLAIRE.

Mais il s'y passe donc des choses que j'ignore?

BABET.

Quoi! vous ne voyez pas, depuis six mois que Laure,
De son pensionnat, est de retour chez nous,
Que tout, dans la maison, est sens dessus dessous?
Ecoutez, avec vous, je puis être sincère;
Je ne reconnais plus la fille ni la mère.
J'avais pensé (c'était naturel en effet)
Que Laure, au magasin, allait se mettre au fait;
Ici, depuis huit jours, personne ne repose;
Mais la voit-on jamais faire la moindre chose?
Au lieu de nous aider à sortir d'embarras,
Elle est dans le salon, elle fait les beaux bras!
Ce serait demi-mal, s'il suffisait à Laure
De ne pas travailler; mais c'est bien pis encore!
Sa présence nous nuit, car, vous le voyez bien,
Depuis qu'elle est ici, sa mère ne fait rien.
Il semble qu'elle ait tout gagné, quand Laure brille;
Elle passe sa vie au piano de sa fille,
Retenant son haleine, afin d'écouter bien
Tous ces grands airs, auxquels elle ne comprend rien.

CLAIRE.

N'allez-vous pas encore attaquer sa tendresse?

BABET.

Quant à moi, je n'y vois qu'une aveugle faiblesse.
Ce travers, que partout on blâme avec raison,

Peut-être finira par nuire à la maison.
Nous vient-il des marchands qu'on n'a pas vus encore,
Pour traiter d'une affaire? on leur parle de Laure;
On veut qu'ils soient témoins de ses brillants succès!
On les fait assister à sa leçon d'anglais!
Enfin, bon gré mal gré, madame les oblige
A voir tous les talents de sa fille; elle exige
Qu'ils admirent, avant d'entrer au magasin,
Sa nouvelle romance et son nouveau dessin.

CLAIRE.

Mon dieu, Babet, combien votre tête est montée!
Jamais je ne vous vis à ce point exaltée!
Ma cousine vous aime, et ma tante a bon cœur;
Pouvez-vous en parler avec ce ton d'aigreur?
Vous avez tort vraiment.

BABET.

J'ai tort?... je vous admire!
Mais vous n'y pensez pas! quoi! j'aurais tort de dire
Qu'il est affreux de voir dépenser en un mois,
Plus que l'on ne faisait en un an autrefois?
J'avais donc tort aussi de me mettre en colère,
Quand on a remplacé, la semaine dernière,
Deux anciens serviteurs, qui travaillaient beaucoup,
Par quatre freluquets, qui ne font rien du tout?
J'ai donc tort de trouver mauvais qu'on me préfère
Une petite fille impertinente et fière,
Qu'on avait fait venir pour tenir le comptoir,
Et qui lit des romans du matin jusqu'au soir?

CLAIRE.

Mais Florine, Babet, n'est pas une suivante;

Pour elle on paie ici pension à ma tante.
On lui doit des égards, et...

BABET.

Vous avez raison;
Mais faut-il lui laisser gouverner la maison?
Vous le savez (ici personne ne l'ignore),
Elle a tourné la tête à cette pauvre Laure,
Qui repousse Duval et dédaigne ses soins
Pour ceux d'un mirliflor, qui l'aime beaucoup moins.

CLAIRE.

Sous ce rapport, Babet, je blâme ma cousine;
Mais elle reviendra, du moins je l'imagine.
Pauvre monsieur Duval! il mérite si bien
De rencontrer un cœur aimant comme le sien!
Mais le voici, je crois.

SCÈNE II

CLAIRE, DUVAL FILS, BABET.

DUVAL FILS, *avec humeur.*

Toujours de la musique,
Des roulades, des vers; c'est une chose unique!
On ne peut plus trouver un moment pour la voir,
Le matin elle chante, et dessine le soir.

BABET, *à Claire.*

Bon, voici du renfort.

CLAIRE, *à Duval.*

Ainsi donc, pour vous plaire,
Il faudrait qu'elle fût sans talents?

DUVAL FILS.

Au contraire.
Personne, plus que moi, n'estime les talents;
Mais doit-on, je vous prie, y donner tout son temps?
Vous, vous les cultivez, sans négliger le reste.

CLAIRE.

Qui, moi? Je n'en ai pas.

DUVAL FILS.

Vous êtes trop modeste,
Vous en avez autant que l'on peut en avoir.

CLAIRE.

Mieux qu'un autre, monsieur, vous devez le savoir;
Je n'en ai point, je suis une pauvre orpheline;
Je ne puis ressembler en rien à ma cousine.

DUVAL FILS, *préoccupé.*

En elle, quelque chose aussi qui me déplait,
Qui me tourmente enfin, c'est l'accueil qu'elle fait...

CLAIRE.

A qui donc?

DUVAL FILS.

A ce fat si vain, si magnifique,
Qui vient modestement faire de la musique.

CLAIRE.

Monsieur de Rosambert vous paraît un rival!

Mais il ne pense pas à l'épouser, Duval!
Devez-vous vous livrer à des craintes semblables?

DUVAL FILS.

Tous ces beaux messieurs-là sont fort désagréables;
Aucun d'eux pour mari ne veut se proposer,
Mais ils éloignent ceux qui voudraient épouser.

SCÈNE III

CLAIRE, MADAME DUPRÉ, DUVAL FILS, BABET.

MADAME DUPRÉ, *entrant d'un air joyeux.*

Ah! Claire, te voilà?

CLAIRE, *l'embrassant.*

Bonjour, ma chère tante.

DUVAL FILS.

Madame, j'ai l'honneur...

CLAIRE.

Vous semblez bien contente!
Peut-on savoir pourquoi cet air tout radieux?

MADAME DUPRÉ, *avec attendrissement.*

Ah! je viens de passer un moment bien heureux;
Je sors d'une maison où l'on parlait de Laure.
Chère petite enfant! tout le monde l'adore!

On lui donne partout des éloges brillants!
Et c'est bien naturel, elle a tant de talents?

Le bruit d'un piano se fait entendre.

Mais l'entendez-vous? c'est sa dernière sonate!...
Paix! écoutez!... Combien sa touche est délicate!

SCÈNE IV

CLAIRE, MADAME DUPRÉ, DUVAL *fils*,
BABET, FLORINE, *entrant brusquement.*

FLORINE.

Le nouveau maître attend mademoiselle en bas.

MADAME DUPRÉ, *bas.*

Chut! Florine...

On écoute, le bruit cesse; madame Dupré et Florine applaudissent.

SCÈNE V

FLORINE, CLAIRE, LAURE, MADAME DUPRÉ,
DUVAL FILS, BABET.

LAURE, *attirée par le bruit.*

Que vois-je?

MADAME DUPRÉ.

Eh! viens donc dans mes bras,
Ma chère Laure!

LAURE.

Eh! quoi! vous m'avez écoutée?

MADAME DUPRÉ.

Sans doute, mon enfant, et je suis enchantée.
Certainement tu fais des progrès chaque jour.

FLORINE.

Adroite au dernier point, belle comme un amour!

MADAME DUPRÉ.

Ah! que je veux de mal à ma sotte famille!
Que ne m'a-t-on appris tout ce que sait ma fille!
Je serais, mes enfants, c'est un fait assuré,
Autre chose à présent que madame Dupré.

BABET.

S'il vous faut dire ici tout ce que j'ai dans l'âme,
Ma foi, je ne suis pas de votre avis, madame.
Tenez! tous ces talents que vous admirez là
Sont très-bons... pour manger la fortune qu'on a;
Mais, pour en acquérir, c'est tout une autre affaire.

MADAME DUPRE.

Ma bonne, que dis-tu?

BABET.

Vous avez pensé faire
Une chose superbe en l'élevant ainsi;
Mais pas du tout.

DUVAL FILS, *à part.*

Que va devenir tout ceci?

BABET.

Oui, cette pension que l'on vous a vantée,
Dont vous espériez tant, l'a tout-à-fait gâtée.

CLAIRE, *à l'oreille.*

Babet...

BABET.

Dans ces maisons, autant que je puis voir,
On leur enseigne tout, *hors ce qu'il faut savoir.*
Avant de nous quitter, elle était, comme Claire,
Active, intelligente, elle savait tout faire.
Mais, depuis son retour ici, je le vois bien.
C'est une belle dame, elle n'est propre à rien...
On peut la marier maintenant, elle est grande;
Mais comment voulez-vous qu'un homme la demande?
Depuis qu'elle sait peindre et donner de la voix,
Elle ne sait pas faire œuvre de ses dix doigts.
Est-ce là ce qu'on peut appeler une femme?

MADAME DUPRÉ.

Tu le prends sur un ton bien singulier!

BABET.

Madame,
En un mot comme en cent, moi, je n'estime pas
Ces éducations qui font tant de fracas.

LAURE, *d'un ton piqué.*

Mais, Babet, pourquoi donc ainsi te mettre en peine?
Faut-il absolument que cela te convienne?
Crois-moi, c'est te donner beaucoup trop d'embarras.

BABET.

Dieu! quel ton dur... Ta mère avec moi ne l'a pas.
J'avais cru que mon âge et trente ans de service
M'avaient acquis des droits, et que sans injustice...

LAURE, *avec douceur.*

Ah! ma bonne, pardon, si j'ai pu t'affliger,
Sois bien sûre...

BABET, *à madame Dupré.*

Tenez! je ne puis pas changer;
Ma franchise avec vous sera toujours la même.
J'ai le droit de parler aussi, car je vous aime.
Ah! si, dans ce moment, mon maître était ici,
Sans doute il serait loin d'approuver tout ceci.
Lui, c'est un homme d'ordre! un père de famille!
Il me semble qu'il parle, et qu'il vous dit : Ma fille
Est-elle une princesse? Il est temps à la fin
Qu'elle s'occupe un peu de notre magasin.
Ce que sa mère fait, j'entends qu'elle le fasse,
Et ne veux pas toujours la voir devant sa glace,
Ou bien, pour le piano laissant là son miroir,
Chanter *ré, mi, fa, sol,* du matin jusqu'au soir.
Mais j'en ai dit assez; je sens que je vous lasse;
De peur de vous fâcher, j'abandonne la place.
J'aime Laure, et j'ai cru devoir pour son bonheur
Dire au moins une fois ce que j'ai sur le cœur.

Elle sort.

SCÈNE VI

FLORINE, LAURE, MADAME DUPRE, CLAIRE, DUVAL FILS.

FLORINE, *à Laure.*

Enfin peut-il entrer?

LAURE.

Eh, qui donc, je vous prie?

FLORINE.

Mademoiselle, c'est le maitre d'harmonie.

MADAME DUPRÉ, *avec feu.*

Tant mieux! je vais alors écouter ta leçon.

LAURE, *nonchalamment.*

Je ne la prendrai pas, ma mère.

MADAME DUPRÉ.

Tout de bon?

LAURE.

Oui.

MADAME DUPRÉ.

Ma fille...

LAURE.

Cessez d'insister davantage;
J'aime mieux aujourd'hui finir mon paysage.

MADAME DUPRÉ.

Je t'en conjure.

LAURE.

Non, je ne suis pas en train.

A Florine.

Donnez-lui son cachet, qu'il revienne demain.

MADAME DUPRÉ.

Tu te négliges trop, ma fille, je t'assure.
Hier, tu renvoyas ton maître de peinture!
Tiens, depuis quelque temps tu n'as de goût à rien;
Tu me fais de la peine, et cela n'est pas bien.

LAURE, *minaudant.*

C'est que je suis malade.

MADAME DUPRÉ, *lui prenant la main.*

Eh! qu'as-tu donc, ma chère?

LAURE.

J'ai les nerfs fatigués horriblement, ma mère!

FLORINE.

En ce cas, je vous plains; car je sais ce que c'est.

DUVAL FILS.

Quoi! cette douleur-là, Florine la connaît!

FLORINE.

A ne savoir, monsieur, où donner de la tête!

CLAIRE, *avec naïveté.*

Dites-moi, comme vous, je ne suis donc pas faite?
Tous ces maux-là, jamais je ne les ai soufferts.

FLORINE.

Je le crois, c'est que, vous, vous n'avez pas de nerfs.

Elle sort.

MADAME DUPRÉ.

Excusez-moi, Duval, et toi, ma bonne Claire,
Laure et moi, nous avons à parler d'une affaire,
Et...

DUVAL FILS.

Madame, en ce cas, nous allons vous quitter.

Ils sortent.

SCÈNE VII

LAURE, MADAME DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ, *à Laure.*

C'est pour causer raison que je t'ai fait rester,
Avec importance et mystère.
Et nous allons tenir un conseil de famille.

LAURE, *à part.*

Que veut dire cela ?

MADAME DUPRÉ.

Deux prétendants, ma fille,
Se disputent ta main, depuis près de six mois;
Et sûrement ton cœur a déjà fait un choix.

Ecoute, en ce moment, il faut de la franchise;
Laure, quel est celui dont ton âme est éprise?

LAURE.

Ma mère (à cet égard, je suis de bonne foi),
J'ai peine à démêler ce qui se passe en moi.
Vous savez le pouvoir des souvenirs d'enfance;
Lorsque je vois Duval, et même en son absence,
Je ne puis oublier, à parler sans détours,
Que je l'aimai longtemps, et qu'il m'aime toujours.
Oui, son image encor vient partout me distraire...
Tenez, je le crois bien, c'est lui que je préfère.

MADAME DUPRÉ.

Eh bien! ma fille, alors prends Duval pour époux.

LAURE, *avec un soupir.*

Je le voudrais!... mais quoi! ma mère, songez-vous
Ce que c'est qu'un marchand? Vous concevez sans peine
Quelle vie insipide il faudra que je mène.
Combattre, chaque jour, mes goûts et mes penchants,
M'éteindre, m'oublier, vivre avec des marchands,
Prendre pour horizon ma retraite profonde;
Voilà mon sort!... Il faut que je renonce au monde;
Il faut, si je consens à lui donner ma main,
M'ensevelir vivante au fond d'un magasin!
Adieu les arts, adieu la harpe, les lectures!
Je passerai ma vie à régler des factures!
Peut-être je m'estime un peu trop, mais je croi
Que cet état, ma mère, est indigne de moi.

MADAME DUPRÉ, *se rengorgeant.*

Monsieur de Rosambert va donc être mon gendre!

LAURE.

Ah! c'est, je le vois bien, le parti qu'il faut prendre.
Oui, réflexion faite, enfin je reconnais
Qu'il me convient beaucoup. Je n'oublierai jamais
Et quel jour, et comment je fis sa connaissance!
C'est à la pension, je vous l'ai dit, je pense?
Il m'avait, au parloir, vue à peine un moment...
Qu'il fut épris de moi; c'est un homme charmant!
N'est-il pas vrai qu'il a la plus belle figure?

MADAME DUPRÉ.

Sans doute, mon enfant.

LAURE.

Esprit, grâce, tournure,
Une immense fortune, enfin, pas un défaut,
Ah! ma mère, c'est là le mari qu'il me faut.

MADAME DUPRÉ.

Conviens aussi qu'il est d'un fort bon caractère.

LAURE.

Oh! oui, parfait! Je suis de votre avis, ma mère.
Cependant il n'a pas cet air franc et loyal,
Ce langage du cœur, que j'aimais dans Duval.

MADAME DUPRÉ.

Dans ses discours encor quelle délicatesse!

LAURE.

Oui, moi, j'ai du plaisir à l'écouter sans cesse.
Quel choix de mots! on voit qu'il est homme de cour.
Comme avec élégance il me parle d'amour!

MADAME DUPRÉ.

C'est qu'il t'aime.

LAURE.

Oh! beaucoup. Pourtant, à le bien prendre,
Il n'a pas, dans les yeux, cette expression tendre,
Et ce je ne sais quoi qu'on définirait mal,
Et que je vois toujours dans les yeux de Duval.

MADAME DUPRÉ.

Duval, toujours Duval! tu m'en parles sans cesse.
Mais si pour lui tu sens une telle tendresse,
Épouse-le.

LAURE.

Tenez! je ne vous cache pas
Qu'en ce moment j'éprouve un extrême embarras.
Quitter Duval! jamais je n'aurai ce courage...
Ah! que je l'aimerais, s'il avait équipage!

SCÈNE VIII

MADAME DUPRÉ, LAURE, FLORINE.

FLORINE, *entrant.*

Je viens vous annoncer la comtesse d'Orval.

LAURE.

La sœur de Rosambert! quel contre-temps fatal!

MADAME DUPRÉ.

Qu'as-tu donc?

LAURE.

Arriver sans qu'on l'ait engagée!

Pour qu'elle ne vînt pas, je m'étais arrangée!
Je suis au désespoir.

MADAME DUPRÉ.

Et pour quelle raison?

LAURE.

Accoutumée au train d'une grande maison,
Elle va trouver tout mesquin et misérable!
Allant au devant de madame d'Orval.
Ciel! la voici.

SCÈNE IX

MADAME DUPRÉ, LAURE, MADAME D'ORVAL, FLORINE.

MADAME D'ORVAL, *embrassant Laure.*

Bonjour, ne suis-je pas aimable?
Tu ne t'attendais pas, Laure, à me recevoir!

LAURE, *balbutiant.*

A quoi dois-je, en effet, le plaisir de te voir?

MADAME D'ORVAL.

Comment donc? mais je viens te faire une visite;
Tu ne m'invites pas, ma chère, je m'invite.
A propos, où donc est ta mère?

LAURE, *embarrassée.*

La voilà.

MADAME D'ORVAL, *à l'oreille de Laure.*

Quoi! c'est là ta mère?

LAURE, *baissant les yeux.*

Oui.

MADAME DUPRÉ, *voyant qu'on parle bas.*

Mais que dit-elle là?

MADAME D'ORVAL, *à part.*

Ah! Dieu! quel air commun!

LAURE, *à part.*

Je souffre!

MADAME D'ORVAL.

Mais ma chère,
Où demeures-tu donc? c'est au bout de la terre.
Quel séjour à la fois et maussade et lointain!
Mais que n'habitez-vous le faubourg Saint-Germain?

MADAME DUPRÉ.

Que voulez-vous? c'était la maison de nos pères.
Nos affaires d'ailleurs exigent...

MADAME D'ORVAL.

Vos affaires!
Mais, effectivement, qu'est-ce donc que j'ai vu
En entrant dans la cour? des ballots!

LAURE, *jouant l'étonnement.*

Que dis-tu?

MADAME D'ORVAL.

Tout se trouve encombré chez toi de telle sorte,
Qu'il m'a fallu laisser ma calèche à la porte.

LAURE.

Des... ballots?

MADAME D'ORVAL.

Des ballots?

LAURE.

C'est sans doute aux voisins.

MADAME DUPRE, *à sa fille en l'interrompant.*

Mon Dieu, non! tout cela sort de nos magasins.
Tu le sais, j'en ai fait ôter nos marchandises.

LAURE, *à part.*

Quelle imprudence! ô Dieu! nous voilà compromises!

MADAME D'ORVAL, *étonnée.*

Des marchandises! quoi!... ton père est donc marchand!

FLORINE, *à madame d'Orval.*

Fi! quelle expression! dites négociant.

MADAME D'ORVAL, *à Laure.*

Tu ne m'avais pas dit cela, ma bonne amie!

LAURE, *à part.*

J'étouffe!

MADAME D'ORVAL.

Qu'as-tu donc?

FLORINE, *à part.*

Plaisante comédie!

MADAME D'ORVAL.

Marchand! ah! que ce mot me semble mal sonnant!
C'est singulier! comment peut-on être marchand?

Mais défaites-vous donc d'un nom aussi... gothique;
Vendez vos magasins, vendez votre boutique;
Achetez une terre, et vivez noblement.

LAURE, *enthousiasmée.*

Eh! mais, en vérité, ce conseil est charmant!
Il me sourit beaucoup! posséder une terre,
Habiter un château! qu'en dites-vous, ma mère?

MADAME DUPRÉ.

Ma fille, je n'y vois... qu'un léger embarras...

LAURE.

C'est...?

MADAME DUPRÉ.

C'est que mon mari n'y consentira pas.

MADAME D'ORVAL.

Voyez donc comme un père est parfois détestable!
Faire manquer un plan si beau, si raisonnable!

MADAME DUPRÉ.

Tout sage qu'est ce plan, tenez pour assuré
Qu'il ne l'adoptera jamais; monsieur Dupré
Pense que travailler vaut mieux que ne rien faire.

MADAME D'ORVAL, *à Laure.*

C'est tout-à-fait un homme à préjugés, ton père...
S'il faut absolument qu'il exerce un métier,
Ma chère, tâche au moins qu'il se fasse banquier.
Oui, banquier maintenant est un nom supportable!
La fille d'un banquier est du moins présentable.
Propose-lui cela, crois-moi. C'est aujourd'hui
Tout ce que décemment tu peux faire pour lui.

LAURE, *à madame Dupré.*

Lasthénie a raison, j'approuve son langage.
La banque est de bon ton, et ce conseil est sage.
Tenez, si mon avis par vous est partagé,
Dès aujourd'hui, ma mère, il faut donner congé.

MADAME DUPRE.

Dès aujourd'hui! pendant l'absence de ton père!...
Cela ne se peut pas; vois-tu? c'est une affaire...
Beaucoup trop conséquente, et vraiment je craindrais...

LAURE, *à part.*

Conséquente! ah! grand dieu!

S'approchant de sa mère.

Cela n'est pas français,
Ma mère; dites-donc une affaire importante.

MADAME DUPRÉ, *fâchée de s'être trompée.*

Je n'y pense jamais!

MADAME D'ORVAL, *à part.*

La mère est excellente;
On en rencontre peu de cette force-là.

MADAME DUPRE, *à Laure.*

Attendons son retour; j'arrangerai cela.

MADAME D'ORVAL, *à Laure.*

A propos, dis-moi donc une chose, ma chère.
Ce que je viens d'apprendre aujourd'hui sur ton père,
Sur votre intérieur, me surprend à tel point!...
Mais, à la pension, on ne s'en doutait point.
Nous étions là-dessus dans une erreur profonde.

MADAME DUPRÉ, *à madame d'Orval.*

Vraiment?

MADAME D'ORVAL,

Je la croyais, moi, ce qu'est tout le monde.
Au surplus ce n'est pas ta faute; en résultat,
Tu n'y peux rien changer. Sans doute cet état
N'est pas très distingué, je dois le reconnaitre.
Mais enfin, que veux-tu? Tous ne peuvent pas l'être.
Chacun ne peut avoir le même rang que moi;
Il faut bien des marchands! Il est fâcheux pour toi
Que le sort ait donné ce métier à ton père;
Mais qu'y faire! Il faut bien te résigner, ma chère;
De la philosophie, entends-tu, mon enfant.
Mais adieu.

LAURE.

Tu t'en vas?

MADAME D'ORVAL.

La duchesse m'attend,
Et je suis en retard déjà d'une grande heure.

LAURE, *la reconduisant.*

Lasthénie, à présent que tu sais ma demeure,
Aurai-je le plaisir de te revoir, dis-moi?

MADAME D'ORVAL.

Mais oui, je te promets de me fournir chez toi.

Elle sort, Florine la suit.

SCÈNE X

MADAME DUPRÉ, LAURE.

LAURE, *se jetant dans les bras de madame Dupré.*

O ma mère!

MADAME DUPRÉ.

Qu'as-tu? Mais tu m'as effrayée.

LAURE.

Prenez pitié de moi; je suis humiliée!
Quels dédains! quel mépris!... Les femmes que je voi
Ici, dehors, partout, sont au dessus de moi.
Que je suis malheureuse!

MADAME DUPRÉ.

Allons, ma chère bonne,
Calme-toi, je t'en prie.

LAURE.

Oui, je ne vois personne
Qui n'ait reçu du ciel en partage un grand bien,
Un rang illustre, un nom! et moi, je ne suis rien...
Je ne vous ai pas dit tous mes chagrins, ma mère.
J'ai voulu voir Longchamps, la semaine dernière;
Nous y fûmes ensemble! au milieu de l'éclat,
J'y revis en détail tout mon pensionnat.

MADAME DUPRÉ.

Je le sais; qu'as-tu donc éprouvé de funeste?
Parle.

LAURE.

Nous occupions un remise modeste.
Mes compagnes, parmi les flots de curieux,
Promenant à l'envi, dans des chars fastueux,
Leur luxe éblouissant, leurs toilettes pompeuses,
Dédaignaient de me voir!... et les moins orgueilleuses
Regardant ma voiture avec un ris moqueur,
M'humiliaient encor d'un salut protecteur.

MADAME DUPRÉ.

Mais c'est affreux vraiment, je ne conçois pas même...

LAURE, *avec vivacité.*

Tenez! décidément c'est Rosambert que j'aime...
Ce mariage seul peut faire mon bonheur.
Je ne subirai plus tous ces airs de hauteur;
Au contraire, de tous je recevrai l'hommage,
Et je ne verrai plus Longchamps qu'en équipage.

MADAME DUPRÉ.

Tout ce que tu feras, Laure, sera bien fait.

SCÈNE XI

MADAME DUPRÉ, LAURE, BABET, *entrant.*

BABET.

Je le croyais ici.

MADAME DUPRÉ.

Qui cherches-tu, Babet?

BABET.

Monsieur Duval, pour lui je reçois une lettre.

MADAME DUPRÉ.

Dans un autre moment tu peux la lui remettre;
Reste ici, j'ai deux mots à te dire... en secret.

BABET.

Moi, madame! de quoi s'agit-il, s'il vous plaît?

MADAME DUPRÉ, *à sa fille.*

Je voudrais être seule avec Babet, ma chère,
Avec déférence.
Tu permets?

LAURE.

Volontiers. D'ailleurs, ma bonne mère,
J'ai besoin de repos et de distraction.
Cette scène a, sur moi, fait une impression!...

MADAME DUPRÉ.

Ta sensibilité, mon enfant, est trop grande;
C'est comme moi! Pourtant, tiens! je te le demande,
Tendrement.
Ne te rends pas malade.

LAURE.

Ah! c'est trop de bonté.
Adieu, ma mère.

MADAME DUPRÉ.

Adieu. Soigne bien ta santé.
Laure s'en va.

SCÈNE XII

MADAME DUPRÉ, BABET.

MADAME DUPRÉ, *la regardant partir.*

Charmante enfant! elle est aussi bonne que belle.
A Babet.
Écoute, il ne s'agit que d'une bagatelle.
J'ai, ma chère, un service à réclamer de toi.

BABET.

Un service, madame! ah! disposez de moi.

MADAME DUPRÉ.

Laure est grande à présent, c'est une demoiselle;
Et tu devrais changer de manière avec elle.

BABET.

Comment?

MADAME DUPRÉ.

Il faudrait prendre un ton plus circonspect,
Lui témoigner, vois-tu? des égards... du respect.
Je te l'ai déjà dit, Babet, qu'il t'en souvienne.

BABET.

Tenez! je ne crois pas que jamais j'y parvienne.
Au respect j'ai voulu souvent m'accoutumer,
Mais je ne puis jamais réussir qu'à l'aimer.

MADAME DUPRÉ.

Bonne Babet, tu dois en être bien certaine,
Je ne veux pas ici te faire de la peine;
Mais, franchement, je crois devoir te prévenir
Que de... tutoyer Laure il faudrait t'abstenir.

BABET.

Qu'entends-je? mais, depuis seize ans je la tutoie,
Ce ton, vous le savez, de tout temps je l'emploie;
Pourquoi donc voulez-vous qu'il me soit interdit?

MADAME DUPRÉ.

Cela ne se fait pas : ma fille me l'a dit.

BABET.

Cela ne se fait pas! eh bien, il faut le faire.

MADAME DUPRÉ.

Pour en finir, je tiens la chose nécessaire;
Et je prétends...

BABET.

Qui? moi, ne la tutoyer pas!
Songez donc qu'elle vint au monde dans mes bras.
Ne suis-je pas sa mère aussi? je l'ai nourrie;
C'est mon enfant, à moi, c'est ma fille chérie.
J'en crois mon cœur, que j'ai consulté là-dessus,
Si je lui disais : vous, je ne l'aimerais plus.

MADAME DUPRÉ.

J'en ai bien du regret, ma chère, je t'afflige;
Mais, s'il faut parler net à présent, je l'exige.
A ma décision rien ne sera changé.

BABET.

Eh bien! madame, alors donnez-moi mon congé.

MADAME DUPRÉ.

Ton congé! se peut-il?

BABET.

D'après ce qui se passe,
Je ne puis demeurer; et je vous prie, en grâce,
De me laisser partir.

MADAME DUPRÉ.

Que dis-tu là, Babet?

BABET.

Ce que je pense.

MADAME DUPRÉ.

Eh! quoi, vraiment il se pourrait?

BABET.

J'irai, partout ailleurs, terminer ma carrière,
Plutôt que de me voir en ces lieux étrangère.

MADAME DUPRÉ.

Quel est donc ton projet en t'éloignant de nous?

BABET.

C'est à cause des gens que l'on reçoit chez vous,
Qu'il faut que je lui parle autrement?

MADAME DUPRÉ.

Oui, ma bonne.

BABET.

Eh bien! j'arriverai quand vous n'aurez personne.
Il me sera, madame, aisé de le savoir.
Ainsi, dans mes loisirs, le matin ou le soir,
Je viendrai tous les jours revoir ma pauvre Laure,
Et je pourrai du moins la tutoyer encore!

MADAME DUPRÉ.

Au bout de vingt-cinq ans, tu voudrais nous quitter!

BABET.

Oui, mon cœur me le dit, je ne puis plus rester.

MADAME DUPRÉ, *attendrie.*

Je t'en prie!

BABET.

Ah! cessez avec moi ce langage.
Si vous priez, je vais n'avoir plus de courage.

MADAME DUPRÉ.

Seuls, nous avons le droit de soigner tes vieux jours :
C'est à nous d'en charmer, d'en prolonger le cours.
En nous quittant, qui donc aimerais-tu?

BABET.

Personne.

MADAME DUPRÉ.

Tu consens donc à tout, n'est-il pas vrai, ma bonne?

BABET.

Sans doute, vous devez en juger par mes pleurs;
Je resterai chez vous; pourrais-je vivre ailleurs?

MADAME DUPRÉ.

Mais la voix de Duval, je crois, se fait entendre.

SCÈNE XIII

MADAME DUPRÉ, BABET, DUVAL FILS.

DUVAL FILS, *à Babet.*

Je vous cherche partout, quelqu'un vient de m'apprendre
Babet, que vous aviez une lettre pour moi.

BABET.

Oui, la voici, monsieur.

MADAME DUPRÉ, *à Babet.*

Je puis compter sur toi.
N'est-ce pas?

BABET.

Il faut bien que je vous obéisse.
Mais vous me demandez un bien grand sacrifice.

Elles sortent.

SCÈNE XIV

DUVAL FILS, *seul.*

Quoi! le timbre d'Anvers! eh! qui diantre m'écrit!

Il ouvre la lettre.

Ah! c'est monsieur Dupré; voyons ce qu'il me dit.

« Mon cher Duval, je reçois ta lettre et je pars. J'ai reconnu, dans le zèle que tu me témoignes, moins un caissier qu'un ami fidèle. J'avais le projet de faire un voyage en Saxe, mais ce que tu m'apprends du désordre qui règne dans ma maison, m'a déterminé à changer d'idée; et, toute affaire cessante, je reviens en poste à Paris. Malheureux! pourquoi faut-il que mes occupations m'aient empêché de surveiller l'éducation de ma fille! Celle qu'on lui a donnée n'est en rapport ni avec le nombre de mes enfants, ni avec ma fortune. Tu le sais d'ailleurs, mon cher Duval, tant qu'un négociant est dans le commerce, ses capitaux ne sont pas à lui.

« Je serai chez moi presqu'en même temps que ma lettre; mais garde-toi d'en instruire personne. J'arriverai incognito; après trois ans d'absence, je veux observer froidement l'état des choses, éclairer ma femme, corriger ma fille, et l'arracher peut-être à la séduction. »

La lettre est du quatorze et nous sommes au seize;
Nous le verrons bientôt! tant mieux, j'en suis bien aise.
De son côté mon père arrive ces jours-ci;
La rencontre est heureuse et leur séjour ici
Va produire sans doute un bon effet sur Laure;
Le bon ordre chez nous peut reparaître encore.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, *seule.*

LAURE, *arrivant une lettre à la main.*

Qu'il est affreux souvent le destin d'une femme!
N'est-il pas bien cruel de sentir dans son ame
Que le rang qu'on occupe est indigne de soi!
La fortune est vraiment bien injuste envers moi.
Que mon père n'est-il... un maréchal de France!
Je connaîtrais du moins les grandeurs, l'opulence;
Je paraîtrais, le soir, dans des cercles brillants,
Et je pourrais m'y faire honneur de mes talents,
Mais, au lieu de cela, quelle est ma destinée!
A végéter ici je me vois condamnée.
Un obscur magasin, voilà donc mon séjour!
Et le sort qui m'attend est d'y mourir un jour.
Mon père est, je le sais, un parfait honnête homme,
Pour son intégrité partout on le renomme;

Mais, puis-je l'oublier? mon père est un marchand.
Ma mère me témoigne un amour vrai, touchant,
Pour moi, de jour en jour, elle fait davantage,
Elle m'adore; mais... comme elle a peu d'usage!
Je ne puis relever les fautes qu'elle fait,
Le respect l'interdit; mais j'étouffe en secret!
Chaque mot, chaque geste est une inconvenance.
Lorsque je la vois près de rompre le silence,
Je tremble et je rougis... d'embarras... de courroux,
Et je voudrais pouvoir lui dire : Taisez-vous.
Oh! combien en ces lieux je me sens déplacée!
Mais chassons loin de moi cette triste pensée,
Et relisons ma lettre à la jeune Préval...

Elle va s'asseoir.

Ce début est mauvais; aujourd'hui j'écris mal;
Ma plume ne vaut rien; mon style est détestable...
Il y faut renoncer...

Elle déchire sa lettre, et sonne. Un valet arrive.

Éloignez cette table...
Ramassez ce mouchoir.

Elle lui fait signe de sortir, et se lève.

Que faire ce matin?
Mon piano me déplaît, et, quant à mon dessin,
Il ne m'amuse guère.

SCÈNE II

LAURE, CLAIRE.

CLAIRE, *d'un air sémillant, et des papiers à la main.*

Eh! ma pauvre cousine,
Quel visage as-tu donc? Tu parais bien chagrine.

LAURE, *nonchalamment.*

Je ne sais ce que j'ai.

CLAIRE.

Mon dieu! quelle pâleur,
Et quel air abattu! Vraiment tu me fais peur.
Que t'est-il arrivé?

LAURE.

Je suis mal à mon aise;
Tout, depuis ce matin, me fatigue et me pèse.

CLAIRE.

Aurais-tu la migraine?

LAURE.

Oh! non; pas aujourd'hui.

CLAIRE.

Mais alors qu'as-tu donc?

LAURE.

De l'ennui.

CLAIRE, *avec étonnement.*

De l'ennui?

LAURE.

Toi, n'en as-tu jamais?

CLAIRE.

Jamais, ma bonne amie;
Je ne suis pas sujette à cette maladie.

LAURE.

Hé! comment fais-tu donc!

CLAIRE.

Je travaille toujours;
Et si j'ai, sur le soir, quelques moments bien courts
Dont je puis disposer, j'ai grand besoin de rire,
Et le moindre sujet me distrait et m'attire.

LAURE.

Combien elle est heureuse!

CLAIRE.

Eh bien! fais comme moi.
Veux-tu, dès aujourd'hui, partager mon emploi?
Soins, travaux, nous allons faire d'intelligence
Ce qui, dans la maison, est de ma compétence.
Que dis-tu de mon plan? Ne te convient-il pas?
J'y vois deux agréments à la fois. Tu pourras
Faire de ce séjour un séjour agréable,
Et causer à ton père une surprise aimable.
Hein! qu'en penses-tu?

LAURE, *dédaigneusement.*

Moi, m'occuper de cela!
J'aime mieux mon ennui que tous ces plaisirs-là.

CLAIRE, *stupéfaite.*

C'est différent... Eh! bien n'en parlons plus, ma chère.

Avec tendresse.

Conviens que ta conduite est pourtant singulière.
Te voilà de retour près de tes bons parents;
Objet de mille égards, de mille soins touchants,
De gens qui t'aiment bien tu te vois entourée;
Tu le crois, n'est-ce pas?

Elle lui fait une caresse.

LAURE, *la lui rendant.*

Oui, j'en suis assurée.
Ah! je vous aime tous aussi de tout mon cœur.

CLAIRE, *vivement.*

Que te manque-t-il donc pour goûter le bonheur?

LAURE, *d'un air triste.*

Parmi vous je vois bien que je devrais me plaire;
Malgré moi, cependant, j'éprouve le contraire.
J'ai beau faire... j'ai beau vouloir prendre sur moi,
Je sens un vide affreux!

CLAIRE.

Mais tu m'as dit, je croi,
Qu'avec tous ces talents dont je te vois ornée,
On charme ses loisirs, on remplit sa journée;
Cela n'est donc pas vrai, ma cousine?

LAURE.

A présent,
Je sens que ce moyen est fort insuffisant...

CLAIRE.

Mais moi, qui ne suis pas grande musicienne,

Quand je suis, un moment, libre dans la semaine,
Le chant ou le piano m'amuse.

LAURE, *l'interrompant.*

Une heure ou deux;
Mais tout un jour! cela devient fort ennuyeux...
Si je savais du moins où passer mes soirées!...

CLAIRE.

Eh bien, que ne vas-tu chez madame Desbrées?
Tu la connais.

LAURE.

Fi donc!

CLAIRE.

Et pourquoi?

LAURE.

Le peut-on?
Cette maison, ma chère, est du plus mauvais ton!
C'est pauvre!

CLAIRE.

Alors va donc chez la jeune baronne.

LAURE, *avec un soupir.*

Je le voudrais!

CLAIRE.

Qui peut t'en empêcher? Personne.

LAURE.

Pour fréquenter un cercle aussi brillant, hélas!
Il faut une toilette, un train que je n'ai pas.

CLAIRE.

Mais ta mise...

LAURE.

Est trop simple et trop peu variée.
Je ne vais jamais là sans être humiliée!
C'est trop riche!

CLAIRE, *la regardant avec étonnement.*

A la fois voilà bien des malheurs!
Ici, l'on est trop pauvre! on est trop riche ailleurs!
Tu ne peux donc aller nulle part, mon amie?
Vraiment, j'avais grand tort de te porter envie;
Moi, je sais m'amuser en tous lieux, en tout temps!
Ah! qu'on est malheureux d'avoir tant de talents!...
Mais adieu, ma cousine; il faut que je te quitte,
Car il est déjà tard.

LAURE.

Quoi! tu t'en vas si vite!
Causons encore un peu.

CLAIRE.

Je voudrais le pouvoir!
Mais moi, j'ai ma besogne à faire pour ce soir.
En outre, tu sais bien que, pendant son absence,
Mon oncle me chargea de sa correspondance;
Et je n'ai pas encor commencé mon courrier!

LAURE.

Claire, si tu t'en vas, je vais bien m'ennuyer!
Reste un moment.

CLAIRE.

J'aurais du plaisir à le faire,
Mais je n'ai pas le temps de t'amuser, ma chère.

Elle sort.

SCÈNE III

LAURE, *avec dépit.*

Décidément, il faut que l'on se mette ici
Sur un pied différent; je ne puis vivre ainsi.
Je suis beaucoup trop jeune encor pour qu'on m'enterre,
Et cet isolement commence à me déplaire.
Mais qu'est-ce que j'entends? c'est Florine, je crois.

SCÈNE IV

FLORINE, LAURE.

FLORINE *arrive en sautant, une brochure à la main.*

Dieu! que je suis contente!

LAURE.

En effet, j'aperçois
La joie et le bonheur peints sur votre visage.

FLORINE.

Ah! c'est que je finis le plus charmant ouvrage!

LAURE.

Quel est-il?

FLORINE.

Adeline.

LAURE.

Eh! mais je me souvien
Qu'autrefois je l'ai lu.

FLORINE.

L'héroïne est sans bien,
Un beau jeune homme l'aime, elle devient princesse.
C'est un des plus jolis romans que je connaisse!

LAURE.

Vous en lisez beaucoup.

FLORINE.

Ce sont mes seuls plaisirs;
C'est là ce qui remplit et charme mes loisirs.
Peut-être vous aurez de la peine à me croire,
Dans les romans, j'ai fait un petit cours d'histoire!
Vieux, nouveaux, j'en ai lu de toutes les couleurs.
Oh! c'est très-amusant! Je compare les mœurs;
Je sais comme on aimait du temps de nos grand'-mères;
Nos mœurs et celles-là ne se ressemblent guères!

LAURE.

La folle! du matin jusqu'au soir elle rit.
Et moi...

FLORINE.

Plaignez-vous donc, lorsque tout vous sourit,
Lorsque tout vous promet le bonheur, la richesse!
Quittez enfin, quittez cette sombre tristesse.
Sentiriez-vous encore un reste de penchant
Pour... Duval?

LAURE, *vivement.*

Pas du tout.

FLORINE.

Epouser un marchand!

LAURE.

Oh! je ne l'aime plus. Cependant, je suis sûre,
Qu'il me rendrait heureuse.

FLORINE.

Il n'a point de voiture!
Vous êtes un enfant. Parlez-moi bien plutôt
De monsieur Rosambert; c'est l'époux qu'il vous faut.

LAURE.

Oui, vous avez raison.

FLORINE.

Cent mille francs de rente!
Equipage! laquais! maison riche et brillante!
O mon Dieu, l'aimable homme!... est-ce depuis long-temps
Que vous le connaissez?

LAURE.

Voilà près de deux ans,
A mon pensionnat on donnait une fête,
Et c'est pendant le bal que je fis sa conquête.

FLORINE.

Que c'est avantageux d'aller en pension!
Ah! que n'ai-je reçu de l'éducation!

SCÈNE V

FLORINE, LAURE, BABET.

BABET, *entrant.*

Faut-il que je le laisse entrer?

LAURE.

Qui donc, ma bonne?

BABET.

Ma foi, je ne sais pas le nom de la personne!
Mais, tiens, c'est ce monsieur... que tu vois tous les jours,
Que vous voyez... pardon! je me trompe toujours.

LAURE.

Monsieur de Rosambert! Quoi! si matin! je passe
A mon appartement.

A Florine.

Restez ici de grâce.

FLORINE.

Pourquoi vous en aller?

LAURE.

Me croyez-vous d'humeur
A me montrer ainsi? je suis à faire peur.

Elle sort. Babet la suit.

SCÈNE VI

FLORINE, *seule.*

Quelle coquetterie!... eh bien, cela me blesse.
Pour recevoir quelqu'un que nous voyons sans cesse,
Elle se pare autant que pour aller au bal!
Se regardant dans la glace.
Suis-je bien, moi? vraiment... mais je ne suis pas mal.
L'œil vif et le teint frais! quand on est ainsi faite,
On peut séduire un cœur sans faire de toilette...
Cependant, pour lui plaire employons un peu d'art;
Prenons un air lutin! non... j'ai lu quelque part,
Je ne sais où, que rien, lorsque l'on est jolie,
N'est plus intéressant que la mélancolie;
Soyons triste!

SCÈNE VII

FLORINE, ROSAMBERT.

ROSAMBERT, *après l'avoir contemplée sur le fauteuil où elle s'est jetée.*
Eh! bon dieu, d'où vient cet air chagrin?
Qu'avez-vous?

FLORINE, *d'un ton sentimental.*

Je m'ennuie au fond d'un magasin.
Pour cet état je sens que je ne suis pas faite.

ROSAMBERT, *à part.*

Amusons-nous; d'honneur, la petite est parfaite!
Haut.
Ah! je vois! vous avez été probablement
Long-temps en pension?

FLORINE.

Non, pas précisément.
Mon éducation, je l'ai faite moi-même;
J'ai beaucoup lu.

ROSAMBERT.

A part.
Fort bien, mademoiselle! J'aime
Sa tête romanesque.

FLORINE, *à part.*

Il paraît enchanté!

ROSAMBERT, *à part.*

Elle est pleine d'esprit! d'originalité!
Haut.
J'ignore les secrets de la belle Florine,
Et dois les respecter. Cependant, j'imagine
Qu'on doit avoir, avec un si joli minois,
Bien des amants?

FLORINE.

J'ai pu me marier vingt fois.

ROSAMBERT.

Personne, jusqu'ici, n'a-t-il la préférence?

FLORINE.

Plusieurs d'entre eux avaient un état, de l'aisance,
Mais je n'ai pas voulu les épouser.

ROSAMBERT.

Pourquoi?

FLORINE.

Tous ces gens-là, monsieur, n'étaient pas plus que moi.

ROSAMBERT.

Je les trouve, en effet, bien plaisants... de prétendre...

FLORINE.

Moi, je suis faite ainsi, je ne saurais descendre.

ROSAMBERT.

C'est juste! il faut avoir un peu d'ambition.

FLORINE.

Tenez, je me connais, moi! ma vocation
Est d'avoir quelque jour cent mille francs de rente;
Et, pour me marier, j'attends qu'il se présente
Un beau jeune homme, ayant de l'esprit et du goût,
Une grande fortune! on en trouve partout.

ROSAMBERT.

Vous croyez?

FLORINE.

O mon Dieu! chaque livre en abonde,
Et ceux qui les ont faits connaissaient bien le monde.
Mais rien n'est plus commun.

ROSAMBERT, *jouant l'air ingénu.*

Eh bien, je l'ignorais!

FLORINE.

Vraiment ?

ROSAMBERT.

Que voulez-vous ? moi, je ne lis jamais.
Écoutez !... Je connais quelqu'un, belle Florine,
Qui peut vous convenir ; du moins je l'imagine.
Toutes les qualités qu'il vous faut il les a ;
Tenez, si vous voulez, j'arrangerai cela.

FLORINE.

Monsieur...

ROSAMBERT.

Il est fort bien !

FLORINE.

Je suis reconnaissante...

ROSAMBERT, *se caressant le menton.*

A peu près comme moi ! vous en serez contente.
A propos, dites-moi, Florine, et ce concert ?

FLORINE.

Nous le donnons ce soir. Monsieur de Rosambert
Nous amènera-t-il sa sœur ?

ROSAMBERT.

Vous voulez rire !

FLORINE.

Comment ? je ne sais pas ce que monsieur veut dire.

ROSAMBERT.

Ma sœur ne peut aller chez de simples bourgeois.

FLORINE.

Mais, monsieur...

ROSAMBERT.

Elle y vint par mégarde une fois;
Elle en a bien assez!...

FLORINE, *après un court silence.*

Pourrons-nous vous attendre?

ROSAMBERT.

Mais, oui; chez des marchands je crains peu de me rendre.
Quant à moi, je suis homme, et c'est bien différent!
Par exemple, avec eux, je sais tenir mon rang;
Mais près de leurs moitiés, j'ai des formes polies,
Et je ne suis pas fier .. quand elles sont jolies.

Lui passant la main sous le menton.

Je prise deux beaux yeux partout!

FLORINE.

Que de bonté!

A part.

Ce monsieur est vraiment plein d'affabilité;
Moi je l'aime beaucoup.

ROSAMBERT.

Dites-moi donc encore;
Sur quel pied pensez-vous que je sois avec Laure?

FLORINE.

Monsieur, elle vous aime et vous préfère à tout.

ROSAMBERT.

Cet enfant-là, Florine, a toujours eu du goût.

FLORINE.

Mais, de votre côté, vous sentez-vous pour elle
Une passion vive, ardente?

ROSAMBERT.

Moi, ma belle?

Froidement.

J'ai, depuis bien long-temps, pris par réflexion
Le parti de n'avoir jamais de passion.

FLORINE.

Quoi! par réflexion! est-ce que c'est possible?

ROSAMBERT.

Sans doute. Dans le fond, je suis né très-sensible;
Mais, comme notre amour est rarement payé,
Je m'en tiens par prudence à la tendre amitié.
Je me connais trop bien! si j'aimais une femme,
Ce serait ardemment, et de toute mon âme!
Alors, les noirs soucis, le repentir, l'effroi,
La jalousie enfin s'emparerait de moi!
Les passions en feu tourmenteraient mon être!
Et qui sait même? un jour j'épouserais peut-être!
Car, que ne fait-on point lorsque l'on aime, hélas!...
Voilà précisément pourquoi je n'aime pas.

FLORINE, *à part.*

Mais quel galimatias vient-il donc de me faire?...

ROSAMBERT.

J'entends venir quelqu'un. Chut! c'est Laure et sa mère.

SCÈNE VIII

FLORINE, MADAME DUPRÉ, LAURE, ROSAMBERT.

LAURE.

Ah! vous voilà, monsieur?

ROSAMBERT, *saluant.*

Empressé de vous voir...

LAURE.

Vous avez attendu! j'en suis au désespoir.

MADAME DUPRÉ, *d'un air fin à Rosambert.*

Ma fille était en train de faire sa toilette,
Et quand elle s'y met...

LAURE, *à part.*

Ma mère est indiscrète!

MADAME DUPRÉ, *à Florine.*

Florine, vous avez affaire sûrement?

FLORINE.

Toujours il faut sortir dans le plus beau moment.
Quel ennui!

Elle sort.

SCÈNE IX

MADAME DUPRÉ, LAURE, ROSAMBERT.

MADAME DUPRÉ, *d'un ton gracieux.*

J'ai, monsieur, un reproche à vous faire.

ROSAMBERT.

A moi?

MADAME DUPRÉ.

Vous négligez beaucoup votre écolière;
On ne vous a pas vu depuis un jour ou deux.

ROSAMBERT.

Je n'ai pas pu venir, d'honneur!

MADAME DUPRÉ.

Ah! c'est affreux!
Aussi, monsieur, sa harpe est-elle abandonnée;
Hier, elle n'a rien fait de toute la journée.

ROSAMBERT.

Mille pardons...

MADAME DUPRÉ.

Tenez! j'en suis toute en courroux;
Elle n'a de plaisir à chanter qu'avec vous!

ROSAMBERT, *mystérieusement.*

Ecoutez; car, au point où nous sommes ensemble,

Lorsque l'on est ami comme nous, il me semble
Que l'on doit tout se dire et tout se confier.

MADAME DUPRÉ.

Eh bien?

ROSAMBERT, *bas.*

Vous saurez donc qu'on veut me marier.

MADAME DUPRÉ, *bas à Laure.*

Le marier! cela m'inquiète, ma chère.

LAURE, *bas à madame Dupré.*

Mon Dieu! ne craignez rien; c'est sans doute, ma mère,
Un sacrifice encor que son cœur fait au mien.
Haut à Rosambert.
Et comment trouvez-vous la personne?

ROSAMBERT.

Fort bien.

LAURE, *à part.*

O ciel!

ROSAMBERT, *à part. Pendant la tirade qui suit, la figure de Laure se rembrunit par degrés; elle prend un air boudeur, et s'éloigne graduellement du comte.*

C'est, je vous jure, une femme charmante;
La taille la plus fine et la plus séduisante,
Un regard pénétrant, un sourire enchanteur,
De l'esprit, des talents, une rare candeur;
La personne, en un mot, que l'on m'a proposée,
A toutes les vertus... mais je l'ai refusée.

LAURE, *accourant vers lui.*

Vous l'avez refusée?

ROSAMBERT. *Pendant le couplet précédent, il s'est amusé de l'effet qu'il produisait sur Laure. Quand elle revient, il la regarde tendrement.*

Eh! pouvais-je hésiter?
Un motif bien puissant m'empêcha d'accepter.
Vous ne... devinez pas?

LAURE, *baissant les yeux en souriant.*

Moi? vraiment... non...

ROSAMBERT.

Cruelle!
Pouvez-vous?...

MADAME DUPRÉ, *d'un air satisfait.*

Oh! bien, moi, je suis plus fine qu'elle;
Je l'ai trouvé d'abord.

LAURE, *à Rosambert.*

Et ce motif enfin?

ROSAMBERT.

C'est que je n'aurais pu lui donner que ma main.

MADAME DUPRÉ, *poussant sa fille.*

Laure, entends-tu?

ROSAMBERT.

C'était cependant une affaire
Très-brillante pour moi, m'a-t-on dit. Car son père
Eut une belle place, et l'on ne peut nier
Qu'il n'ait été, madame, un très-grand financier!
Il économisa cent mille francs de rente
Sur ses appointements qui n'étaient que de trente.
Oh! c'est un homme d'ordre!

LAURE, *à sa mère.*

Ah! je l'aurais juré,
Qu'il n'accepterait pas.

A Rosambert.

Que je vous en sais gré!

MADAME DUPRE, *comme frappée d'un trait de lumière.*

Eh! mais, puisqu'à présent vous n'avez rien à faire,

Avec attendrissement.

Ça, mes enfants, un peu de musique!

LAURE.

Ma mère!

MADAME DUPRÉ.

Laure, est-ce que toujours tu me refuseras?
Voilà deux jours au moins que vous n'en faites pas.

A Rosambert.

Voyons, monsieur, soyez plus raisonnable qu'elle.

LAURE.

Je suis fort enrhumée.

ROSAMBERT.

Allons, mademoiselle,
Laissez-vous attendrir.

MADAME DUPRÉ, *appelant.*

Paul!

LAURE.

Eh! bien, quel morceau?

ROSAMBERT.

Si vous voulez, chantons le nocturne nouveau.

On entend du bruit dans la coulisse.

SCÈNE X

MADAME DUPRÉ, CLAIRE, LAURE, ROSAMBERT.

CLAIRE, *à sa tante.*

Le père de Duval arrive à l'instant même!
Brave homme! à le revoir mon plaisir est extrême!
Peut-il entrer? il est dans cet appartement.

MADAME DUPRÉ, *à sa fille.*

Laure, qu'en penses-tu?

LAURE.

Qu'il attende un moment.
Claire, tu le vois bien, nous sommes en affaire.
Nous voulons être seuls.

CLAIRE, *avec douceur.*

C'est l'ami de ton père!

On entend un plus grand bruit dans la coulisse.

DUVAL PÈRE.

J'entrerai.

UN VALET.

Non.

DUVAL PÈRE.

Si fait.

UN AUTRE VALET.

Cela ne se peut pas.

DUVAL PÈRE.

Vous êtes des coquins.

ROSAMBERT.

Eh! bon dieu! quel fracas!

DUVAL PÈRE.

Mais a-t-on jamais vu de pareils misérables?

UN VALET.

On n'entre pas, vous dis-je.

DUVAL PÈRE.

Oh! de par tous les diables,
J'entrerai!

SCÈNE XI

MADAME DUPRÉ, DUVAL PÈRE, CLAIRE, LAURE, ROSAMBERT.

DUVAL PÈRE, *se faisant jour à coups de poing.*

Ouf!... je suis le maître du terrain.

Secouant la main à madame Dupré.

Bonjour, mère Dupré : je vous joins donc enfin...
Par ma foi, me voilà, mais ce n'est pas sans peine.

LAURE, *à part.*

Dieu! quel ton!

DUVAL PERE.

Ils étaient une demi douzaine
Qui voulaient m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.
Mais fiez-vous à moi, je les ai bourrés tous!...
Ces valets galonnés sont une sotte bande!
Que diantre font-ils donc ici?

MADAME DUPRÉ, *se rengorgeant.*

Belle demande!
Ce sont mes gens, monsieur.

DUVAL PÈRE.

Vos gens!... je n'y suis plus.
Riant aux éclats.
Quoi! vous avez des gens!...
Prenant un air respectueux.
Ah! que je suis confus!
Pardonnez si j'ai pris la liberté, madame,
De rosser, comme il faut, vos gens.

ROSAMBERT, *à part.*

Eh! sur mon âme,
Il est drôle!

MADAME DUPRÉ.

Monsieur...

LAURE, *à part.*

J'éprouve un embarras!...

ROSAMBERT, *bas à Laure.*

Quel est ce campagnard?

LAURE, *vivement à Rosambert.*

Je ne le connais pas.

DUVAL PÈRE, *à madame Dupré.*

A propos, dites-moi, faites donc venir Laure.

ROSAMBERT, *bas à Laure.*

Mais comment sait-il donc votre nom ?

LAURE, *bas.*

Je l'ignore.

DUVAL PÈRE.

Je veux la voir, je veux l'embrasser.

CLAIRE, *à monsieur Duval.*

La voilà.

DUVAL PÈRE.

Pas possible !

CLAIRE.

Pardon, monsieur.

DUVAL PÈRE.

Eh ! quoi, c'est là
Cette petite Laure... Oh ! comme elle est grandie !
A Laure, en la tirant brusquement par la main.
Viens donc que je te voie... Elle est, ma foi, jolie.

LAURE, *à part.*

O Dieu ! qu'il me déplaît !

DUVAL PÈRE.

Des yeux vifs et brillants !
A madame Dupré.
C'est tout votre portrait... quand vous aviez vingt ans.

Riant d'un gros rire.

Car enfin... vous voyez, je suis toujours sincère.

ROSAMBERT, *qui, pendant toute la scène, n'a cessé de rire de l'embarras des uns et de la rondeur de l'autre.*

C'est vrai.

SCÈNE XII

MADAME DUPRÉ, DUVAL PÈRE, DUVAL FILS, *dans le fond,* CLAIRE, LAURE, ROSAMBERT.

DUVAL FILS.

Que fera-t-on de vos malles, mon père ?

DUVAL PERE.

Dupré n'est pas ici; fais provisoirement
Porter tous mes effets dans son appartement.

Se tournant vers madame Dupré.

Il doit être commode ?

Rappelant son fils qui s'éloignait.

Ah! dis donc? je te prie.

DUVAL FILS, *revenant.*

Mon père...

DUVAL PÈRE.

Le cheval est-il dans l'écurie?
Il doit être fort las; dis qu'on en ait bien soin;
Et triple ration et d'avoine et de foin.

Se retournant vers les personnages qui sont en scène.

C'est que j'ai, voyez-vous, une excellente bête.

LAURE, *à part.*

Quels ignobles détails! j'en ai mal à la tête.

DUVAL PERE.

Je ne voudrais pour rien au monde la céder;
Elle arrive aujourd'hui de Meaux sans débrider.

ROSAMBERT, *à Laure.*

Il est très-amusant.

DUVAL PERE, *à Laure.*

Eh bien, petite fille?...
Mais, viens donc m'embrasser... Corbleu! qu'elle est gentille!

ROSAMBERT, *à part.*

Oh! le drôle de corps!

LAURE, *à sa mère.*

Que cet homme est grossier!

MADAME DUPRÉ, *bas.*

Traiter ainsi ma fille!

LAURE, *toujours à sa mère.*

Oser me tutoyer!

DUVAL PÈRE, *à Laure, en croisant les bras.*

Eh bien!...

CLAIRE, *s'approchant de sa cousine.*

Parle-lui donc.

DUVAL PÈRE, *à Laure.*

Je suis ton second père;
Je te vis naître enfin.

A madame Dupré.

N'est-il pas vrai, la mère?

A Laure.

Tu ne t'en souviens pas, ce temps est loin de nous;
Je t'ai fait autrefois sauter sur mes genoux.
Mais tu rougis.

Regardant autour de lui.

Chacun garde ici le silence!
Que diable avez-vous tous?

LAURE, *à part.*

Ah! je perds patience.

DUVAL PÈRE, *à Laure.*

Quelle idée as-tu donc de te faire prier?
Eh! palsambleu! je vais t'embrasser le premier.

Il s'approche en ouvrant les bras; Laure se retire.

LAURE, *avec dépit.*

Je n'y tiens plus! il faut à la fin que je sorte.

Elle s'en va.

MADAME DUPRE, *la suivant.*

Fi, monsieur! pouvez-vous lui manquer de la sorte?

SCÈNE XIII

DUVAL FILS, DUVAL PÈRE, ROSAMBERT, CLAIRE.

DUVAL PÈRE.

Lui manquer!

CLAIRE, *à part.*

Ah! peut-on le traiter aussi mal!
Je ne l'aurais pas cru, vraiment.

ROSAMBERT, *à Duval père.*

Monsieur Duval!

DUVAL PÈRE.

Monsieur?

ROSAMBERT, *d'un ton persifleur.*

Je suis, d'honneur, charmé de vous connaître.
Il lui frappe sur l'épaule.
Vous êtes un brave homme, autant qu'on le peut être;
Et si je passe à Meaux, comme j'en ai l'espoir,
Certainement... j'aurai le plaisir de vous voir.
Il sort.

SCÈNE XIV

DUVAL FILS, DUVAL PÈRE, CLAIRE.

DUVAL PÈRE.

Eh bien, mon fils?

DUVAL FILS.

J'en suis plus confus que vous-même.
Vous trouverez en elle un changement extrême.

DUVAL PÈRE, *se promenant à grands pas.*

M'outrager à ce point!

DUVAL FILS.

Elle n'a rapporté
De son pensionnat que morgue et que fierté!

DUVAL PÈRE.

Me chasser de chez elle! ah! l'insulte est trop forte,
Et j'en aurai raison, ou le diable m'emporte.

CLAIRE.

Messieurs, de grâce, ayez moins de sévérité.
Oui, j'en conviens, elle a de la légèreté,
Et contre elle parfois elle met l'apparence;
Mais il faut la juger avec plus d'indulgence.
Je la connais, vraiment vous êtes dans l'erreur;
Je vous jure que Laure a toujours un bon cœur.

DUVAL FILS, *à part, avec sentiment.*

Chaque fois que je trouve un nouveau tort en elle,
Je vois à sa cousine une vertu nouvelle.

CLAIRE, *à Duval père.*

Monsieur, pour vous convaincre, un mot me suffira;
Elle aime votre fils, il la corrigera.

DUVAL PÈRE, *lui frappant sur l'épaule.*

Par ma foi, tu m'as l'air, toi, d'une bonne fille.
A son fils.
Quelle est cette petite? Elle est, parbleu, gentille.

DUVAL FILS.

La cousine de Laure, une orpheline.

DUVAL PÈRE.

Ah! bon.
Ça, mon fils, je ne puis rester dans la maison,

Malgré tout mon désir d'éviter les scandales.
Dans un hôtel-garni je fais porter mes malles.
Allons-nous-en; je veux, quand Dupré reviendra,
Qu'il tance vertement ces péronnelles-là;
Et...

En se retournant, il se trouve vis-à-vis de Claire.

Ce n'est pas pour vous que je parle, ma bonne.
Vous êtes, j'en suis sûr, une brave personne;

Regardant son fils.

Cette mise me plaît. Vous trouverez un jour
Un bon mari, je gage... Au revoir, mon amour.

Il sort avec Duval.

CLAIRE, *seule.*

Eh bien, j'aime beaucoup ce monsieur. Car, en somme,
Il ressemble à son fils, c'est un fort honnête homme.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, CLAIRE, BABET.

CLAIRE, *à sa cousine.*

Mais pourquoi donc ainsi t'éloigner de Duval?
Pourquoi le rebuter? sais-tu que c'est bien mal?
Explique-toi; qu'a-t-il qui puisse te déplaire?
Il est bien fait, il est d'un fort bon caractère,
Aimant, doux, confiant; pour tout dire, en un mot,
Il est homme d'esprit.

LAURE.

Oui, ce n'est pas un sot.

CLAIRE.

Mais sais-tu qu'il en a, j'ose ici te le dire,
Beaucoup plus que monsieur Rosambert?

LAURE.

Tu veux rire.

CLAIRE.

Eh! bien, voilà pourtant comme on juge les gens,
On leur croit moins d'esprit quand ils ont du bon sens.
Son rival est peut-être un homme fort aimable,
Mais crois bien qu'à Duval il n'est pas comparable.
Peux-tu le dédaigner? ah! lorsque tu le vois,
Quand ton oreille entend le doux son de sa voix,
Qu'il t'adresse un regard, une expression tendre,
Comment ne pas l'aimer? je ne puis le comprendre.

LAURE, *la regardant avec surprise.*

Mon Dieu, Claire, quel feu tu mets dans tes discours!

CLAIRE, *souriant avec embarras.*

En effet... en parlant... je m'anime toujours...
Laure, tu ne sais pas jusqu'où va sa tendresse!
De toi, de son amour, il m'entretient sans cesse.

BABET, *à Laure.*

C'est tout comme avec moi. J'en parle savamment.
Il se plaignait encor de vous dans le moment!
Il vous aime beaucoup, je vous assure.

LAURE, *à sa cousine.*

Écoute,
Pour Duval je n'ai pas d'éloignement sans doute,
Et j'aurais du plaisir à lui donner ma main,
S'il avait un état brillant, honnête enfin.

CLAIRE, *à Laure.*

Dans ton choix ne sois pas légère, je t'en prie.
Songe bien qu'il y va du bonheur de ta vie,
Et ne t'expose pas à d'éternels regrets.

Tendrement, en lui prenant la main.

Promets-moi d'y penser.

LAURE, *lui serrant affectueusement la main.*

Oui, je te le promets.
J'ai toujours à Duval rendu pleine justice;
Ah! crois bien qu'il s'en faut que mon cœur le haïsse!

BABET, *bas à Claire.*

Eh bien! qu'en dites-vous? tout ne va plus si mal.

CLAIRE, *bas aussi.*

Je vais vite, Babet, en prévenir Duval.
J'ai déjà pu suspendre un projet si funeste;
Qu'il vienne, et sa présence ici fera le reste.

BABET, *bas à Claire, en voyant entrer Florine.*

Tout changera bientôt, du moins j'en ai grand'peur;
Car je vois arriver le démon tentateur.

Claire sort. Babet s'appuie sur un fauteuil et écoute la scène suivante.

SCÈNE II

LAURE, FLORINE, BABET.

LAURE, *à part.*

C'est Florine, je crois.

Haut.

Qu'avez-vous donc encore?
Quel air évaporé!...

FLORINE, *tout essoufflée.*

Mademoiselle Laure...

Si vous saviez!...

LAURE.

Qui peut vous troubler le cerveau?
Avez-vous encor lu quelque roman nouveau?

FLORINE.

Ah.... bien mieux que cela!... j'arrive de la ville,
Du faubourg Saint-Germain, où j'ai vu la Sibylle.

LAURE.

Consulter les devins! vous perdez donc l'esprit?

Vivement.

C'est être bien enfant! Que vous a-t-elle dit?

FLORINE.

Vous voyez tous les jours une jeune personne
Dont les talents étaient dignes d'une couronne.
Cultivez-la; sachez que, vous tendant la main,
Elle doit des grandeurs vous ouvrir le chemin!
A devenir princesse avant peu destinée,
Elle vous fera faire un brillant hyménée!

LAURE, *avec étonnement.*

C'est singulier! j'ai fait un rêve cette nuit,
Absolument semblable à ce qu'on vous prédit!...
Oui, j'avais pour époux un grand seigneur, un prince!
Je pouvais disposer de toute une province,
J'avais des revenus, un trône, des sujets,
Je faisais mon séjour dans un riche palais!
Florine, vous étiez auprès de ma personne,
Vous m'aidiez à porter le poids de ma couronne;
Et lorsqu'enfin Babet vint m'annoncer le jour,
Vous alliez épouser un des grands de ma cour.

FLORINE.

Cette coïncidence est vraiment singulière!...

LAURE.

Florine, votre tête est trop vive, ma chère.
Un songe annonce-t-il toujours la vérité?
Moi, je suis loin d'avoir votre crédulité.
Tenez, quand, par exemple, au lieu d'être princesse,
Je serais... simplement ou marquise ou comtesse,
J'en serais peu surprise, à parler franchement;
Et même... je pourrais m'en contenter vraiment.
J'ai peu d'ambition.

FLORINE, *avec transport.*

Non, le sort nous rassemble,
Et nous allons marcher à la fortune ensemble.

LAURE, *à part.*

Ensemble est plaisant.

Prenant un air pincé.

Oui, dans la prospérité,
Je ne veux pas montrer de morgue, de fierté.
J'ai toujours eu pour vous quelque peu de tendresse;
Je vous protégerai. Quand je serai comtesse,
Je vous fais épouser quelqu'un de mes fermiers.

FLORINE, *avec dédain.*

Un fermier! mais voilà des projets singuliers!
Je n'en veux pas.

LAURE.

Pourquoi?

FLORINE.

Mais, je puis, j'imagine,
Trouver mieux.

LAURE, *d'un air digne.*

En ce cas, je vous donne, Florine,
Un de mes intendants.

FLORINE.

Comment! plaisantez-vous?
Jamais un intendant ne sera mon époux.

LAURE.

Elle a de la fierté, la petite personne!

FLORINE.

Si vous êtes comtesse, on peut être baronne;
C'est bien le moins, je pense.

LAURE, *élevant la voix.*

Eh! mais, un intendant
Serait pour vous, ma chère, un parti très-brillant.
Entendez-vous?

FLORINE, *l'élevant davantage.*

Tenez, je suis peu patiente;
Ne me piquez pas trop.

LAURE, *très-haut.*

Je vous trouve plaisante!

BABET.

Eh! mais, mon Dieu, que diantre avez-vous, mes enfants?

FLORINE.

Elle veut que j'épouse un de ses intendants!
Moi, je ne le veux pas.

BABET.

Mais vous êtes donc folles?
Que voulez-vous donc dire avec ces fariboles?

FLORINE.

Qu'il ne soit pas baron ou comte, à la rigueur,
J'y consens! mais, du moins, qu'il ait la croix d'honneur.

LAURE.

La croix d'honneur! Babet, elle est très-amusante!

BABET.

Ma foi, je dirai plus, elle est extravagante.
Cette discussion est plaisante, d'honneur!
Et, si j'avais le temps, j'en rirais de bon cœur.

Elle sort.

SCÈNE III

LAURE, FLORINE.

LAURE.

Voici Duval.

FLORINE.

Quel homme! il vous poursuit sans cesse!
Il va nous ennuyer encor de sa tendresse.

LAURE.

Laissez-moi, vous verrez que je parle sans fard :
De mon *ultimatum* je vais lui faire part.

SCÈNE IV

LAURE, DUVAL, FLORINE.

DUVAL.

Laure, mettez un terme à mon incertitude,
Et finissez, de grâce, un supplice trop rude.
Depuis assez long-temps, je le vois chaque jour,
Du dédain le plus froid vous payez mon amour.
Veuillez enfin répondre avec franchise : Laure,
Dois-je vous perdre, ou bien puis-je espérer encore?

LAURE.

Puisque vous exigez des explications,
Je vais vous informer de mes intentions;
Impérieusement.
Prêtez-moi, je vous prie, une oreille attentive!
J'ai des talents, monsieur, qu'il faut que je cultive.
J'aime les arts, on peut avouer de tels goûts,
Et je veux me livrer à des penchants si doux.
D'après cela, je crois, vous devez bien comprendre
Qu'à des soins vétilleux je ne puis pas descendre;
Il faudra là-dessus se faire une raison :
Monsieur, je n'aurai pas de temps pour la maison.
L'été, je veux trois mois demeurer dans ma terre;
Mais je n'exige pas qu'avec moi l'on s'enterre;
On peut rester. Pour moi, j'aime la paix des champs;
Là, les plaisirs sont vrais, purs, simples et touchants.

Paris, vous le savez, veut une autre existence;
Aussi, j'y montrerai de la magnificence.
Le luxe est, nous dit-on, utile; eh bien! je veux
En avoir beaucoup, j'aime à faire des heureux.
En tout lieu, pour le ton, je veux être citée,
Il me faut des chevaux, une maison montée;
Enfin, je veux avoir... ce que tout le monde a,
Une loge aux Bouffons, ou bien à l'Opéra.
Comme vous le voyez, de peu je me contente!
Jamais femme, je crois, ne fut moins exigeante.
Des affaires, d'ailleurs, je ne me mêle en rien!
Mon mari, comme il veut, peut amasser du bien.
En revanche!... je veux diriger la dépense,
Et prétends là-dessus avoir pleine licence.
Offrez-moi tout cela, dans huit jours, dès demain,
Et je vous aime assez pour vous donner ma main.

Elle finit en faisant une révérence.

DUVAL FILS, *avec beaucoup de calme.*

Laure, je vous sais gré d'avoir cette franchise!
Je vois au moins de qui mon âme était éprise.
Oui, tous vos procédés, et l'aveu que j'entend
M'ouvrent enfin les yeux, je m'éloigne content.

Il sort.

SCÈNE V

LAURE, FLORINE.

LAURE, *le regardant partir.*

Il part!... pauvre jeune homme! il me fait de la peine.

FLORINE.

Et pour quelle raison ?

LAURE.

Il faut que j'en convienne.
Je l'ai brusqué peut-être. Est-ce sa faute, enfin,
S'il n'a pas ce qu'il faut pour prétendre à ma main?
Il m'aime! aurais-je dû le blesser ?

FLORINE.

Eh ! qu'importe ?
Après tout, s'il fallait s'attendrir de la sorte
Sur tous les malheureux qu'on peut faire ici bas,
Ma foi, mademoiselle, on n'en finirait pas.

SCÈNE VI

LAURE, MADAME DUPRÉ, FLORINE.

MADAME DUPRÉ, *toute pimpante, en se rengorgeant.*

J'ai terminé !

A part, sans voir sa fille ni Florine.

L'on va me trouver bien, j'espère !

LAURE, *se retournant.*

C'est vous ! mais allez donc vous habiller, ma mère.

MADAME DUPRÉ, *stupéfaite.*

Que j'aille m'habiller ! tu ris assurément.

LAURE.

Moi! pas du tout; on va venir dans un moment,
Et vous ne pouvez pas vous montrer de la sorte.

MADAME DUPRÉ.

Comment donc! mais j'ai mis ma robe feuille-morte.
Voyons, regarde-moi! ne suis-je pas très-bien?

FLORINE.

Parfaitement, madame; il ne vous manque rien.

MADAME DUPRÉ, *présentant une lettre à Laure.*

A propos, mon enfant, je veux te faire lire...

LAURE.

Une lettre?

MADAME DUPRÉ.

A l'instant on vient de me l'écrire.

LAURE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

MADAME DUPRÉ.

La comtesse d'Orval.

LAURE.

Elle qui, ce matin, m'a traitée aussi mal!

MADAME DUPRÉ.

Lis son billet, ma fille, et tu seras contente.

LAURE, *lisant.*

Une invitation!

MADAME DUPRÉ.

Oui, sa lettre est charmante.

LAURE, *souriant.*

A la bonne heure! au moins, je la reconnais là.

FLORINE, *à part, finement.*

C'est le frère qui vient d'arranger tout cela.

LAURE.

Elle a senti ses torts, j'en étais bien certaine!
Ainsi, nous allons donc y passer la semaine;
Sans doute nous verrons monsieur de Rosambert.
Mais qu'entends-je? Ah! ce sont les apprêts du concert.

MADAME DUPRÉ.

Il faut nous préparer à recevoir, ma bonne.

LAURE.

Oui, ma mère; allons voir s'il n'est venu personne.

SCÈNE VII

FLORINE, *seule.*

A la fin, on commence à pouvoir vivre ici,
On s'amuse, on reçoit! c'est fort bien fait aussi;
On ne peut se former qu'en voyant le grand monde.
Mais quelle est cette voix qui tempête et qui gronde?

SCÈNE VIII

FLORINE, MONSIEUR DUPRÉ, DUVAL PÈRE.

MONSIEUR DUPRÉ.

Eh bien! mon cher, je prends fait et cause pour toi;
Suis mes pas, je te vais réinstaller chez moi.
On t'a mal accueilli!

DUVAL PÈRE.

Mais très-mal, je te jure.

MONSIEUR DUPRÉ.

A mon ancien ami faire une telle injure!
Ah! j'en suis indigné.

FLORINE, *les apercevant.*

Que veulent ces gens-ci?

MONSIEUR DUPRÉ.

Ah! combien ma présence est nécessaire ici!...
Apercevant Florine.
Mais quelle est cette femme?

DUVAL PÈRE.

Attends donc! je soupçonne,
A son nez retroussé, que c'est une friponne.
Très haut à Florine.
Écoute ici; dis-moi, la belle enfant, peut-on
Voir bientôt ta maîtresse?

FLORINE, *d'un air piqué.*

Ah! fi, monsieur, quel ton!
Ma maîtresse! parlez un peu mieux, je vous prie,
Et sachez que je suis dame de compagnie!

DUVAL PERE, *riant aux éclats.*

Dame de compagnie! ah! ah! le titre est beau!

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais oui, chez moi, ce titre est piquant et nouveau.

DUVAL PÈRE.

Qui que tu sois, ou dame, ou suivante, il n'importe,
Annonce-nous, ou bien que le diable t'emporte!
Entends-tu, mon enfant?

FLORINE, *à part.*

Que cet homme est brutal!
Messieurs, vous n'êtes pas en toilette de bal :
Vous ne pouvez entrer.

DUVAL PERE, *à son ami.*

Chez toi! sur ma parole,
Elle rêve.

FLORINE.

Avez-vous vos billets?

DUVAL PÈRE.

Elle est folle!

FLORINE.

Pour juger si je puis vous introduire ou non,
Du moins vous voudrez bien me dire votre nom?

Ils se regardent.

MONSIEUR DUPRÉ, *à Florine.*

Mon nom ?

FLORINE.

Mais oui, monsieur, que voulez-vous ?

MONSIEUR DUPRÉ, *gravement.*

Madame,
Je veux avoir l'honneur de parler... à ma femme...
Madame Dupré.

FLORINE.

Ciel !

MONSIEUR DUPRÉ.

Je veux l'entretenir,
Aussi-bien que ma fille; allez les prévenir.

FLORINE, *poliment.*

Oui, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE IX

MONSIEUR DUPRÉ, DUVAL PÈRE.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ça, mon cher, il faut de la prudence,
Et ce n'est pas ton fort ! je te le dis d'avance,
Je vais avoir ici des explications.
Si tu restes, j'y mets quelques conditions.

DUVAL PÈRE.

Mon dieu, tu peux parler sans préface, je pense.
Que faut-il ?

MONSIEUR DUPRÉ.

T'en aller, ou garder le silence.

DUVAL PÈRE, *étonné.*

Comment ?

MONSIEUR DUPRÉ.

Je veux du calme, entends-tu ? Je suis, moi,
Partie intéressée, et j'en ai plus que toi.

DUVAL PÈRE.

Eh ! bien... soit.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ainsi donc, tu seras impassible ?

DUVAL PÈRE.

Je me tairai : je crois que la chose est possible.
Mais, qu'entends-je ? ce sont des instruments, ma foi.

Musique.

MONSIEUR DUPRÉ.

La petite a dit vrai, l'on donne bal chez moi.

SCÈNE X

LAURE, MONSIEUR DUPRÉ, MADAME DUPRE, DUVAL PÈRE.

LAURE, *s'élançant vers son père.*

Ah ! mon père, c'est vous !

MONSIEUR DUPRE, *l'embrassant tendrement.*

Bonjour, ma chère Laure;
Bonjour.

LAURE.

Ah! laissez-moi vous embrasser encore.

MADAME DUPRÉ, *l'embrassant aussi.*

D'un aussi prompt retour nous n'avions pas l'espoir.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ma femme, mon enfant, qu'il m'est doux de vous voir!
A madame Dupré.
Mais expliquez-moi donc une chose, de grâce;
Que fait-on en ces lieux, et qu'est-ce qui s'y passe?
En vérité, tout est bouleversé chez nous.

MADAME DUPRÉ.

Tout est bouleversé! monsieur, que dites-vous?

MONSIEUR DUPRÉ.

J'entends de tout côté un tapage effroyable;
D'où provient, dites-moi, ce désordre incroyable?
Des flûtes, des haut-bois, des cors; c'est un enfer.

MADAME DUPRÉ, *d'un air de satisfaction.*

C'est qu'aujourd'hui, monsieur, nous donnons un concert.

DUVAL PÈRE, *haut.*

Un concert! c'est plaisant.

MONSIEUR DUPRÉ, *à son ami.*

Duval!...
A sa femme.
Nos marchandises,

Dans la cour, en plein air, madame, ont été mises;
Et, jugez si j'en dois être contrarié,
Il a plu ce matin, tout est avarié.

MADAME DUPRÉ.

J'en suis au désespoir! croyez qu'au fond de l'âme...

MONSIEUR DUPRÉ.

Pourquoi les faire ôter des magasins, ma femme?

MADAME DUPRÉ.

Mais il l'a bien fallu.

MONSIEUR DUPRÉ.

La raison?

MADAME DUPRÉ.

Il nous sert;
Nous en faisons, ce soir, la salle de concert.

MONSIEUR DUPRÉ.

La salle de concert!

MADAME DUPRÉ.

Monsieur... ce ton... j'ignore...

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais, si vous permettez, ce n'est pas tout encore.
Je vois, dans la maison, du haut jusques en bas,
Un riche mobilier que je ne connais pas.
Les meubles réformés me venaient de mon père;
J'y tenais! en quoi donc ont-ils pu vous déplaire?
Pourquoi, sans mon aveu, sont-ils changés partout?

MADAME DUPRÉ.

Laure n'a pas trouvé qu'ils fussent de bon goût.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ah! parbleu, la raison me paraît excellente!
Mais une chose aussi m'a semblé surprenante,
Et même je ne puis encor la concevoir!
En arrivant ici, je viens d'apercevoir
Deux valets à livrée, et pleins d'impertinence;
Est-ce qu'ils sont à moi?

MADAME DUPRÉ, *embarrassée.*

Mais, monsieur... je le pense.

MONSIEUR DUPRÉ.

Comment, il se pourrait!... et que sont devenus
Nos anciens serviteurs?

MADAME DUPRÉ.

Nous ne les avons plus.

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais, pour la probité, c'étaient des gens uniques!

MADAME DUPRÉ.

Oui, j'en conviens, c'étaient d'excellents domestiques;
Mais...

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais, pour les chasser, quel motif avait-on?

MADAME DUPRÉ.

Laure n'a pas trouvé qu'ils fussent de bon ton.

MONSIEUR DUPRÉ.

De bon goût, de bon ton! mais vous êtes donc folles,
De venir me payer de ces contes frivoles?
J'ai bien affaire, moi, de bon ton, de bon goût!
Ma caisse, avec cela, ne s'emplit pas du tout.

Ma femme, terminons, s'ils vous plaît, ce désordre;
Je prétends aujourd'hui que tout rentre dans l'ordre.

Monsieur Duval vient le féliciter.

MADAME DUPRÉ.

Avant de nous blâmer, monsieur, écoutez-nous,
Et laissez-moi, du moins, m'expliquer avec vous.
Vous êtes étonné que, pendant votre absence,
La maison ait acquis un peu plus d'apparence.
Cet heureux changement, monsieur, est résulté
D'un plan que, Laure et moi, nous avons adopté.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ce plan, que vous avez exécuté d'avance,
Daignerez-vous, du moins, m'en donner connaissance?

MADAME DUPRÉ.

Laure est jolie, elle a de l'esprit et du goût,
Elle sait le dessin, la musique, enfin tout;

Duval s'éloigne en éclatant de rire, et revient immédiatement.

Elle danse à merveille; il est clair que ma fille
Doit trouver un époux d'une illustre famille.
Pour l'aider à remplir le destin qui l'attend,
Vous le sentez, monsieur, il est très-important
Que nous lui ménagions les moyens de paraître;
Tâchons, en bons parents, de la faire connaître.
A cet effet, il faut que nous donnions, je crois,
Deux concerts par semaine et trois dîners par mois.
Nous avons arrangé ce petit plan ensemble;
Voilà notre projet, monsieur; que vous en semble?

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais quel mauvais esprit souffle sur ma maison?
Vraiment, ma pauvre femme a perdu la raison.

Mouvement de Duval, comprimé par M. Dupré.

Qu'une jeune personne, ambitieuse et fière,
Qui voit, dans les romans, un monde imaginaire,
Et qui s'est figuré que ce monde est réel,
Pense que les maris vont lui tomber du ciel;
Je le conçois très-bien! Mais vous, vous! à votre âge!
Vous, mère de famille! et femme de ménage!
L'habitude du monde et la réflexion
Devraient vous garantir de cette illusion.
Ah! rarement celui qui vit dans l'opulence
Choisit sa femme au sein d'une modeste aisance.
Le siècle est positif! tous les jours on le voit;
On sait ce que l'on donne, on sait ce qu'on reçoit.

Monsieur Duval vient lui frapper sur l'épaule.

MADAME DUPRÉ.

Oui, votre opinion est raisonnable et sage,
Et même, je l'avoue ici, je la partage.
Mais convenez aussi, monsieur, que les talents
Sont la plus belle dot qu'on donne à ses enfants.
Ce sont eux bien souvent qui font les alliances,
Et l'éducation rapproche les distances!

MONSIEUR DUPRÉ.

Dieu! quel style pompeux!

MADAME DUPRÉ.

N'en soyez pas surpris,
Ce langage est de vous, vous me l'avez appris.

MONSIEUR DUPRÉ.

Y pensez-vous? qui, moi?

MADAME DUPRÉ.

Monsieur, j'applique à Laure

Ce que dernièrement vous m'écriviez encore
Au sujet d'Amédée. Aussi l'avez-vous mis
Dans l'un des plus brillants colléges de Paris.

MONSIEUR DUPRÉ.

Sans doute; mais, madame, un père de famille
Doit élever son fils autrement que sa fille.
La différence est grande, et cela se conçoit;
L'homme fait son état, la femme le reçoit.

MADAME DUPRÉ.

Ainsi, coudre et filer, s'occuper du ménage,
Si je vous ai compris, voilà notre partage;
Les arts seront pour vous.

MONSIEUR DUPRÉ.

Vous ne m'entendez point;
Je ne suis point injuste et barbare à ce point.
Ce sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager;
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger;
Il est doux de trouver dans une épouse chère
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talents! Mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir, et non pas une affaire.
Chacun veut aujourd'hui briller, voilà le mal!
Ce vice est parmi nous devenu général;
Il est dans tous les rangs. Le marchand le plus mince
Élève ses enfants comme des fils de prince;
Sa fille, qu'en tous lieux il se plaît à vanter,
N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter;

En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano... dans l'arrière boutique.
Mais je veux maintenant traiter un autre objet.
J'ai besoin de parler de l'accueil qu'on a fait
A ce brave Duval.

DUVAL PÈRE, *s'avançant d'un air de triomphe.*

Ah!

MONSIEUR DUPRÉ.

Savez-vous, madame,
Que vous l'avez blessé jusques au fond de l'âme,
Que vos torts sont affreux, et que, de mon côté,
Dans mon vieux compagnon je me trouve insulté?
Mais vous avez chez vous une brillante fête,
Et sans doute déjà votre absence inquiète.
Il ne faut pas laisser soupçonner seulement
Mon retour, et surtout mon mécontentement.
Bien que tous ces gens-là partagent vos folies,
Ils sont chez moi! je veux que vous soyez polies;
Allez les retrouver. Demain nous nous verrons,
Et je vous ferai part de mes intentions.

Madame Dupré s'éloigne; monsieur Duval va la prendre par la main, et la ramène.

DUVAL PÈRE.

Un moment. Moi, je vais vous parler pour mon compte.

MONSIEUR DUPRÉ.

Duval...

DUVAL PÈRE, *à son ami.*

Je n'y tiens plus.

A madame Dupré.

N'avez-vous pas de honte.
A quarante-cinq ans, de vous conduire ainsi?

LAURE.

Ciel! encore une scène! Eloignons-nous d'ici.

Elle fuit.

MADAME DUPRÉ.

Mais cet homme est donc fou!

SCÈNE XI

MONSIEUR DUPRE, MADAME DUPRE, DUVAL PÈRE.

MONSIEUR DUPRÉ.

Mon cher ami, de grâce!...

DUVAL PÈRE.

Tiens, tu n'es, je le vois d'après ce qui se passe,
Qu'une poule mouillée. On va savoir, corbleu,
De quel bois je me chauffe, et vous verrez beau jeu.

S'approchant de Madame Dupré.

Madame, qui voulez fréquenter la noblesse,
Qui prenez de grands airs, et faites la princesse,
Faut-il vous rappeler notre origine à tous?

MADAME DUPRÉ.

Mais...

DUVAL PÈRE, *l'interrompant.*

Oui, deux sous, madame, et je n'en rougis guères;
Il vaut mieux tout devoir au travail qu'à ses pères.
Nos enfants en sauront plus long que nous; pourtant,

Ils vaudront beaucoup moins, s'ils n'en font pas autant.
Voulez-vous que Duval épouse votre Laure?
Malgré tout, je puis bien y consentir encore;
Je suis prêt à signer le papier timbré. Mais
Je vais vous détailler les clauses que j'y mets :
Comme il faut que ma bru soit une ménagère,
On voudra bien changer de ton et de manière.
Ainsi, plus d'attirail ici; je veux lui voir,
Au lieu de garniture, un bon tablier noir.

MADAME DUPRÉ.

Ah! fi, monsieur! l'horreur!

DUVAL PÈRE.

Je veux qu'elle dirige
Tout son monde; je veux, si le besoin l'exige,
Qu'elle mette la main à la pâte, et parfois
Qu'elle ne craigne pas de se salir les doigts.
Voilà comme faisait ma défunte!... Madame,
Si cela vous convient, parlez; elle est sa femme.
Autrement, serviteur; c'est là mon dernier mot.

Serrant la main à monsieur Dupré.

Adieu, mon vieux. Je vais me coucher. A tantôt.

Il sort.

SCÈNE XII

MONSIEUR DUPRÉ, MADAME DUPRÉ.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ma femme, ce qu'il dit (à part sa brusquerie)
Est fort judicieux; pensez-y, je vous prie.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, *seule.*

Je le vois, c'est en vain que j'essairais encore
De ramener Duval ou de corriger Laure.
Ma cousine persiste à repousser mes soins,
Et Duval à l'aimer tous les jours un peu moins...
Ah! qu'il m'eût été doux de voir ce mariage!
Il n'y faut plus penser, je le sens; quel dommage!
Duval, près de mon oncle, eût fixé son séjour,
Et j'aurais le plaisir de le voir chaque jour...
Il est sorti, je crois, pour éviter ma tante!
En effet, sa tendresse est parfois fatigante;
Toujours devant sa fille on la voit à genoux!
Mais, j'aperçois Duval...

SCÈNE II

CLAIRE, DUVAL FILS.

CLAIRE.

Ah! monsieur, qu'avez-vous?

DUVAL FILS, *l'air mécontent.*

Je rencontre partout un travers que j'évite;
Ah! que je viens de faire une sotte visite!

CLAIRE.

A qui donc, s'il vous plaît?

DUVAL FILS.

Je vous ai dit, je crois,
Qu'on allait marier mon frère dans un mois.
Je ne connaissais pas encor la jeune fille;
Nous avons du malheur vraiment dans la famille!

CLAIRE.

Comment cela?

DUVAL FILS.

Je viens de la voir ce matin.

CLAIRE.

Eh bien! est-elle aimable?

DUVAL FILS, *avec humeur.*

Elle sait le latin...
Elle lit Cicéron, comme je lis Voltaire!

CLAIRE.

Cicéron!!!

DUVAL FILS.

Quant à moi, je l'ai dit à mon frère,
J'aimerais mieux cent fois perdre à jamais mon nom,
Que d'épouser quelqu'un qui comprit Cicéron.

CLAIRE.

Par ce trait satyrique, au moins je l'imagine,
Vous attaquez encor cette pauvre cousine;
Vous avez tort. Son père est ici; je crois bien
Qu'il la corrigera.

DUVAL FILS.

Son père n'y peut rien.
Détruira-t-il l'espoir dont son orgueil se berce,
Et ce dédain profond qu'elle a pour le commerce?

CLAIRE.

Mais l'âge, la raison...

DUVAL FILS.

Je m'en étais flatté;
Mais que peut la raison contre la vanité?
N'attendez rien d'une âme avide, ambitieuse.

CLAIRE.

Vous êtes trop sévère!

DUVAL FILS.

Et vous trop généreuse.
Ses procédés pour vous sont-ils bien délicats?
Ses torts à votre égard...

CLAIRE, *l'interrompant.*

Je ne les connais pas.

Ma cousine, en cela vous me croirez peut-être,
N'est jamais avec moi que ce qu'elle doit être.

DUVAL FILS.

Vous la justifiez! Ah! ce trait généreux
Rend sa conduite encor plus blâmable à mes yeux.
Pourquoi n'est-ce pas vous que je vis la première!
Que je serais heureux, aimable et bonne Claire,
Si vous aviez fait naître un sentiment si doux,
Ou si votre cousine était semblable à vous!

CLAIRE, *émue, à part.*

Qu'entends-je?

Haut.

Adieu, monsieur; mon ouvrage m'appelle,
Et je suis en retard.

DUVAL FILS.

Que vous êtes cruelle!
Claire, restez encore! abandonné de tous,
Je n'ai qu'un seul plaisir, celui d'être avec vous.

CLAIRE.

Voici mon oncle; il sait que j'ai beaucoup à faire,
Je pars. Adieu, Duval.

DUVAL, *lui baisant la main.*

Adieu, ma chère Claire,
Adieu... combien elle a de vertus et d'attraits!

SCÈNE III

DUVAL FILS, MONSIEUR DUPRÉ.

MONSIEUR DUPRÉ, *entrant.*

C'est toi, Duval?

DUVAL FILS, *saluant.*

Monsieur.

MONSIEUR DUPRÉ.

Mon cher ami, permets
Qu'ici je parle seul un instant à ma femme.
Je soupçonne qu'elle a quelque chagrin dans l'âme.
Et...

DUVAL FILS.

Volontiers, monsieur.

Il sort.

SCÈNE IV

MONSIEUR DUPRÉ, MADAME DUPRÉ.

MONSIEUR DUPRÉ, *à sa femme qui entre.*

Mais qu'as-tu donc enfin?
D'où te vient cet air sombre et rêveur ce matin?

MADAME DUPRÉ.

Je ne puis vous le dire.

MONSIEUR DUPRÉ.

Et la raison?

MADAME DUPRÉ.

Je n'ose;
J'aurais mauvaise grâce à vous conter la chose,
Car vous me blâmeriez, j'en suis sûre.

MONSIEUR DUPRE.

Pourquoi?
Ma femme, sois un peu confiante avec moi;
Parle-moi franchement, et sois bien assurée...

MADAME DUPRÉ.

C'est qu'hier j'ai passé la plus triste soirée!
De faire les honneurs on m'épargna le soin,
Et, pendant tout le bal, je restai dans un coin.
En vain j'ai plusieurs fois essayé de paraître,
Les femmes avaient l'air de ne pas me connaître;
Et quant aux jeunes gens, pas les moindres égards!
Ma fille seule était digne de leurs regards,
Et ces jolis messieurs, couverts de musc et d'ambre,
Semblaient ne voir en moi que sa femme-de-chambre.
Heureuse d'attirer les yeux de toute part,
Laure, de son côté, m'a laissée à l'écart;
Elle n'a pas daigné s'occuper de sa mère.

MONSIEUR DUPRÉ, *avec douceur.*

D'un orgueil insensé punition amère!
C'est vous-même, ce sont vos bienfaits imprudents,
Qui la font aujourd'hui rougir de ses parents.

MADAME DUPRÉ.

Qu'entends-je?

MONSIEUR DUPRÉ.

Avez-vous cru, quand vous flattiez en elle
Une coquetterie, hélas! bien naturelle,
Lorsque vous allumiez sa jeune ambition,
Qu'elle résisterait à la séduction?
Ah! ce piége, ma femme, en eût perdu mille autres.
Ne lui reprochez point des torts qui sont les vôtres;
Vous n'avez pas le droit de vous mettre en courroux,
Vous seule avez tout fait; n'en accusez que vous.

MADAME DUPRÉ, *après avoir été quelques moments interdite.*

Eh! bien... voilà comment toujours on exagère.
Je ne dis point que Laure ait rougi de sa mère;
Au milieu du fracas, je me plains seulement
Que ma fille... ait paru m'oublier un moment.

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais à propos, dis-moi, qu'est-elle devenue?

MADAME DUPRÉ.

Qui?

MONSIEUR DUPRÉ.

Laure. Il est une heure, et je ne l'ai pas vue.

SCÈNE V

LAURE, MONSIEUR DUPRE,
MADAME DUPRE.

MONSIEUR DUPRÉ, *à sa fille, qui est entrée pendant qu'il parlait.*

D'où viens-tu?

LAURE.

De chez moi, mon père.

MONSIEUR DUPRÉ.

De chez toi!...
Logerais-tu, ma fille, autre part que chez moi?

MADAME DUPRÉ.

Vous ne comprenez pas.
A sa fille.
Explique-toi, ma chère.

LAURE.

C'est mon appartement que je quitte, mon père.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ah! je conçois, tu viens de ta chambre!... il suffit.
Mais, dis-moi, par hasard, sortirais-tu du lit?

LAURE, *d'un air aisé.*

Précisément! j'en sors, contre mon ordinaire.

En général, je suis matinale, au contraire;
C'est une exception. Tenez, presque toujours
Je me lève à midi. Mais, depuis quelques jours,
Je ne me sens pas bien; demandez à ma mère.

MADAME DUPRÉ, *vivement.*

C'est vrai.

MONSIEUR DUPRÉ, *ironiquement.*

J'avais donc tort de t'accuser, ma chère.
Tu te lèves toujours à midi? c'est charmant!
Permets que je t'en fasse ici mon compliment.

LAURE, *à part.*

Je crois, en vérité, que mon père me raille.

MONSIEUR DUPRÉ.

Il est vrai que depuis six heures je travaille;
Mais moi, c'est différent, je suis fait pour cela.
Puis-je espérer, du moins, que Laure m'apprendra
Quelle est la maladie imprévue et soudaine?...

LAURE.

C'est qu'aujourd'hui je suis dans mon jour de migraine.

MONSIEUR DUPRÉ.

La migraine!!... comment! ai-je bien entendu?
La migraine chez moi!!... Je suis tout confondu...
Ma fille, écoutez bien, et qu'il vous en souvienne:
Chez moi, je n'entends pas que l'on ait la migraine...
Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir une aussi!
Mais, diantre! on n'acquiert pas de la fortune ainsi;
Toute mince qu'elle est, je n'aurais pas la mienne,
Si je m'étais permis, comme vous, la migraine.

LAURE, *avec humeur et embarras.*

Vous me traitez bien mal, mon père, en vérité.

MADAME DUPRÉ, *se précipitant vers sa fille et l'embrassant.*

Chère enfant!

A son mari.

Ah! monsieur, c'est de la dureté!

MONSIEUR DUPRÉ.

Que de mes actions vous jugez bien la cause!
Mais laissons ce chapitre, et parlons d'autre chose.
Mesdames, veuillez bien m'écouter un instant,
Je vais vous faire part d'un objet important.

MADAME DUPRÉ.

D'un objet important! que dites-vous?

MONSIEUR DUPRÉ.

Sans doute;
Il s'agit d'un mari.

LAURE.

Pour moi, mon père?

MONSIEUR DUPRÉ.

Écoute.
Le père de Duval me quitte en ce moment;
Il faut, avec son fils, en finir promptement.

LAURE, *à part.*

Dieu! qu'entends-je?

MONSIEUR DUPRÉ.

Je tiens à faire une alliance,
Dont le projet existe avant votre naissance.
Mon vieil ami, sous peu, devant quitter Paris,
Dès demain tu seras l'épouse de son fils.

LAURE, *se jetant aux pieds de son père.*

O mon père, je dois à vos bontés touchantes

Une éducation, certes, des plus brillantes;
Ai-je reçu de vous un semblable présent,
Pour me voir aujourd'hui la femme d'un marchand?

MONSIEUR DUPRÉ.

La femme d'un marchand!... Y pensez-vous, ma fille?
Mais je suis marchand, moi! mais toute ma famille,
Celle de votre mère, enfin tous nos parents
Ne sont-ils pas de bons et d'honnêtes marchands?

MADAME DUPRÉ.

S'il m'est permis de dire ici ce que je pense,
Son éducation nous donnait l'espérance
De...

MONSIEUR DUPRÉ, *l'interrompant.*

Vous venez de dire enfin le mot fatal!
Son éducation, voilà, voilà le mal!...
Malheureux! ah! pourquoi mon imprudence extrême
L'a-t-elle confiée à d'autres qu'à moi-même?

A sa fille.

A quoi vous serviront tous ces talents? à rien.
Ma fille, il en faut peu, quand on a peu de bien.
Trop fière pour un rang, trop peu riche pour l'autre,
Sans pouvoir en sortir, vous méprisez le vôtre;
Et ce que vous vaudront des talents orgueilleux,
C'est d'être également déplacée en tous lieux.

Se tournant vers sa femme.

Madame, la voilà comme vous l'avez faite;
Votre vanité folle est-elle satisfaite?
L'union, les rapports qui régnaient entre nous,
La douce intimité, vous les détruisez tous;
Et, nous rendant enfin étrangers l'un à l'autre,
Vous anéantissez son bonheur et le nôtre.

MADAME DUPRÉ.

Devant ma fille! ô ciel! ces accusations...

MONSIEUR DUPRÉ.

Je rends pleine justice à vos intentions.
Oui, madame, je sais combien vous êtes bonne.
Je dirai plus, ici je ne trouve personne
Qui ne soit, comme vous, délicat, généreux.
Eh! bien, un seul travers nous rend tous malheureux.

MADAME DUPRÉ.

Mais ce travers enfin, cette erreur, quelle est-elle?

MONSIEUR DUPRÉ.

Laure aimait autrefois la maison paternelle;
En de plus heureux temps, ce modeste séjour
Suffisait à ses vœux. Mais depuis son retour,
L'ambition, l'orgueil tourmentent sa pensée,
Et ma fille, chez moi, se trouve déplacée.
Que dis-je? elle rougit de sa condition!
Quel en est le motif? son éducation.
Mais j'ai, dans ce moment, madame, contre Laure
Un grief plus puissant, plus sérieux encore.
Je la vois repousser l'espoir que j'ai nourri
De lui donner le fils de Duval pour mari?
Cet hymen aurait fait son bonheur et le nôtre;
Duval le désirait; nous comptions l'un et l'autre,
Par ce plan, dans lequel vous étiez de moitié,
Resserrer les liens d'une vieille amitié.
Mais non! son fils n'a plus l'affection de Laure.
Que dis-je? je suis sûr qu'il la possède encore.
Oui, dans le fond du cœur elle chérit Duval;
Mais peut-elle en vouloir? il n'est que son égal.

Eh bien! ce sacrifice affreux qu'elle s'impose,
Son éducation en est encor la cause.

MADAME DUPRÉ.

Son éducation! quittez donc ce refrain!

MONSIEUR DUPRÉ.

Tenez! son avenir à mes yeux est certain.
L'amant aimé, l'amant de son choix, de son âge,
Elle l'a dédaigné! mais ceux de qui l'hommage
Peut flatter son orgueil, et non pas son amour,
Elle sera par eux dédaignée à son tour.

DADAME DUPRÉ.

Oui, vous parlez très bien, pourtant votre éloquence
Portait à faux. Quelqu'un d'une fortune immense
Rend justement des soins à ma fille aujourd'hui.

MONSIEUR DUPRÉ, *à part.*

Nous y voilà!

MADAME DUPRÉ.

J'allais vous dire un mot de lui.

MONSIEUR DUPRÉ.

Il est, me dites-vous?...

MADAME DUPRÉ.

D'une grande famille.

MONSIEUR DUPRÉ.

Je suis son serviteur, il n'aura point ma fille.
Je ne veux pas un jour l'exposer à songer
Qu'en devenant mon gendre, il a pu déroger.

MADAME DUPRÉ.

Mais la fierté jamais n'est entrée en son âme;
C'est l'homme le plus doux...

MONSIEUR DUPRÉ.

Écoutez-moi, ma femme;
Car, je vais vous parler ici sans passion.
En mariage, moi, j'ai pour opinion
Qu'il ne faudrait jamais ni monter ni descendre;
Bourgeois, je veux avoir un bourgeois pour mon gendre.

MADAME DUPRE.

S'il a des qualités, monsieur, et des vertus,
Son rang ne peut pas être un motif de refus.

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais cet homme, pour qui vous montrez tant de zèle,
A-t-il fait de sa main la demande formelle?

MADAME DUPRE.

Non pas précisément encor.

MONSIEUR DUPRÉ.

Que dites-vous?

MADAME DUPRÉ.

Depuis six mois, il vient assidûment chez nous;
Tous les matins, ils font de la musique ensemble;
Il compose des vers pour ma fille! il me semble
Que cela doit s'entendre. Et d'ailleurs, hier matin,
D'une riche héritière il refusa la main.

MONSIEUR DUPRÉ.

Comment! il ne s'est point expliqué davantage?

MADAME DUPRÉ.

Que voulez-vous de plus?

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais c'est qu'il est d'usage
Que l'on parle, madame, un peu plus clairement.

MADAME DUPRÉ.

S'il n'a rien dit encore affirmativement,
Je sais de bonne part qu'il en est à la veille...
Lui parlant à l'oreille.
Il s'occupe déjà d'acheter la corbeille.

MONSIEUR DUPRÉ.

D'acheter la corbeille! ah! j'admire vraiment
Et votre bonhomie et votre aveuglement.
Ma femme, je n'ai point vos prétentions folles,
Et ne me paîrai point de ces raisons frivoles.
S'il ne s'explique pas aujourd'hui, dès ce soir,
Demain vous voudrez bien ne plus le recevoir.

SCÈNE VI

FLORINE, LAURE, ROSAMBERT,
MONSIEUR DUPRE, MADADE DUPRE.

FLORINE, *entrant brusquement.*

Monsieur de Rosambert!

ROSAMBERT, *entrant, à Laure, sans avoir l'air de voir les autres personnages.*

Eh! quoi, charmante Laure,
En ces lieux se peut-il que vous soyez encore?
Depuis une heure au moins mon landau vous attend.

LAURE, *lui montrant monsieur Dupré.*

Monsieur, voici mon père; il arrive à l'instant.

ROSAMBERT, *à part, après avoir salué,*

Voilà, sur ma parole, un visage de père
Qui ne rit pas souvent.

MONSIEUR DUPRÉ.

Vous m'apprendrez, j'espère,
Où vous comptez aller, mesdames?

MADAME DUPRÉ.

Au concert.

MONSIEUR DUPRÉ.

Encore!

MADAME DUPRÉ.

Chez la sœur de monsieur Rosambert.

MONSIEUR DUPRÉ, *la regardant avec étonnement.*

La sœur!...

MADAME DUPRÉ.

C'est de ma Laure une ancienne compagne,
Qui, pendant les beaux jours, habite la campagne.
Elle y donne une fête, et nous fait inviter;
Il est bien naturel d'aller la visiter.

MONSIEUR DUPRÉ.

Vous n'irez pas.

LAURE, *à part.*

O ciel!

MADAME DUPRÉ.

Monsieur, ma pauvre Laure
A si peu *d'agréments!* Voudriez-vous encore
Nous empêcher?...

ROSAMBERT.

Monsieur sans doute ne sait pas

Se tournant vers madame Dupré.

Qu'au château vous devez accompagner ses pas?

MONSIEUR DUPRÉ, *sèchement.*

Pardonnez-moi.

ROSAMBERT.

Monsieur, permettez. Votre fille
Peut, sans rougir, je crois, venir dans ma famille.
Un tel refus devient injurieux pour moi,
Et je n'attendais pas l'affront que je reçoi.
J'occupe dans le monde un rang!...

MONSIEUR DUPRÉ.

Cela peut être;
Mais je n'ai pas encor l'honneur de vous connaître.
Dans mon absence, ici, vous venez fréquemment!
Je me sens très flatté de cet empressement;
Mais voilà fort long-temps qu'il dure. Je suis père;
Une explication me paraît nécessaire,
Et je ne pense pas, monsieur, être indiscret,
En réclamant l'honneur d'un entretien secret.

ROSAMBERT.

Monsieur, certainement j'aurai beaucoup de joie,
Et j'ai hâte...

A part.

Quel dieu malfaisant nous l'envoie!

MADAME DUPRÉ.

Cependant, mon ami, la voiture est en bas.
Et...

MONSIEUR DUPRÉ.

Je l'ai déjà dit, vous ne sortirez pas.

MADAME DUPRÉ.

Songez que j'ai promis, que l'on va nous attendre.

MONSIEUR DUPRÉ.

Vous ne sortirez pas.

MADAME DUPRÉ.

Mais daignez donc m'entendre;
Car enfin c'est avoir trop d'exigeance aussi.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ma femme, je suis maître, et je le veux ainsi.

SCÈNE VII

FLORINE, LAURE, MONSIEUR DUPRÉ, MADAME DUPRÉ, BABET, ROSAMBERT.

BABET, *à M. Dupré.*

Dans votre cabinet, un monsieur vous demande.

MONSIEUR DUPRÉ.

Quel contre-temps!

ROSAMBERT, *à part.*

Tant mieux!

MONSIEUR DUPRÉ.

Priez que l'on attende.

BABET.

Il s'agit, m'a-t-il dit, d'un objet important.

MONSIEUR DUPRÉ.

Veuillez rester, monsieur. Je reviens... à l'instant.

Monsieur Dupré sort.

ROSAMBERT.

Mais ne vous gênez pas.

A part.

Dieu! quel homme sévère.
On a meilleur marché d'un mari que d'un père.

SCÈNE VIII

MADAME DUPRÉ, LAURE, FLORINE, ROSAMBERT, BABET.

LAURE.

Ah! c'est affreux, vraiment, de ne pouvoir sortir.

ROSAMBERT, *à part.*

Je ne sais, mais je crois qu'il est temps de partir.

MADAME DUPRÉ.

Je le veux! as-tu vu quel ton il vient de prendre?

LAURE.

C'est que mon père est vif, et vous devez comprendre...

MADAME DUPRÉ, *en colère.*

Ces airs impérieux ne me conviennent pas!
Je le veux!... c'est indigne! et je vais de ce pas...

LAURE, *vivement.*

Qu'allez-vous faire, ô ciel!

A part.

Son courroux m'inquiète.

MADAME DUPRÉ.

Rentrer chez moi, ma fille, et changer de toilette.

Elle sort.

SCÈNE IX

FLORINE, ROSAMBERT, LAURE, BABET.

ROSAMBERT.

Qu'a donc monsieur Dupré? je m'y perds, sur ma foi!
Laure, concevez-vous sa conduite envers moi?
J'avais lieu d'espérer quelques égards, je pense.

LAURE, *à part.*

Il faut que je l'amène à rompre le silence.

Haut et avec effusion.

Ecoutez! il est temps que vous vous prononciez.
Si vous tardez d'un jour, vous me sacrifiez.

ROSAMBERT.

Que dites-vous?... daignez éclaircir ce mystère.

LAURE.

Un jeune homme, le fils d'un ami de mon père,
Vient de lui demander ma main.

ROSAMBERT.

Il se pourrait?

LAURE.

Monsieur Dupré l'appuie, et ma mère se tait;
Ma situation est pénible! cruelle!

ROSAMBERT.

Et... qu'allez-vous répondre enfin, mademoiselle?

LAURE, *à part.*

Il prend un air piqué! je crois qu'il est jaloux;
Tant mieux!

Haut et d'un air triomphant.

Mais vous, monsieur, que me conseillez-vous?

ROSAMBERT.

Je ne demande pas si cet homme vous aime;
Est-ce un homme d'honneur?

LAURE.

C'est la probité même.

ROSAMBERT.

A-t-il de la fortune?

LAURE, *avec étonnement.*

Oui, beaucoup plus que moi.

ROSAMBERT.

Et lui connaissez-vous un état, un emploi?

LAURE, *avec plus de surprise encore.*

Ce n'est qu'un commerçant... c'est Duval.

ROSAMBERT.

A merveille!

Gravement.

Tout bien considéré, Laure, je vous conseille
De l'accueillir.

LAURE, *vivement.*

Qui! moi! monsieur! que dites-vous?

ROSAMBERT.

Qu'il faut, à mon avis, le prendre pour époux.

LAURE, *attérée.*

Je ne vous comprends pas, quelle idée est la vôtre!

ROSAMBERT.

Je suis fort clair pourtant.

FLORINE, *à part.*

En voici bien d'une autre!

LAURE.

C'est vous qui me tenez un semblable discours?

ROSAMBERT

Sans doute, voulez-vous rester fille toujours?
Mais qu'a donc ce discours qui vous doive surprendre?
Mariez-vous; c'est là le parti qu'il faut prendre;
C'est ainsi qu'on obtient dans la société

Finement.

Une existence, un rang... et de la liberté.

Laure fait un mouvement.

Qu'avez-vous ? d'où provient cette surprise extrême ?
Ce conseil est celui de quelqu'un qui vous aime.

BABET.

Qui l'aime ! juste ciel !

ROSAMBERT, *d'un air affectueux.*

Eh ! mais, encore un coup,
Je le répète ici, je vous aime beaucoup.
Oui, ma chère Laure, oui, l'avis que je vous donne,
En est, j'ose le dire, une preuve assez bonne.
C'est un digne marchand ! un honnête bourgeois !
Et pour vous, de tout point, c'est un excellent choix.

LAURE, *sans le regarder.*

Alors, monsieur, qu'au moins votre bouche s'explique ;
Que veniez-vous donc faire ici ?

ROSAMBERT.

De la musique.

LAURE.

Est-il possible ? ô ciel ! je recule d'effroi !
Quel abîme, grand Dieu, j'aperçois devant moi !...
A Rosambert.
Sortez.

ROSAMBERT.

Qui, moi ?

LAURE.

Sortez, vous dis-je.

ROSAMBERT.

Mais encore...

LAURE.

J'en ai trop entendu, laissez-moi.

ROSAMBERT.

Belle Laure,
Eh! quoi, vous m'accusez! oh! cela n'est pas bien.
Votre erreur est de vous, et je n'y suis pour rien...
Vous êtes envers moi d'une injustice extrême.

LAURE.

Sortez, dis-je; ou je vais me retirer moi-même.

ROSAMBERT.

Madame, j'obéis, et je vais, loin de vous,
Attendre que le temps calme ce grand courroux.
A Florine, qu'il rencontre dans le fond du théâtre.
Elle s'affecte trop; et pour des bagatelles.
Calmez-la, puis venez m'en dire des nouvelles;
Je serai, belle enfant, enchanté de vous voir.

FLORINE.

Oui, monsieur.

ROSAMBERT.

Adieu donc, ma charmante, à ce soir.
Il sort.

SCÈNE X

LAURE, FLORINE, BABET.

LAURE, *se levant tout à coup avec transport.*

Veillé-je? quels aveux, ô ciel, il vient de faire!
Quelle horrible franchise!... ô mon père, mon père,

Devais-je mépriser vos avis paternels?...
Duval n'aurait pas eu ces procédés cruels:
Il m'aimait, et son cœur était sans artifice.

A Babet, vivement.

Va le trouver, dis-lui que je me rends justice,
Que je connais mes torts, que je renonce à lui,
Que je ne prétends plus être aimée aujourd'hui;
Cachons à tous les yeux mes chagrins.

BABET.

Pauvre Laure!

LAURE.

Si je souffre, qu'au moins tout le monde l'ignore.

Elle sort.

SCÈNE XI

FLORINE, BABET.

BABET, *à part.*

Ah! courons consoler cette chère enfant-là;
Elle en a grand besoin! et quand elle saura
Que Duval, pour une autre, aujourd'hui l'abandonne.
Il m'en charge pourtant; quelle message il me donne!

Elle sort.

SCÈNE XII

FLORINE, *seule.*

Entre nous, a-t-il tort de la quitter ? oh ! non.
Pouvait-elle fixer un homme de ce nom ?
Voilà comme jamais on ne se rend justice;
L'ambition nous perd. Ah ! c'est un bien grand vice !
Il faut, pour le séduire et pour le captiver,
Un tout autre mérite... allons le retrouver.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, DUVAL FILS.

CLAIRE.

Mais vous me surprenez; quelle étrange nouvelle?
Son père aurait si peu d'autorité sur elle!
Quoi! mon oncle aurait fait des efforts superflus,
Et lui-même viendrait d'essuyer un refus!

DUVAL FILS.

Mon père me l'a dit, et j'y comptais d'avance;
La chose est positive.

CLAIRE, *avec intérêt.*

Ainsi, plus d'espérance!

Elle lui prend la main.

Pauvre Duval! Tenez, je suis de bonne foi,
Personne ne vous plaint plus franchement que moi.

DUVAL FILS

Ah! détrompez-vous bien, je ne suis pas à plaindre.

CLAIRE.

Avec moi, pourquoi donc essayez-vous de feindre?

DUVAL FILS.

Claire, écoutez, je vais vous étonner, je croi,
J'ai beaucoup observé ce qui se passe en moi,
Et je vois maintenant que je n'aime pas Laure.

CLAIRE.

Allons, vous plaisantez.

DUVAL FILS.

Je dirai plus encore,
Dussiez-vous m'accuser de démentir les faits,
C'est que réellement je ne l'aimai jamais.

Elle fait un mouvement.

Ce discours, je le sens, a droit de vous surprendre;
Mais ne me jugez pas, Claire, avant de m'entendre.
Amis dès le berceau, près de nos bons parents,
Elle et moi, nous avons passé nos premiers ans.
De nous unir un jour ils avaient l'espérance;
Et nous, jeunes, naïfs et pleins de confiance,
Nous aimions, destinés à devenir époux,
A répéter des noms qui nous semblaient si doux.
Sous les yeux d'une mère, ainsi notre tendresse
Croissait avec le temps, nous occupait sans cesse;
Ce sentiment bientôt de nos cœurs s'empara!
Ce fut en ce moment que l'on nous sépara.
Je ne vous peindrai point mes chagrins; son absence
Me fit, pendant long-temps, sentir un vide immense.

Bien qu'elle m'eût quitté, je la voyais toujours!
L'imagination venant à mon secours,
Et de mille vertus décorant son image,
Absente, je l'aimais chaque jour davantage.
Il vint enfin, le temps marqué pour son retour,
Temps heureux! qui devait la rendre à mon amour.
Vous avez pu juger de mon impatience;
Vous savez si mon âme en tressaillit d'avance!
Elle vint : je la vis avec tranquillité,
Mon cœur, à son aspect, fut à peine agité.
Je ne lui trouvai point cette douceur charmante,
Dont je l'embellissais, quand elle était absente.
Loin de là, chaque fois que je l'observais mieux,
Elle perdait toujours quelque charme à mes yeux.
Du moment où je fus avec elle sans cesse,
Je sentis par degrés s'affaiblir ma tendresse,
Je sentis en un mot que je l'estimais moins.
Elle avait cependant mon hommage et mes soins,
Et mon cœur s'obstinait à ne pas la connaître.
Mais à force de voir tous les jours disparaître
Un de ses agréments, une de ses vertus,
Je m'aperçus enfin que je ne l'aimais plus.

CLAIRE, *à part, avec sentiment.*

Ah! je sens que mon âme à l'espoir s'est ouverte.

DUVAL.

Ce n'est pas tout; j'ai fait une autre découverte :
Peut-être vous aurez peine à me concevoir,
J'aimais un autre objet sans m'en apercevoir.

CLAIRE.

O ciel! que dites-vous?

DUVAL FILS.

Une femme charmante,
Dans l'absence de Laure, était ma confidente.
De souvenirs amers quand j'étais accablé,
Je lui disais ma peine, et j'étais consolé.
Tant qu'une passion, que je croyais réelle,
Occupa mon esprit, je fus distrait près d'elle;
Sans les apprécier, je voyais tant d'appas,
Je sentais ses vertus, je ne les jugeais pas.
Mais lorsque, revenu de mon erreur extrême,
J'eus le temps de porter mes regards sur moi-même;
Lorsque je me sus libre enfin, et que mes yeux
Dessillés à jamais, purent l'observer mieux;
Combien, en cet instant, mon âme fut émue!
Et que je m'étonnai de l'avoir méconnue!
En la voyant de près, en la voyant toujours,
Dans ses yeux, dans son air, dans ses moindres discours,
J'apercevais sans cesse une grâce nouvelle;
Et par degrés enfin, je découvrais en elle
Ces charmes qui, naguère, à mes yeux éblouis,
Dans Laure, par degrés, s'étaient évanouis.
Du moment où mon cœur la connut tout entière,
Elle reproduisit cet être imaginaire,
Que j'avais poursuivi, dont j'étais enchanté;
Ma chimère devint une réalité!
Ce qui m'avait séduit, c'était une personne
Brillante de vertus, douce, modeste et bonne;
Je ne m'étais trompé que de nom, je croyais
Aimer votre cousine, et c'est vous que j'aimais.

CLAIRE, *avec transport.*

Est-ce une illusion mensongère, trompeuse!...
Duval!... il m'aimerait!... je serais trop heureuse!...

DUVAL FILS, *s'approchant.*

Ai-je bien entendu?... De grâce, expliquez-vous?
Daignez me confirmer, Claire, un aveu si doux.

CLAIRE, *s'éloignant.*

Ah! qu'ai-je fait, grand Dieu! quelle horrible imprudence!

DUVAL FILS, *la ramenant.*

Quoi! vous regrettez?...

CLAIRE, *avec effusion.*

Non; j'ai dit ce que je pense.
Oui, Duval, vous savez le secret de mon cœur;
De Laure, chaque jour, j'enviais le bonheur.

DUVAL FILS.

Claire, combien votre âme est généreuse et belle!
Quoi! je vous étais cher, et vous parliez pour elle!

CLAIRE.

Il faut aimer les gens pour eux, et non pour soi.
En vous voyant épris d'un autre objet que moi,
J'ai dit: Si je ne puis le rendre heureux moi-même,
Ah! tâchons qu'il le soit du moins par ce qu'il aime.
Mais, monsieur, Laure à qui vous deviez vous unir...

DUVAL FILS, *l'interrompant.*

Elle sait tout; Babet vient de la prévenir.
Ainsi, vous le voyez, au point où nous en sommes,
Si vous m'aimez, je suis le plus heureux des hommes.

CLAIRE.

Quoi! vous épouseriez une fille sans bien!
Duval, y pensez-vous? songez que je n'ai rien.

DUVAL FILS.

Claire, vous n'avez pas la richesse de Laure,

Mais on trouve, dans vous, ce qui vaut mieux encore.
La fortune est souvent un appât dangereux,
Les vertus sont la dot la plus belle à mes yeux.

SCÈNE II

CLAIRE, MONSIEUR DUPRE,
MADAME DUPRE, DUVAL FILS.

MONSIEUR DUPRÉ, *à sa femme.*

Rosambert est parti; j'en étais sûr d'avance.
D'un père vigilant il a craint la présence.
Mais, dites-moi, que fait ma fille en ce moment?

MADAME DUPRÉ.

Ma pauvre Laure! elle est dans un accablement!...
Elle s'est enfermée.

MONSIEUR DUPRÉ.

Ordonnez qu'on l'appelle.

SCÈNE III

CLAIRE, MONSIEUR DUPRE,
MADAME DUPRE, BABET, DUVAL FILS.

BABET, *à madame Dupré, en entrant.*

Eh! bien, madame, eh! bien, savez-vous la nouvelle?

MADAME DUPRÉ.

Non.

MONSIEUR DUPRÉ, *interrompant Babet.*

Ma fille, Babet, ne viendra-t-elle pas?

BABET.

Pardonnez-moi, monsieur; car elle suit mes pas.

A madame Dupré.

Ah! je puis donc enfin dire ce que je pense!
Cette Florine, en qui vous aviez confiance,
Cet excellent sujet, qui nous supplantait tous,
Et qui faisait la pluie et le beau temps chez nous...

MADAME DUPRÉ.

Eh! bien, qu'a-t-elle fait?

BABET.

Ce qu'elle a fait, madame?
Ce qu'elle a fait... allez, c'est une chose infâme!
J'avais toujours prédit qu'elle finirait mal!
J'en causais ce matin avec monsieur Duval.

MONSIEUR DUPRÉ.

Mais en finiras-tu?

MADAME DUPRÉ.

Quelle étrange aventure?...

BABET.

Elle vient à l'instant de fuir dans la voiture
De monsieur Rosambert.

MADAME DUPRÉ.

Ah! grand dieu, que dis-tu?
La compagne de Laure!

CLAIRE, *à part.*

O ciel! qui l'aurait cru?

MADAME DUPRÉ.

Florine qui sortait d'une honnête famille!

MONSIEUR DUPRÉ.

Voilà donc les dangers que courait votre fille!

SCÈNE IV

CLAIRE, LAURE, MONSIEUR DUPRE, MADAME DUPRE, DUVAL FILS, BABET.

MONSIEUR DUPRÉ, *à sa fille.*

Venez, Laure! je vais vous parler... sans courroux.
A quel état, ô ciel! vous nous réduisez tous!
Abusant de l'amour d'une trop faible mère,
Vous l'avez opposée aux volontés d'un père.
Nous différons d'avis pour la première fois!
Après trente ans, c'est vous, Laure, à qui je le dois!
En dédaignant les vœux d'un homme qui vous aime,
Vous avez repoussé l'honneur, la vertu même;
Et pour qui?... je ne puis y penser sans frémir!
Vous avez exposé notre front à rougir!
Cette conduite-là peut-elle être excusable?
J'en appelle à vous-même!

LAURE.

Ah! je suis bien coupable.

Mon père, accablez-moi du poids de vos mépris;
Je ne m'en plaindrai pas. Oui, c'est le digne prix
Du ridicule orgueil qui m'avait entraînée.
Malheureuse! oubliant dans quel rang je suis née,
Et rougissant de ceux dont j'ai reçu le jour,
A l'amour-propre enfin sacrifiant l'amour,
J'ai rêvé des grandeurs la brillante chimère!
Mais vous êtes vengé, pardonnez-moi, mon père.
Un seul jour, un instant vient de me rendre à moi;
Le prestige est détruit; mes yeux s'ouvrent: je voi
Qu'à l'égard de vous tous ma conduite est affreuse.

Jetant les yeux sur Duval.

Je vois que je dois être à jamais malheureuse.

MONSIEUR DUPRÉ, *vivement.*

Non, tout n'est pas perdu, ma fille; écoute-moi.
Ton repentir me plaît, je suis content de toi:
Pour t'égarer long-temps, je ne te crois pas faite;
Du fils de mon ami je serai l'interprète.

Il regarde ce dernier qui est embarrassé.

Malgré tes torts, c'est lui qui sera ton époux;
J'en suis sûr, il consent à les oublier tous.

Laure, Duval et Claire ont un air contraint; monsieur Dupré les considère avec surprise quelques instants.

MADAME DUPRÉ, *à sa fille.*

Oui, mon enfant, c'est lui qui te convient.

LAURE.

Mon père,
Cessez de vous flatter d'une vaine chimère.
Ah! j'ai trop méconnu son cœur tendre et loyal;
Il n'est plus temps, je suis indigne de Duval.

Sourde à la voix de Claire, à la sienne, à la vôtre,
Je l'aimais, et pourtant j'en accueillais un autre!
Son cœur, las à la fin de se voir rebuté,
A fait un autre choix, je l'ai bien mérité.

MADAME DUPRÉ.

Que dit-elle?

CLAIRE, *à part.*

Grand Dieu!

SCÈNE V

CLAIRE, LAURE, MONSIEUR DUPRÉ, DUVAL PÈRE, MADAME DUPRE, DUVAL FILS, BABET, *dans le fond. Duval père entre sans être vu, et se tient dans le fond du théâtre.*

LAURE.

Je n'accuse personne,
Tous les torts sont à moi, ma cousine est si bonne!
Elle a voulu cent fois me rapprocher de lui;
En mille occasions, et surtout aujourd'hui,
Elle a prouvé pour moi son amitié, son zèle.
Laure ne sera pas moins généreuse qu'elle!

Prenant la main de Claire.

Unissez-les, mon père, et comblez tous leurs vœux;
Vous ferez mon bonheur en les rendant heureux.

MADAME DUPRÉ, *s'élançant vers Laure.*

Ma fille!... chère enfant!... quelle délicatesse.

CLAIRE, *à sa cousine.*

Laure...

DUVAL FILS, *à Laure.*

Mademoiselle...

MADAME DUPRÉ, *à Claire avec transport.*

Embrassez-la, ma nièce.

DUVAL PÈRE, *se montrant.*

Bravo! je suis content de ce que je vois là.
Elle a du bon, ta fille, et se corrigera.

MONSIEUR DUPRÉ.

Je suis de ton avis; oui, ma Laure est charmante.

A sa fille.

Bien, fort bien, mon enfant, ta conduite m'enchante.
J'aime à revoir en toi ces doux épanchements,
Et reconnais ma fille à de tels sentiments.
Te voilà corrigée! oui, je te crois capable
De faire le bonheur d'un époux estimable;
Et tu le trouveras.

Se tournant vers Duval et Claire.

Pour ces jeunes gens-ci...

DUVAL PÈRE.

Il faut les marier.

MONSIEUR DUPRÉ.

J'y consens, mon ami.
Mais crois-tu leurs amours sincères, véritables?

DUVAL PÈRE.

Tiens, regarde plutôt la rougeur des coupables.

MONSIEUR DUPRÉ.

Malgré tous les projets que j'aimais à former,
Je dois en convenir, je ne puis te blâmer;
Je sens que ta conduite est celle d'un bon père,
Et vois avec plaisir l'hymen qui va se faire.
Mais, puisque j'ai chez moi ramené la raison,

Se tournant vers sa femme.

Dès demain, je prétends que tout, dans la maison,
Soit sur le même pied qu'auparavant.

BABET, *se précipitant vers madame Dupré.*

Madame,
Un moment. S'il en est ainsi, moi, je réclame
Une grande faveur.

MADAME DUPRÉ.

Qu'est-ce donc, s'il te plaît?
Parle, je ne puis rien te refuser, Babet.

BABET.

J'y tiens par dessus tout, madame.

MADAME DUPRÉ.

Mais encore,
Quelle est cette faveur?

BABET.

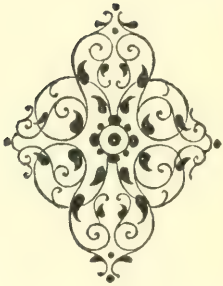
C'est de tutoyer Laure.

LAURE.

Je t'en prie.

MONSIEUR DUPRÉ, *prenant la main de Claire et se retournant vers Duval fils.*

Écoutez, vous allez être unis.
Comme oncle, comme père, ici je vous bénis.
Soyez heureux, formez des liens de famille;
Et si le ciel un jour vous envoie une fille,
Croyez-moi, donnez-lui, sans faste et sans éclat,
Une éducation conforme à son état.



Le Mari à bonnes fortunes

OU

LA LEÇON

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée sur le premier Théâtre-Français le 30 septembre 1824, par les comédiens ordinaires du roi.

Si vous chassez toujours sur les terres des autres,
Peut-être on finira par chasser sur les vôtres.

ACTE I, SCENE V.

PERSONNAGES

DERVILLE, mari d'ADÈLE.	MM.	MICHELOT.
FRANVAL, consul aux États-Unis . .		SAINT-AULAIRE.
CHARLES, cousin d'ADÈLE.		FIRMIN.
FRANCISQUE, valet de chambre de DERVILLE.		ARMAND-DAILLY.
Madame DERVILLE, mère de DERVILLE.	Mmes	DESMOUSSEAUX.
ADÈLE, femme de DERVILLE. . . .		LEVERD.
Madame FRANVAL.		DUPUIS.
ZOÉ, femme de chambre d'ADÈLE, et filleule de madame DERVILLE. . . .		DUPONT.

La scène est à Auteuil, chez M. Derville, pendant les trois premiers actes et le cinquième, et au bois de Boulogne pendant le quatrième.

Le Mari à bonnes fortunes

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DERVILLE *seul. Il a devant lui une table, un pupître à écrire, et plie un billet.*

Oh! vraiment, c'est trop fort, ma petite comtesse;
Vous êtes fatigante à force de tendresse.
De vos grands sentimens je vous suis obligé;
Mais j'aime mon repos.

Il appose son cachet.

Voici votre congé.
Vous faites de l'amour un pénible esclavage :
Quel ennui, juste ciel! c'est presque un mariage.

Il met la lettre dans sa poche et en prend une autre sur le pupître.

Relisons ce billet à la jeune lady.
Deux lettres en deux jours, c'est peut-être hardi;
Mais brusquer, en amour, est assez ma méthode.
Puis elle habite Auteuil, et cela m'est commode :
Mur mitoyen!... D'ailleurs, je veux savoir comment
Aux bords de la Tamise est fait le sentiment.
Moi, je fus de tout temps observateur dans l'âme.

SCÈNE II

ADÈLE, DERVILLE.

DERVILLE, *sans se retourner.*

Qui va là ?

ADÈLE, *timidement.*

Moi, Monsieur.

DERVILLE, *toujours assis.*

Comment! c'est toi, ma femme?

ADÈLE.

C'est moi-même.

DERVILLE.

Hé! bon Dieu! par quel heureux destin
Ai-je donc le plaisir de te voir si matin ?
Il fait à peine jour.

Il se lève pour lui baiser la main.

ADÈLE.

C'est qu'il est nécessaire
De se lever ainsi pour vous parler d'affaire.
Je ne vous vois jamais qu'une fois par hasard;
Vous sortez si matin, et vous rentrez si tard!
C'est pour cela qu'hier j'ai prié votre mère
De me faire éveiller plus tôt qu'à l'ordinaire.
J'ai cru par ce moyen...

DERVILLE.

C'est bien aimable à toi,
D'être venue ainsi me surprendre chez moi.
J'en suis ravi, d'honneur!

Allant s'asseoir.

Si tu veux bien permettre,
Adèle, je joindrai quelques mots à ma lettre.

Il écrit.

J'y traite d'un objet tout-à-fait important.
Assieds-toi donc, je suis à toi dans un instant...

Se levant et mettant la seconde lettre dans le pupitre.

Tu dis donc que tu viens pour me parler d'affaire?

ADÈLE.

Oui, nous devons, Monsieur, aller chez le notaire:
Vous savez qu'il attend au moins depuis deux mois.
Si nous allions signer? déjà plus d'une fois
Je vous en ai parlé; vous différez sans cesse,
Et pourtant il s'agit d'une affaire qui presse.
Peut-être l'on pourrait nous jouer quelque tour,
Si nous tardions encor. Donnez-moi votre jour,
Je vous en prie.

DERVILLE.

Eh! mais quand tu voudras, ma chère,
Mon jour sera le tien. D'Auteuil chez mon notaire,
Nous avons tout au plus une heure de chemin.
C'est une bagatelle, allons-y ce matin.
Cela te convient-il ?

ADÈLE.

Tout-à-fait, je vous jure.

DERVILLE.

En allant t'habiller, demande la voiture.

ADÈLE.

Il n'est pas tard, causons.

DERVILLE.

Tu n'as pas trop de temps;
Va faire ta toilette, et songe que j'attends.

ADÈLE.

Eh bien! j'y vais; adieu, Derville.

DERVILLE.

Adieu, ma bonne,

Il lui baise la main.

Adieu, ma chère amie.

Pendant qu'elle sort.

Excellente personne!
Mais elle m'aime trop.

SCÈNE III

FRANCISQUE, DERVILLE.

FRANCISQUE.

Ah! Monsieur, je guettais
Le départ de Madame.

DERVILLE, *assis*.

Et moi, je t'attendais.
Va porter ce billet à cette dame anglaise.

Il lui remet le billet qu'il a pris sur le pupitre.

FRANCISQUE.

J'ai remis le premier.

DERVILLE.

Ah! ah! j'en suis bien aise.
Et qu'a-t-elle dit?

FRANCISQUE.

Rien.

DERVILLE.

Cela n'est pas flatteur.

FRANCISQUE.

Mais la suivante un peu plus franche par bonheur,
En me reconduisant m'a dit avec mystère,
Que sa maitresse part pour les eaux de Bagnère.
Quant à milord, il reste à Paris. Entre nous,
Moi, je suis fin, je crois que c'est un rendez-vous.

DERVILLE.

Le maraud a du bon! Mais à propos, Bagnère,
Si j'ai bonne mémoire, est tout près de ma terre.
J'y dois faire un voyage avant peu; je pourrai
L'avancer de deux mois : c'est bien, j'y penserai.

FRANCISQUE.

On m'a remis aussi cette lettre qui presse.

Il lui donne un billet.

DERVILLE, *se levant.*

Ah! je vois, c'est encor de ma jeune comtesse :
Que m'écrit-elle? Hon! hon! « Que monsieur son époux,

Pendant ce couplet, Francisque emporte le pupître dans la chambre de Derville, il en rapporte son chapeau, sa cravache et ses gants, qu'il pose sur la table au moment où son maître lui adresse la parole.

Malgré son mal de tête et ses soupçons jaloux,
Est allé visiter sa terre de Gonesse;
Que voulant profiter des instans qu'il lui laisse,
Et sachant qu'il ne doit revenir que tantôt,
Elle attend à cheval, à la porte Maillot. »
Ma foi, j'en suis fâché, ma belle Lasthénie,
Vous arrivez trop tard, car ma lettre est finie...
Pourtant, en amazone elle est toujours si bien!...

Haut.

Francisque, va seller mon cheval et le tien;

Francisque sort.

Allons-y; mais voilà long-temps que cela dure;
Aujourd'hui le plaisir et demain la rupture.

SCÈNE IV

MADAME DERVILLE, DERVILLE.

MADAME DERVILLE.

Ah! je puis donc enfin te parler aujourd'hui!

DERVILLE, *se retournant.*

Que vois-je? c'est ma mère. Oh! les sermons! l'ennui!
Il lui baise la main.

MADAME DERVILLE.

J'ai besoin d'exprimer ici ce que je pense,
Adolphe, promets-moi d'écouter en silence.

DERVILLE, *à part.*

Qu'ai-je dit? je sentais la morale venir.

MADAME DERVILLE.

D'Adèle, mon enfant, je viens t'entretenir :
A son égard, je dois te le faire connaître,
Ta conduite n'est pas ce qu'elle devrait être.

DERVILLE.

Eh! quels sont donc mes torts, s'il vous plaît?

MADAME DERVILLE.

Les voici :
Premièrement ta femme est toujours seule ici.
Elle y mène une vie et monotone et triste;
Quant à toi, tu parais oublier qu'elle existe.
Pourquoi t'occupes-tu si peu d'elle? pourquoi

Ne la conduis-tu pas dans le monde avec toi?
N'est-il pas naturel?...

DERVILLE.

C'est que vraiment, ma mère,
Je n'en ai pas le temps.

MADAME DERVILLE.

Mais tu n'as rien à faire.
Tu devrais, mon ami, la présenter partout;
Tu devrais recevoir chez toi; mais pas du tout:
Tu vas seul dans les bals, tu vas seul au spectacle.

DERVILLE.

Mais qu'elle sorte aussi, je n'y mets point d'obstacle.

MADAME DERVILLE.

Parles-tu là, mon fils, bien sérieusement?
Tu ne l'ignores pas plus que moi sûrement,
Pour qu'elle sorte, il faut que quelqu'un l'accompagne;
Et depuis quatre mois qu'elle est à la campagne,
A-t-elle pu sortir? c'est de même à Paris;
Tu fais précisément comme tant de maris.
Prends-y garde, ta femme est honnête, bien née,
Mais à ne voir personne est-elle condamnée?
Moi, je puis te le dire avec conviction,
La plus sage a besoin d'une distraction.
Tout mari, que le cœur ou la raison dirige,
Se charge de ce soin; mais quand il le néglige,
J'ai toujours observé qu'elle ne tarde pas
A rencontrer quelqu'un... qui lui donne le bras,
Adèle a des attraits, un esprit agréable,
Elle pourrait trouver plus d'un jeune homme aimable,
Qui l'accompagnerait; mais, mon fils, songe bien
Que, dans ce siècle-ci, l'on ne fait rien pour rien...

Autre grief encore :

Derville fait un geste d'impatience.

Après le mariage,
J'ai remarqué qu'il est des hommes dont la rage
Est de nous raconter leurs exploits amoureux,
Leurs fredaines enfin ; eh bien ! tu fais comme eux.
Adolphe, à tout propos tu lui cites les tiennes ;
C'est un grand tort !

DERVILLE.

Qui, moi ? je parle... des anciennes.

MADAME DERVILLE.

Qu'importe ! son amour en doit être blessé ;
Un cœur tendre, mon fils, est jaloux du passé.
La froideur, qu'à présent tu montres pour ta femme,
Je te l'ai déjà dit, me blesse au fond de l'âme.
Tiens, mon ami, ton père en usait beaucoup mieux.
Il faisait ce qu'ont fait autrefois nos aïeux :
Son cœur était à moi, ma chambre était la sienne,
Et c'est le bon parti, mon fils, qu'il t'en souvienne.
Oui, s'il faut là-dessus m'exprimer franchement,
Ta conduite, vois-tu, ne me plaît nullement.

DERVILLE.

Vous êtes dans l'erreur, j'aime beaucoup Adèle,
En toute occasion j'ai mille égards pour elle.

MADAME DERVILLE.

Des égards ! en effet, quand tu sors le matin,
On te voit fort exact à lui baiser la main.
Quand tu rentres le soir, personne ne l'ignore,
Tu viens exactement la lui baiser encore.
Voilà de petits soins bien délicats, bien doux !
Quoi qu'il en soit, je suis mécontente de vous,

Mon fils; il est un tort qu'aucune politesse
Ne peut faire oublier, vous la trompez sans cesse.

DERVILLE.

Qui, moi?

MADAME DERVILLE.

J'en ai la preuve, et votre femme aussi.

DERVILLE.

Quoi! près d'elle à ce point quelqu'un m'aurait noirci!

MADAME DERVILLE.

Personne; mais écoute.

DERVILLE.

Eh bien! parlez, madame.

MADAME DERVILLE.

Un homme a beau cacher sa conduite, sa femme
S'aperçoit aisément qu'il a d'autres amours;

Mystérieusement.

Tiens, sans qu'on le lui dise, elle le sait toujours.
Et cela peut mener plus loin que l'on ne pense:
Comme on l'a fort bien dit autrefois, la vengeance
Est un plaisir de Dieux ou de femme; mon fils,
De ta mère en passant accepte cet avis.
Ton père se loua toujours de ma conduite;
C'est un devoir sans doute, et non pas un mérite.
Mais j'avais du plaisir à le remplir; pourquoi?
C'est qu'il avait beaucoup de procédés pour moi;
Mais beaucoup... Il est temps de finir; je m'arrête,
Car, tu n'écoutes pas, tu détournes la tête,
Tu brûles de partir; sans doute je t'ai pris
Des momens précieux?

DERVILLE.

Oui, je vais à Paris.

MADAME DERVILLE.

Y mènes-tu ta femme?

DERVILLE.

Impossible, ma mère.

MADAME DERVILLE.

Mon fils...

DERVILLE.

J'ai, voyez-vous, mille choses à faire.
Je dois voir Teligny, Soulange et cœtera;
Mais Charles va descendre, il l'accompagnera.

MADAME DERVILLE.

Faut-il que je te parle ici du fond de l'âme?
Ton cousin ne doit pas accompagner ta femme.
Ils sont toujours ensemble; et je te dirai, moi,
Que cela me parait très imprudent.

DERVILLE.

Pourquoi?

MADAME DERVILLE.

J'ai mes raisons.

DERVILLE.

Comment? Quelle idée est la vôtre!
J'aime bien mieux le voir auprès d'elle qu'un autre;
Il n'est pas dangereux!

MADAME DERVILLE.

Tout ce que tu voudras;

Mais à ta place, moi, je ne m'y firais pas.
Charle est garçon, mon fils, un jeune homme s'enflamme;
S'il allait devenir amoureux de ta femme?

DERVILLE.

Charle amoureux!!! Je suis tranquille sur ce point;
Vous le calomniez!... Oh! je ne le crains point;

Avec sévérité.

Car autrement... Mais peste! il n'est pas si frivole!
Elève distingué d'une célèbre école,
Charle est ingénieur, et s'occupe par goût
Des soins de son état; géomètre avant tout,
Savez-vous ce qu'il voit dans les traits les plus dignes
D'inspirer de l'amour? des angles et des lignes.
On est sûr, quand il tient un volume à la main,
Que ce volume est grec ou tout au moins latin.
Car c'est, vous le savez, l'antiquité qu'il aime.
Il vit avec les morts, c'est son bonheur suprême!
Des vivantes d'ailleurs il ne s'occupe pas,
Et préfère un vieux livre à de jeunes appas.
Mais pour être en repos, j'ai cent motifs encore...

MADAME DERVILLE.

Quels sont-ils?

DERVILLE.

Bah! je sais que ma femme m'adore.

MADAME DERVILLE.

Oui, je ne puis douter de son amour pour toi;
Mais cependant veux-tu t'en rapporter à moi?
J'ai soixante ans, mon fils, et de l'expérience;
Crois-moi, tâche d'avoir un peu plus de prudence.
Imite la conduite et franche et sans détours
De quelqu'un que tu vois à peu près tous les jours.

C'est un modèle à suivre.

DERVILLE.

Et ce quelqu'un se nomme?...

MADAME DERVILLE.

Franval.

DERVILLE.

Comment! Franval?

MADAME DERVILLE.

Sans doute.

DERVILLE.

Le pauvre homme!
Ah! comme je le plains! je prévois que bientôt
Son sort...

MADAME DERVILLE.

Eh bien! son sort?...

DERVILLE, *avec emphase.*

Il est écrit là-haut!

MADAME DERVILLE.

Bon Dieu! que voilà bien une sotte épigramme!
Où vois-tu donc cela?

DERVILLE.

Dans les yeux de la dame.
Oh! c'est une friponne!

MADAME DERVILLE.

Oui, madame Franval
Est rieuse à l'excès; mais où donc est le mal?
Ce caractère-là me plaît dans une femme.
La gaîté, mon ami, naît de la paix de l'âme;

A la vertu jamais elle ne nuit en rien;
Elle en est la compagne et souvent le gardien.

SCÈNE V

MADAME DERVILLE,
MONSIEUR *et* MADAME FRANVAL, DERVILLE.

MADAME DERVILLE, *à madame Franval.*

Eh! nous parlions de vous justement, ma petite.

FRANVAL.

Nous venons, en voisins, vous faire une visite.

DERVILLE.

A cette heure, grand Dieu! par quel heureux hasard?
A madame Franval.
Vous, madame, surtout qui vous levez si tard!
Mais pour votre santé je ne suis pas tranquille.

MADAME FRANVAL.

Mauvais plaisant!... Sachez, mon cher monsieur Derville,
Qu'à Passy, je me lève aussitôt qu'il fait jour.

FRANVAL.

Dans le bois de Boulogne elle aime à faire un tour.
Au surplus, nous allons vous dire une nouvelle,
Dont ma femme déjà vient d'informer Adèle.
J'obtiens le consulat que l'on m'avait promis,
Et je pars avant peu pour les Etats-Unis.

DERVILLE.

Pour les États-Unis! Mais c'est une disgrâce.

FRANVAL.

Non, je l'ai demandé.

DERVILLE.

Monsieur, grand bien vous fasse!
J'espère que Madame au moins reste avec nous.

MADAME FRANVAL.

Au contraire, je pars.

DERVILLE, *à Franval.*

Monsieur, y pensez-vous?

FRANVAL.

Pauline l'a voulu.

DERVILLE, *à madame Franval.*

Quitter votre patrie!
Soyez de bonne foi, cela vous contrarie.

MADAME FRANVAL, *vivement.*

Non : ce parti n'a rien qui ne me semble doux;
Ma patrie est partout où je vois mon époux.

DERVILLE, *à Franval.*

Contre ce procédé souffrez que je proteste.
Franchement, en cela comme dans tout le reste,
Votre conduite semble annoncer un jaloux.

FRANVAL.

Qui? moi?

DERVILLE.

Tous ces égards qu'elle reçoit de vous,

Cette adoration assidue, éternelle,
Ce sont des fers dorés que vous jetez sur elle.
Je ne veux pas, monsieur, m'expliquer à demi,
Et vais vous dire ici ma pensée en ami :
Il est fort dangereux d'obséder une femme,
Oh! oui, fort dangereux!

A madame Franval.

N'est-il pas vrai, madame?

A Franval.

Eh bien! c'est là l'effet de tous vos petits soins;
Quand on se voit beaucoup, on s'aime beaucoup moins.

MADAME FRANVAL.

Principe faux, très-faux! Je déclare au contraire,
Qu'en fait de petits soins, pour nous on peut tout faire;
Et que Monsieur vînt-il m'encenser à genoux,
Il ne parviendrait pas à me mettre en courroux.

FRANVAL.

Moi, je tiens qu'un mari doit avoir pour sa femme
Tous les bons procédés que lui-même réclame;
Que leurs droits sont pareils; et qu'enfin entre époux,
L'égalité parfaite est le premier de tous.
J'ajoute que, si même un sexe doit à l'autre
Quelques égards de plus, c'est à coup sûr le nôtre.
Car, il faut l'avouer, nous avons de grands torts,
A faire pardonner; nous sommes les plus forts.

Derville rit.

De mes discours il est bien facile de rire;
Mais un principe sûr, je persiste à le dire,
Principe qu'il serait dangereux d'oublier,
C'est qu'un homme à sa femme appartient tout entier.

MADAME FRANVAL, *très-vivement.*

Très-bien pensé, cela! Vous parlez comme un ange,

A Derville.

Quant à vous, vous tenez un discours bien étrange.
Ecoutez : votre femme est d'un esprit fort doux,
Elle n'a pas de fiel; c'est très-heureux pour vous!
A sa place, monsieur, il en est beaucoup d'autres,
Qui pourraient se venger de torts tels que les vôtres.

DERVILLE.

Non, non, madame, non; il n'en est pas ainsi,
Et je connais beaucoup les femmes, Dieu merci.
Pour leur plaire je sais les plus secrètes routes.
J'ai toujours remarqué qu'elles consultent toutes,
Avant de nous juger et de donner leur cœur,
L'opinion d'autrui beaucoup plus que la leur.
J'en conclus qu'un mari, qui veut plaire à sa femme,
Doit mettre aux pieds d'une autre et ses vœux et sa flamme;
A chaque pas qu'il fait sur le terrain d'autrui,
Elle sent redoubler sa tendresse pour lui.
C'est par ce moyen-là que j'attache la mienne;
Aussi je suis aimé!... Vous comprenez sans peine,
Quand je parle d'aller faire ma cour ailleurs,
Que c'est honnêtement, et sans blesser les mœurs.
Avant tout, le respect pour la foi conjugale!!...
Si jadis j'oubliai parfois cette morale,
Ma femme n'en sut rien; et d'ailleurs, c'est un tort,
Madame, qui m'apprit à l'aimer plus encor.
Ah! ne me parlez pas de ces époux timides,
De la fidélité partisans insipides,
D'une froide moitié bien froidement épris;
N'ayant vu qu'un objet, leur hommage est sans prix.

Observateur par goût jusques auprès des belles,
J'aimais à comparer votre amie avec elles.
Mais rien ne l'égalait, j'en conviens sans détours.
Quand j'étais à leurs pieds, je me disais toujours :
Ce n'est pas là son cœur, ce n'est pas là son âme;
Plus j'étais infidèle et plus j'aimais ma femme.

MADAME FRANVAL.

Mais vous nous tenez là des propos odieux!

DERVILLE, *bas.*

Non, c'est que je plaisante.

MADAME FRANVAL.

Ah! Monsieur, c'est affreux.
Si vous chassez toujours sur les terres des autres,
Peut-être on finira par chasser sur les vôtres.

DERVILLE.

De tact, d'expérience on n'est pas dépourvu,
Et...

MADAME FRANVAL, *malicieusement.*

Pas tant de fierté; mille fois je l'ai vu,
Quand la fatuité vient lui tourner la tête,
Le mari le plus fin est toujours le plus bête.

MADAME DERVILLE.

Mon fils, je vous écoute, et c'est avec humeur.
Oui, mon étonnement égale ma douleur :
Je ne veux pas laisser tant d'horreurs sans réplique;
Et je...

DERVILLE, *l'interrompant.*

Trois contre moi! C'est trop fort : ma logique
Et surtout mes poumons ne peuvent pas lutter.
Je suis battu cent fois et je vais vous quitter.

MADAME FRANVAL.

Mais nous sortons aussi.

DERVILLE.

Pourquoi, belle voisine ?

FRANVAL.

C'est qu'à Passy je vais reconduire Pauline,
Et de là je me rends chez notre ambassadeur.

DERVILLE.

Francisque, mon cheval ?

FRANCISQUE, *de la coulisse.*

Il est sellé, Monsieur.

SCÈNE VI

MADAME DERVILLE, ADÈLE, DERVILLE, MONSIEUR ET MADAME FRANVAL.

ADÈLE, *en toilette, à son mari.*

Eh bien! quand vous voudrez nous partirons.

DERVILLE, *étonné, allant à sa femme.*

Ma chère,
Où veux-tu donc aller!

ADÈLE.

Eh! mais, chez le notaire.

DERVILLE.

Ah! bon dieu! qu'ai-je fait! tiens, en te promettant,

Adèle, j'oubliais qu'un objet important
Me demandait ailleurs; mais... demain je t'emmène;
Et tu peux y compter.

ADÈLE, *à part.*

J'en étais bien certaine.

DERVILLE, *à madame Franval, en lui offrant la main.*

Madame, permettez...

MADAME FRANVAL, *à Adèle.*

Mon amie, à ce soir.

FRANVAL, *à part.*

Pauvre femme! combien je souffre de la voir!

Tout le monde sort, excepté Adèle.

SCÈNE VII

ADÈLE, *seule. Regardant ses habits.*

Ainsi, j'en suis encor pour mes frais de toilette!
Il part, et va chercher quelque nouvelle fête;
Je reste seule ici, seule avec mon ennui!
Mon sort sera demain le même qu'aujourd'hui.
Hélas! qui me l'eût dit? lui que j'ai vu si tendre,
Lui, dont le cœur aimant savait si bien m'entendre,
Qui mettait son bonheur à s'occuper du mien;
Deux ans ont tout détruit, il n'en reste plus rien...
Tous les jours, il paraît s'éloigner davantage;
Auprès de moi, l'ennui se peint sur son visage.

Ah! j'éprouve le sort le plus affreux de tous,
Je n'ai plus, je le vois, le cœur de mon époux.

Elle s'assied.

Que j'envie à présent le destin de Pauline!...

SCÈNE VIII

ADÈLE, CHARLES.

CHARLES, *à part et dans le fond.*

Eh! la voilà!

Haut.

Bonjour, ma charmante cousine;
Empressé de vous voir...

ADÈLE, *tristement.*

Ah! bonjour, mon ami;
Bonjour.

CHARLES.

Chère cousine, avez-vous bien dormi?

ADELE.

Bien.

A part.

Cachons-lui les pleurs qui baignent mon visage.

CHARLES.

Qu'avez-vous? Vos beaux yeux sont couverts d'un nuage.

ADÈLE.

Je n'ai rien.

CHARLES.

Votre front me semble moins serein!
Adèle, auriez-vous donc quelque secret chagrin?

ADÈLE.

Non, je n'ai rien, vous dis-je.

CHARLES, *à part.*

Ah! c'est encor Derville.

Haut.

Vous devez donc aller ce matin à la ville?

ADÈLE.

Qui, moi?

CHARLES.

Votre toilette annonce ce dessein.

ADÈLE, *avec embarras.*

Oui... Mais j'ai réfléchi, je n'irai que demain.

CHARLES, *vivement.*

Ah! tu restes, tant mieux! car l'ennui me dévore,
Quand je ne te vois pas.

ADÈLE.

Des tutoîmens encore!
Charles, si vous voulez que nous restions amis,
Vous quitterez ce ton, vous me l'aviez promis.

CHARLES.

Par quel motif en être ainsi contrariée?

ADÈLE.

Vous oubliez toujours que je suis mariée.

CHARLES.

Qu'importe ? l'an passé, quand je vous tutoyais,
Derville était bien loin de le trouver mauvais.
Pensez-vous qu'à présent il ait plus d'exigeance ?

ADÈLE.

Mon cousin, il s'agit ici de convenance,
Et non pas de Derville.

CHARLES.

Alors, n'en parlons plus;
J'adopte, il le faut bien, votre avis là-dessus.
Mais mon erreur, je pense, était bien naturelle.
J'ai passé mon enfance auprès de vous, Adèle;
Puis les ordres d'un père et de plus graves soins
M'ont séparé de vous pendant six ans au moins;
Et voilà que le sort aujourd'hui me ramène
Au séjour qu'habita votre mère et la mienne.
J'y trouve, à chaque pas, des souvenirs touchans;
Chaque arbre me rappelle à mes premiers penchans;
Quand je vous vois aux lieux où nous prîmes naissance,
Je crois recommencer les jours de notre enfance.

ADÈLE.

Charles, ces temps heureux et si vite passés,
Croyez-le, de mon cœur ne sont point effacés.
Oui, de ce souvenir je m'occupe sans cesse;
Hier, j'y pensais encor. Dans une douce ivresse,
Je me voyais jouer, folâtrer avec vous.
Puis, passant à des jours plus rapprochés de nous,
Je songeais aux plaisirs que nous goûtons ensemble
Depuis près de deux mois que ce lieu nous rassemble.
Une chose venait les empoisonner tous;
Vous allez avant peu vous séparer de nous.

Pour vous fixer ici, pour y vivre en famille,
Combien je regrettais de n'avoir pas de fille!

CHARLES.

Je ne vous comprends pas.

ADÈLE.

Il m'eût été si doux
De vous voir quelque jour devenir son époux!

CHARLES.

Y pensez-vous? je suis à peu près de votre âge.

ADÈLE.

Que j'aurais désiré faire ce mariage!
Charles, je vous connais, on remarquait en vous,
Dès vos plus jeunes ans, des goûts simples et doux,
Un caractère aimant, de l'égalité d'âme!...

Le regardant tendrement.

Je crois que vous feriez le bonheur d'une femme!
N'estimant, ne cherchant que les plaisirs du cœur,
Vous vous renfermeriez dans votre intérieur;
Oui, j'en suis sûre, vous, vous sauriez vous y plaire.
Fuyant d'un monde vain la pompe mensongère,
Et de vivre isolés nous faisant une loi,
Que nous serions heureux, ma fille, vous et moi!
Devant tout à mes soins, et rien à ceux des autres,
Elle aurait pris mes goûts, par conséquent les vôtres.
Nos courses du matin, nos lectures du soir,
L'agrément d'être seuls, de causer, de nous voir,
Et celui de pouvoir, dans notre solitude,
Nous livrer, de concert, aux beaux-arts, à l'étude;
Tous les plaisirs enfin, que, depuis quelques jours,
Nous venons de goûter, nous les aurions toujours!

N'occupant désormais qu'une seule demeure,
Celle-ci, nous pourrions être ensemble à toute heure.
Nous n'irions à Paris que pendant les grands froids,
C'est assez; nous aimons la campagne tous trois!
Charles, qu'en pensez-vous? quelle douce existence!
N'êtes-vous pas ravi? Moi, j'en jouis d'avance.

CHARLES, *froidement.*

Si vous me permettez de vous dire mon goût,
Ce mariage-là ne me plaît pas du tout.

ADÈLE.

Que dites-vous?

CHARLES.

D'ailleurs, vous n'avez pas de fille;
Et si le ciel un jour augmentait la famille,
Nous verrions... Au surplus, je le dis franchement,
Ce ne serait pas là, Madame, mon roman.

SCÈNE IX

ADÈLE, MADAME DERVILLE, CHARLES, FRANCISQUE, ZOE.

MADAME DERVILLE, *à Francisque dans le fond.*

Que veux-tu donc lui dire?

ZOÉ.

Oui, quel est ce problème?

FRANCISQUE.

Madame, je ne puis l'apprendre qu'à lui-même.

MADAME DERVILLE, *apercevant Charles.*

Justement le voici.

FRANCISQUE, *à Charles, qu'il mène à l'écart.*

Mon maître vous attend;
Veuillez me suivre, il faut qu'il se batte à l'instant.

CHARLES, *à part.*

Un duel!

FRANCISQUE, *toujours bas à Charles.*

Ce n'est pas sa faute, sur mon âme;
Il trouve le mari, quand il cherchait la femme.
Ce monsieur est très-vif, il s'est fort emporté;
Comme vous pensez bien, mon maître a riposté.
Le lieu se trouvant propre à vider une affaire,
Ils vont se mesurer.

MADAME DERVILLE, *bas à Adèle.*

Quel est donc ce mystère?

CHARLES, *bas.*

O ciel!

FRANCISQUE.

Monsieur Franval est son premier témoin;
Quant à l'autre, c'est vous qu'il charge de ce soin.

CHARLES, *bas.*

Deux duels en six mois, toujours pour une femme.

FRANCISQUE, *bas à Charles.*

Partons.

MADAME DERVILLE, *haut à Charles.*

Mais, mon ami, nous direz-vous?...

CHARLES.

Madame,
L'affaire est de... très peu... d'importance...

MADAME DERVILLE, *à part.*

Il rougit!

ADÈLE.

Enfin, apprenez-nous ce que c'est?

CHARLES.

Il s'agit...
De mon avancement dans les Ponts-et-Chaussées...
C'est, vous le savez bien, une de ses pensées...
Il connait un parent du ministre... Un neveu,
Et va me présenter. Je cours le joindre, adieu.

Il sort.

FRANCISQUE, *à Zoé, en s'en allant.*

Bonjour, ma fiancée.

ZOÉ.

Oh! c'est une autre affaire.

FRANCISQUE, *s'arrêtant.*

Comment?

ZOÉ, *vivement.*

Ce que je vois ne m'encourage guère.
Ne compte plus sur moi, je le dis franchement.

Il sort.

SCÈNE X

ADÈLE, MADAME DERVILE, ZOE.

ADÈLE, *haut*.

J'avais mis ces habits pour sortir seulement;
Permettez, maintenant que ma visite est faite,
Que je rentre chez moi, pour changer de toilette.
Venez, Zoé.

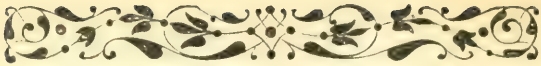
Elle sort. Zoé la suit.

SCÈNE XI

MADAME DERVILLE, *seule*.

Malgré son extrême douceur,
Je vois qu'à ses discours se mêle un peu d'aigreur...
J'aperçois une femme à la fleur de son âge,
Dont le cœur est aimant et le mari volage;
Auprès d'elle un jeune homme, assidu, plein de feux,
Croyant n'être qu'ami, mais peut-être amoureux.
De l'abandon, je crains qu'elle ne se console;
L'amour est presque éteint, et l'estime s'envole.
Essayons de prévoir ce qui va se passer.
Ma belle-fille, au moins j'ai lieu de le penser,

N'eut jamais dans le cœur de sentimens coupables,
Et ses intentions sont toutes estimables;
Et d'un autre côté, son cousin, Dieu merci,
A des intentions... estimables aussi.
Quels seront cependant les résultats probables
De tant d'intentions, qui ne sont qu'estimables?
Le plus sûr est, je crois, de ne pas s'y fier.
Comme femme, à coup sûr, je ne puis le nier,
Oui, Derville mérite un châtiment sévère;
Mais je veux, et je dois l'empêcher comme mère.
Observons tout ici. Mon devoir aujourd'hui
Est de blâmer mon fils, et de veiller pour lui.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

FRANVAL, DERVILLE, CHARLES.

FRANVAL.

Ainsi tout est fini; ma foi, mon cher Derville,
On n'est pas plus heureux, et surtout plus habile.
Veuillez en recevoir ici mon compliment;
Vous vous êtes tiré d'affaire adroitement.

CHARLES, *à Derville.*

Tu dois remercier aussi ton adversaire.
Cet homme était bouillant et pâle de colère;
Je voyais tout son corps frémir et s'agiter;
Sa main tremblait, son œil pouvait-il ajuster?

DERVILLE.

Dis-moi, Charles, crois-tu que ma femme devine
Pour quel motif?...

CHARLES.

J'étais auprès de ma cousine,
Quand je fus informé de ce qui se passait;
Mais elle n'a rien su de ce qu'on m'annonçait.
Pour la quitter, j'ai pris la première défaite;
Enfin, je ne crois pas qu'elle soit inquiète.
Non, j'ai su lui donner le change.

DERVILLE.

Allons, tant mieux!

FRANVAL.

Derville vous avez été bien généreux.

DERVILLE.

Je n'ai fait qu'obéir à la délicatesse.

FRANVAL.

Pas du tout, vous avez montré de la noblesse.
Vous auriez pu tirer, et quand on est adroit...

DERVILLE.

A de tels complimens, Monsieur, je n'ai pas droit,
Et vraiment, ma conduite est toute naturelle.
Vous ne connaissez pas l'objet de la querelle?
Cet homme est si jaloux qu'il en est fou, je croi.
Il prétend que sa femme a des bontés pour moi,
Il dit même partout qu'il est sûr de la chose;
Oh! le drôle de corps! enfin, il me propose
Un duel que j'accepte! il fait feu le premier,
Manque, et je tire en l'air. Doit-on se récrier?
Cette admiration est très-mal entendue;
Pour l'avoir offensé, faut-il que je le tue?

CHARLES.

C'est fort bien raisonner. Mais...

DERVILLE.

Pourtant, selon moi,
Il eut un bien grand tort.

FRANVAL.

Et quel est-il?

DERVILLE.

Pourquoi
M'avoir mis en rapport avec sa jeune épouse?

FRANVAL.

Vous aimez donc les gens d'humeur sombre et jalouse?

DERVILLE, *frappant sur l'épaule de Charles.*

Ces maris-là devraient nous connaître, et savoir
Qu'une femme ne peut impunément nous voir.

FRANVAL, *à part.*

Le fat!

Haut.

Mais j'ai perdu toute la matinée;
Je veux mettre à profit la fin de la journée,
Et réparer le temps que ce duel m'a pris.
Serviteur! je vous quitte, et je vais à Paris.

DERVILLE, *le rappelant.*

Ah! Franval, à propos, j'oubliais de vous dire...

FRANVAL, *s'arrêtant.*

Et quoi donc?

DERVILLE.

C'est un fait dont je veux vous instruire.
Serez-vous de retour chez vous avant ce soir ?

FRANVAL.

Dans quatre heures au plus.

DERVILLE.

En ce cas, au revoir;
J'irai vous retrouver.

SCÈNE II

DERVILLE, CHARLES.

CHARLES.

Puisque Franval nous quitte,
Et que nous sommes seuls, il faut que j'en profite
Pour te parler sans feinte, et pour t'ouvrir mon cœur.

DERVILLE, *déclamant.*

Ce début nous promet; poursuivez, orateur.

CHARLES.

Ta femme, mon ami, mérite qu'on l'adore,
Et c'est avec chagrin que je te vois...

DERVILLE, *l'interrompant.*

Encore.
Ces gens se sont donné le mot assurément,
Et je ne conçois pas un tel acharnement.

Quoi! pour être l'époux d'une femme qui m'aime,
Faut-il donc qu'à jamais je renonce à moi-même?
Dois-je éteindre ma vie? et pour être moral,
En faire un tête-à-tête éternel... conjugal!!!

CHARLES.

Ce n'est pas là, mon cher, ce que j'ai voulu dire,
Et tu me comprends mal, sans doute, ou tu veux rire.
Pour plus d'une raison, j'ai, du moins je le crois,
Le droit d'intervenir entre ta femme et toi:
Dès long-temps je te porte une amitié sincère,
Et je suis son parent, j'allais dire son frère.
Au nom du sentiment, qui nous unit tous trois,
Ecoute la raison pour la première fois.

DERVILLE, *riant.*

Pour la première fois?

CHARLES.

Des torts de ta conduite
Adèle sûrement n'est pas encore instruite;
Mais d'un moment à l'autre, elle peut tout savoir.
Par exemple, aujourd'hui, songe à son désespoir,
Songe à l'état affreux d'une épouse qui t'aime,
Si cet homme eût été plus maître de lui-même,
S'il t'avait, sous mes yeux, atteint mortellement,
Si je t'avais ici ramené tout sanglant!!...
C'est dans ton intérêt, dans celui de ta femme
Que j'ose te parler; je m'adresse à ton âme.
Ah! peut-on affliger un être aussi charmant!
Peut-on la délaisser? tiens, oublie un moment
Et le nom qu'elle porte, et le nœud qui vous lie;
Et tu verras en elle une femme accomplie,
Qui possède les dons de l'esprit et du cœur,

Un ange de bonté, de vertus, de douceur,
Tout ce qu'elle est, enfin! Voit-on rien sur la terre
Qui puisse l'égaler?

DERVILLE.

Qui te dit le contraire?...
Personne assurément ne l'aime autant que moi,
Et s'il faut la louer, j'irai plus loin que toi.

Avec mystère.

Mais ma femme, mon cher, ne t'est pas bien connue...

CHARLES, *vivement.*

Quel défaut peux-tu donc lui reprocher?

DERVILLE, *à l'oreille de Charles.*

Statue...

CHARLES.

J'ai fort peu vu le monde; eh bien! mon cher, je crois
Que ce que tu me dis, on me l'a dit cent fois.
Des maris inconstans c'est l'excuse banale;
Tiens, change de conduite, et surtout de morale.

DERVILLE.

Quand tu te marîras, tu feras comme moi.
Garçon, je l'avoûrai, je pensais comme toi;
Avant d'avoir promis une flamme éternelle,
Je ne concevais pas qu'on pût être infidèle.
La constance, vois-tu, dans l'application
Personne ne s'en sert; c'est une abstraction!
Ce principe vanté de n'aimer que sa femme
Est bon pour les gens froids; mais moi, j'ai de la flamme.
A propos, dis-moi donc, et madame Franval,
Comment la trouves-tu?

CHARLES.

Mais elle n'est pas mal;
Elle a de jolis yeux, elle est jeune, elle est belle.

DERVILLE.

Voilà précisément ce que je pense d'elle;
Aussi, vraiment je suis piqué de son départ.

CHARLES.

Que dis-tu, malheureux? voudrais-tu par hasard...

DERVILLE.

Ce Franval est un homme à préjugés antiques;
En mariage il a des maximes gothiques.
Qu'il prêche à tout propos, et que je blâme fort.
Il m'a piqué; je veux le mettre dans son tort.
Oui, je trouve fort gai d'agir pendant qu'il cause,
Et d'être, en m'amusant, le vengeur de ma cause.

CHARLES.

Outrager l'amitié, Derville, y penses-tu?

DERVILLE.

Non, mon cher, je prétends respecter sa vertu:
Je ne veux que lui plaire; oh! je fuis le scandale;
Je ferai seulement sa conquête... morale.
Mais, Charles, je te quitte; il faut que j'aille voir
Le voisin de Passy; bonjour donc, à ce soir.

CHARLES, *l'arrêtant.*

Franval n'y sera pas, tu ferais mieux d'attendre.

DERVILLE.

Moi?

CHARLES.

Tu veux lui parler, du moins j'ai cru l'entendre.

DERVILLE.

Non, vraiment, je n'ai rien à lui dire aujourd'hui.

CHARLES.

Mais tu lui demandas quand il serait chez lui.

DERVILLE, *levant les épaules.*

Pauvre innocent! reçois un avis de ton maître!
Si je prie un mari de me faire connaître
Quand il sera chez lui, mon dessein, en ce cas,
Est toujours de savoir... quand il n'y sera pas.

Il sort.

SCÈNE III

CHARLES, *seul.*

Ah! sa fatuité me paraît sans remède;
Il ne sait pas le prix du trésor qu'il possède!
Pauvre cousine! Hélas! elle méritait bien
De trouver un mari moins léger que le sien.
Par bonheur, elle est loin de soupçonner encore
Des infidélités que personne n'ignore.

Il regarde une miniature enfermée dans une boîte à double fond.

SCÈNE IV

CHARLES, ADÈLE *et* ZOÉ *dans le fond du théâtre.*

ADÈLE, *à Zoé.*

Zoé, n'avance pas.

A part.

Que tient-il à la main?

Approchons-nous.

Se retournant vers sa suivante.

Tais-toi.

CHARLES, *à part.*

Quel regard doux et fin!

Que ces traits-là sont bien le miroir de son âme!

Quelle aimable candeur!

ADÈLE, *à part, en se penchant.*

C'est un portrait de femme;

Je veux savoir...

CHARLES, *haut et d'un air embarrassé.*

Comment! Adèle, vous voilà!

Je ne me doutais point...

Il met la boîte dans sa poche.

ADÈLE.

Que cachez-vous donc là?

CHARLES, *souriant.*

Moi!... rien.

ADÈLE.

C'est un portrait?

CHARLES.

Non...

ADÈLE.

Charles, j'en suis sûre.

CHARLES.

Non, vous dis-je.

ADÈLE.

Ah! je vois que cette miniature
Représente l'objet dont les divins appas...
Il faut me la montrer.

CHARLES, *souriant encore.*

Cela ne se peut pas.

ADÈLE.

Cela ne se peut pas!... mon cher cousin veut rire?

CHARLES.

Non... je dois... j'ai promis...

ADÈLE.

Oh! vous avez beau dire,
Je verrai ce portrait, j'y tiens par-dessus tout.

CHARLES.

Non pas.

ADÈLE.

Je veux savoir si vous avez bon goût.
Donnez...

CHARLES, *souriant toujours.*

Non.

ADÈLE, *badinant.*

Comment, non! quelle idée est la vôtre?
Depuis quand avons-nous des secrets l'un pour l'autre?
Donnez... vous dis-je!

CHARLES.

Mais tenez... c'est qu'entre nous...

ADÈLE.

Vous refusez! eh bien! je l'aurai malgré vous.

CHARLES, *d'un ton solennel.*

Ma cousine, écoutez : j'ai toujours su me taire!
Je le saurai toujours; et si, dans cette affaire,
Je pouvais me résoudre à n'être pas discret,
Vous seriez la dernière à savoir mon secret.

Il sort.

ZOE, *à part.*

Eh bien! moi! ce mystère et me pique et me fâche!
Je sens que je suis femme, il faut que je le sache.

Elle sort aussi.

SCÈNE V

ADÈLE, *seule.*

Comment! Charle aimerait! qui l'aurait deviné?
Eh! mon Dieu! quel est donc cet objet fortuné?
Ce doit être Hermance!... Oui, la famille d'Hermance
Veut, je l'ai remarqué, faire cette alliance.
Lorsque nous y dînons, on l'invite avec nous;
On le place auprès d'elle; on lui fait les yeux doux.
Elle a beau chanter faux; aussitôt qu'il arrive,
Ordre de soupirer la romance plaintive!
Pour la petite, elle est tout-à-fait sans détour,
Et ne cherche pas même à cacher son amour.
Sur mon cousin sa vue est toujours attachée...
Eh bien! s'il l'épousait, j'en serais très-fâchée.
Quoique je n'aime pas à penser mal d'autrui,
Je dois dire qu'Hermance est peu digne de lui.
C'est sans prévention, à coup sûr, que j'en parle;
Mais il a des talens, des vertus, ce bon Charle,
Qui ne peuvent manquer de le faire chérir:

Avec dépit.

Hermance a cent défauts, je ne puis la souffrir.

SCÈNE VI

ADÈLE, ZOÉ.

ZOÉ, *entrant brusquement.*

Je la tiens! je la tiens!

ADÈLE.

Quoi donc?

ZOÉ.

La miniature
Que monsieur Charle avait!

ADÈLE.

O Dieu!

ZOÉ.

J'étais bien sûre
De me la procurer. Quand il sortait d'ici,
La curiosité m'a fait sortir aussi.
C'est chez lui qu'il allait; j'ai pu voir dans sa glace
Qu'il prenait son fusil et sa veste de chasse.
J'attendais dans un coin. Il est bientôt dehors,
Dans son appartement je suis entrée alors;
J'ai cherché son habit, où j'étais bien certaine
De trouver le portrait, et, sans reprendre haleine,
Je l'apporte.

ADÈLE.

Comment! vous avez fait cela!

ZOÉ.

Madame...

ADÈLE.

Entrer chez lui quand il n'était pas là,
Dérober un portrait; ah! c'est épouvantable!
De ce trait se peut-il que vous soyez capable?
Où trouver désormais l'honneur, la bonne foi?
On ne sera donc plus en sûreté chez moi?

ZOÉ, *balbutiant.*

Mais de voir ce portrait vous étiez curieuse...
Et c'est là la raison...

ADÈLE.

Taisez-vous. Malheureuse,
Vous ne voyez donc pas que si Charles rentrait,
Qu'il découvrît la chose, il me soupçonnerait?
Si cela vous arrive encore, je vous chasse.
Déjà plus d'une fois, si je vous ai fait grâce,
C'est que ma belle-mère a calmé mon courroux;
Elle est votre marraine, elle est faible pour vous,
Mais de vous pardonner je sens que je suis lasse...
Allez, et remettez ce portrait à sa place.

Zoé s'éloigne.

Non...

Elle s'arrête.

Zoé, revenez.

Zoé s'approche.

Laissez-moi cet objet;
Vous n'irez pas.

ZOÉ.

Pourquoi m'empêcher, s'il vous plaît...

ADÈLE.

C'est que, lorsque l'on est, comme vous, maladroite,
On fait tout de travers. Donnez-moi cette boîte.
Je veux la reporter; je suis sûre qu'ainsi
Charles n'en saura rien. Retirez-vous d'ici.

ZOÉ, *en sortant.*

Lorsque l'on croit bien faire, on est encor grondée;
Si j'avais su, du moins, je l'aurais regardée.

SCÈNE VII

ADÈLE, *seule.*

Voit-on rien de pareil? quelle indiscrétion!
Mais qu'attendre de gens sans éducation?...
C'est que réellement, je serai compromise,
Si l'on soupçonne... allons réparer sa sottise...

Elle regarde la boîte et sourit.

Pourtant, je l'avoûrai, je voudrais bien savoir
Quel est l'objet charmant que je n'ai pas pu voir.

Elle regarde autour d'elle.

Faut-il ouvrir?... Oh! non... J'en suis bien la maîtresse,
Personne n'est ici... Mais la délicatesse...
Respectons son secret, il le faut, je le dois!...

Vivement.

Eh! mais... si ce jeune homme a fait un mauvais choix,
Ne trouvera-t-il pas quelqu'un qui l'avertisse,

Un ami qui l'arrête au bord du précipice?
Il a toujours été confiant, et je croi
Qu'on peut facilement tromper sa bonne foi.
Mais s'il m'évite encore et s'obstine à me taire
Le penchant de son cœur, pour lui que puis-je faire?
Ignorant ses desseins, puis-je guider ses pas,
Ecarter des dangers que je ne connais pas?...
Avec moi devrait-il y mettre du mystère?
Ah! c'est qu'il est honteux du choix qu'il vient de faire.
Oui... c'est là le motif pour lequel il m'a fui;
Il me redoute. Eh bien! sachons tout malgré lui.
Point de scrupules vains! Charles m'estime, il m'aime,
Je puis tout sur son cœur; sauvons-le de lui-même!

Elle ouvre la boîte.

Que vois-je, juste ciel? que vois-je?... il se pourrait?
Dois-je en croire mes yeux? je sais donc son secret!
Quoi! c'est là cet amour qui l'occupe sans cesse!
C'est moi... qu'il regardait avec tant de tendresse!

Considérant le portrait.

Ce portrait est frappant! il me ressemble au mieux!
Oui, je reconnais là mon sourire, mes yeux...
Mais comment a-t-il fait n'ayant pas de modèle?...

Attendrie.

Il faut que sa mémoire ait été bien fidèle.

Elle va s'asseoir.

SCÈNE VIII

MADAME DERVILLE, ZOÉ, *dans le fond du théâtre,* ADÈLE.

MADAME DERVILLE, *bas à Zoé.*

Mais en es-tu bien sûre?

ZOÉ, *idem.*

Oui, madame, il cachait
Une boîte à deux fonds, renfermant un portrait.

MADAME DERVILLE, *idem.*

Et ce portrait?...

ZOÉ, *idem.*

J'ai su l'enlever par adresse;
Il est entre les mains de ma jeune maîtresse.

MADAME DERVILLE, *idem.*

C'est bien, Zoé; je suis satisfaite de toi;
Le reste me regarde, à présent, laisse-moi.

Zoé sort.

SCÈNE IX

MADAME DERVILLE, ADÈLE.

ADÈLE, *à part.*

Tout s'explique par là... Je vois, je me rappelle...

MADAME DERVILLE, *haut.*

Que tenez-vous donc?

ADÈLE, *se retournant.*

Ah!

MADAME DERVILLE.

Votre portrait, Adèle?

ADÈLE, *se levant.*

Quoi!... ma mère... c'est vous!

MADAME DERVILLE, *à part.*

Mon aspect l'interdit!

ADÈLE.

Je... ne... vous voyais pas...

MADAME DERVILLE, *haut.*

Vous ne m'aviez pas dit
Que vous vous faisiez peindre?

ADÈLE, *à part.*

Ah! je suis confondue.

MADAME DERVILLE, *haut.*

A qui destinez-vous?...

ADÈLE.

C'est pour...

A part.

Je suis perdue!

MADAME DERVILLE, *haut.*

Eh! bien?

ADÈLE, *haut.*

C'est...

A part.

Je ne sais que répondre, vraiment!...

Haut.

La fête de Derville... arrive incessamment...

MADAME DERVILLE.

Oui, très-incessamment; c'est aujourd'hui la veille!
Mais quel rapport?...

ADÈLE.

Je veux le surprendre...

MADAME DERVILLE.

A merveille.
Ce cadeau sûrement lui fera grand plaisir;

Avec douceur.

Mais je ne vois rien là dont vous deviez rougir.

ADÈLE.

Moi... rougir?

MADAME DERVILLE.

Pourquoi donc m'en avoir fait mystère?

ADÈLE.

C'est que j'aurais voulu le... cacher...

MADAME DERVILLE.

A sa mère?
Il me semble, au surplus, que j'ai vu ce portrait
Dans la chambre de Charle; il est donc du secret?

ADÈLE.

Qui?... Charles... dites-vous?

MADAME DERVILLE.

Oui, cette miniature
A passé par ses mains.

ADÈLE.

Vous... croyez?

MADAME DERVILLE.

J'en suis sûre.

ADÈLE.

Ah! oui... je m'en souviens, j'ai dû la lui montrer;
C'est lui que j'ai chargé de la faire encadrer.

MADAME DERVILLE, *à part.*

A garder ce portrait vous avez beau prétendre;
Mon cher cousin, bientôt je vous le ferai rendre.

Haut.

La fête de mon fils! j'ai commencé pour lui
Un travail que je dois terminer aujourd'hui.
Vous m'y faites songer; cela pourra lui plaire,
L'ouvrage est de mes mains. N'est-ce pas?

ADÈLE.

Oui, ma mère.

MADAME DERVILLE.

Quand il sera fini, je vous le ferai voir.

A part.

Allons trouver Zoé, qui m'attend.

Haut.

A ce soir.

A part, en sortant.

Adèle est vertueuse et pure au fond de l'âme;
Surveillons-la pourtant; car enfin, elle est femme.

SCÈNE X

ADÈLE, *seule.*

A-t-elle des soupçons? suivrait-elle mes pas?...
Oh! non, elle ne peut penser ce qui n'est pas...
Quelqu'un qui va surtout m'embarrasser, c'est Charle;
Sur quel ton maintenant faut-il que je lui parle?
Je ne puis décemment conserver aujourd'hui
Cet air si familier que j'avais avec lui.
Mais si je change, il va m'en demander la cause.
Que répondre?... Il est vrai qu'à bien prendre la chose,
Charles doit ignorer que je sais tout... Mais quoi!
Je n'ignorerai pas que j'ai tout appris, moi...
S'il épousait Hermance! Oui, personne plus qu'elle
Ne lui peut convenir; elle est libre, elle est belle,
Elle a cent qualités!... Remettons ce portrait;
Qu'il ne soupçonne rien... Charles, qu'avez-vous fait?
Est-ce donc là le prix d'une amitié si tendre?
Que ne puis-je oublier ce que je viens d'apprendre!
Ah! mon Dieu, le voilà; c'est sa voix que j'entends;
Éloignons-nous d'ici; ne perdons pas de temps.

Elle sort.

SCÈNE XI

DERVILLE, CHARLES.

CHARLES.

Si tu m'avais laissé, j'aurais fait bonne chasse,

J'en suis sûr.

DERVILLE.

Allons donc! viens déjeuner, de grâce.

CHARLES.

J'allais dans le moment tirer sur des perdreaux.

DERVILLE.

Pourquoi donc faire peur à ces pauvres oiseaux?

CHARLES.

Tu me crois maladroit, et je serais ton maître.

DERVILLE.

Oui, c'est vrai. Vous savez, monsieur le géomètre,
Si, pour bien ajuster, l'angle que vous ferez
Doit être de quarante ou cinquante degrés;
Mais la pièce par vous n'est jamais abattue.
Moi, je ne connais pas tout cela, mais je tue.
A propos, j'ai trouvé...

CHARLES.

Qui?

DERVILLE.

Madame Franval.
J'ai sondé le terrain, nous ne sommes pas mal.

CHARLES.

J'ai vu Pauline enfant, et je dois la connaître.
C'est faux!

DERVILLE.

Estime-la, je t'en laisse le maître.
Mais moi, certain regard furtif et plein d'appas,
M'a fait sentir assez que je ne déplais pas.

CHARLES.

Pauline est avec toi bienveillante et polie,
Comme avec le mari de sa meilleure amie;
Mais rien de plus.

DERVILLE.

Mon cher, tu ne t'y connais pas;
Je suis sûr que l'on m'aime.

CHARLES.

Eh bien! soit. En ce cas,
Me diras-tu quels sont tes projets, mon cher maître?
Réponds-moi.

DERVILLE.

Je ne sais.

CHARLES.

Voudrais-tu donc?...

DERVILLE.

Peut-être.

CHARLES.

Derville, tu parais l'oublier tout-à-fait,
Franval est ton ami; le tromper! ce serait
Une immoralité, j'ose dire profonde.

DERVILLE.

Mon Dieu! Charles, je suis l'ami de tout le monde;
Et si par ce motif j'étais toujours conduit,
Examine, mon cher, où j'en serais réduit.
Paris est ainsi fait; tu ne le connais guère.
Crois-moi, tout cela, Charle, est de fort bonne guerre.

CHARLES.

C'est différent, alors. Mais, en ce cas, dis-moi,

Ta femme a donc le droit de faire comme toi?
Qu'en penses-tu?

DERVILLE.

La chose est-elle supposable?

CHARLES.

Mais...

DERVILLE.

Adèle, mon cher, elle en est incapable;
C'est la vertu même.

CHARLES.

Oui, je le crois fermement;
Mais, enfin, admettons le fait pour un moment.
Alors...

DERVILLE, *d'un ton sévère.*

Alors...

CHARLES.

Eh bien! parle donc.

DERVILLE.

Son complice
Périrait de mes mains.

CHARLES.

Voilà bien l'injustice.
L'homme a-t-il tous les droits? Les libertés qu'il prend,
La femme peut les prendre.

DERVILLE.

Oh! c'est bien différent.
Je vais parler ici sans passion, sans haine.
Quand il trompe sa femme, et qu'elle en est certaine,

Cette conviction est pénible à son cœur.
Mais pour lui, le soupçon est déjà le malheur!

Avec chaleur.

D'une double blessure il sent percer son âme.
Doute de ses enfans, en doutant de sa femme!
Il les aime avec crainte; et, dans ce trouble affreux,
Fait rentrer dans son cœur l'amour qu'il a pour eux...

Éclatant de rire.

Mais je te vois ému; mon langage t'étonne.
Sais-tu que je suis fort, quand parfois je raisonne?

CHARLES.

Si tel est ton avis, Derville, au nom de Dieu!
Tâche de t'arranger pour n'y pas donner lieu.

DERVILLE.

Qui! moi, jaloux! jamais je n'eus cette folie.

CHARLES.

Écoute-moi, ta femme est aimable et jolie.

DERVILLE.

Assez...

CHARLES.

Elle peut certe inspirer de l'amour.

DERVILLE.

D'accord.

CHARLES.

Ne crains-tu pas que l'on ne veuille un jour
Profiter des momens de dépit et de rage
Qu'une femme a toujours contre un mari volage?

DERVILLE.

Mon Dieu! quand j'en ferais cent fois, mille fois plus,

Les efforts des galans seraient tous superflus.
Le caractère froid de madame Derville
Est un préservatif; oh! je suis bien tranquille.
Elle m'aime, d'ailleurs, beaucoup trop pour cela!...
On pourrait m'objecter que ces accidens-là
Sont, depuis quelque temps, plus communs qu'on ne pense
Surtout chez les maris de notre connaissance.
C'est vrai; mais ma réponse est prête, la voilà :
Il est certaines gens qui sont nés pour cela.
Viens-tu déjeuner?

CHARLES.

Non.

DERVILLE.

Viens, je te le répète.

CHARLES.

Maintenant j'ai besoin de changer de toilette.
Va toujours, mon ami, je te joins à l'instant.

Derville sort.

SCÈNE XII

CHARLES, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant vivement pendant que son mari s'éloigne.*

Eh bien! que faites-vous, messieurs? on vous attend.

Étonnée de ne voir que Charles.

C'est vous, monsieur!

CHARLES, *à part.*

Quel ton!

Haut.

Voudriez-vous me dire...
Ma cousine, restez.

ADÈLE.

Non, non, je me retire;
Je... ne puis demeurer.

CHARLES.

Pourquoi me fuyez-vous?

ADÈLE.

Laissez-moi.

CHARLES.

Qu'ai-je fait pour vous mettre en courroux?

ADÈLE.

Je n'ai pas de courroux; l'objet le plus frivole
Vous inquiète.

CHARLES.

Eh bien! une seule parole.

ADÈLE.

Non, je n'ai pas le temps.

CHARLES.

Que je sache pourquoi
Vous changez tout-à-coup de façons avec moi.

ADÈLE.

Derville est de retour; il faut que je lui parle;
Je vous l'ai déjà dit, laissez-moi, monsieur Charle.

Elle sort.

SCÈNE XIII

CHARLES, *seul.*

Monsieur Charles! Quel ton singulier?... jusqu'ici
Ma cousine aurait craint de me traiter ainsi.
Monsieur Charle!... ah! vraiment ce mot me perce l'âme.
Et si, de mon côté, je lui disais : Madame?
Mais comment expliquer ce changement soudain?
En présence d'un tiers, elle dit : Mon cousin;
C'est amicalement enfin qu'elle me parle;
Et quand nous sommes seuls, elle dit : Monsieur Charle!
Je veux absolument la voir, l'entretenir;
Mon cœur est oppressé, je n'y puis plus tenir.

Il s'éloigne.

SCÈNE XIV

CHARLES, ZOÉ.

ZOÉ, *de loin à Charles.*

Ah! Monsieur, je venais...

A part.

J'ai rempli mon message,
Il y va.

Elle veut sortir.

SCÈNE XV

FRANCISQUE, ZOÉ.

(Cette scène doit être jouée très-vivement.)

FRANCISQUE, *l'arrêtant.*

Je ne puis y tenir davantage;
Deux mots, Zoé. Tantôt tu m'as bien affligé;
Veux-tu réellement me donner mon congé?

ZOÉ.

Oui, mon cher.

FRANCISQUE.

Cesse donc un pareil badinage!
Je pars.

ZOÉ.

Vraiment.

FRANCISQUE.

Monsieur avance son voyage;
C'est un secret.

ZOÉ.

Quel jour?

FRANCISQUE.

Mais, je pense, demain.
Zoé, pardonne-moi, viens me donner la main.

ZOÉ.

Ma foi, veux-tu qu'ici je parle en conscience?

Hier, je t'ai promis, aujourd'hui je balance.
J'ai beaucoup réfléchi.

FRANCISQUE.

Mais que t'ai-je donc fait?

ZOÉ.

Un vieux proverbe dit : Tel maître, tel valet;
Et...

FRANCISQUE.

Moi, lui ressembler? Tiens, juge de ma flamme,
Je n'ose presque pas regarder une femme.

ZOÉ.

Grimace. Je prétends que tu lèves les yeux
Sur les plus fins minois, pour m'aimer encor mieux.
Voilà de mes galans avant le mariage!
On jure ses grands dieux de n'être pas volage;
Mais cédons-nous? Autant en emporte le vent.
Moi, je veux que tu sois après tout comme avant.
Si tu prends les défauts de Monsieur, sur mon âme,
Je n'imiterai pas la bonté de Madame.

FRANCISQUE.

Oh! je t'en donne ici l'autorisation.

ZOÉ, *vivement.*

Est-ce que j'ai besoin de ta permission?
Ecoute, nous n'avons qu'une seule vengeance:
Mais aussi, c'est qu'elle est bonne par excellence!!
J'ai... quatre moyens sûrs de l'exercer sur toi.

FRANCISQUE, *avec importance.*

Il serait malaisé de me tromper, je croi.

ZOÉ.

Ce ton avantageux, et ces airs d'homme habile,
Rendraient précisément la chose plus facile.

FRANCISQUE.

Et ton premier moyen, c'est?...

ZOÉ.

Je t'endormirai,
Je feindrai de haïr celui que j'aimerai.

FRANCISQUE.

Le second!

ZOÉ.

Pour agir avec plus de licence,
Je t'en ferai, mon cher, la fausse confidence.

FRANCISQUE.

Et le troisième?

ZOÉ.

Ah! ah!

FRANCISQUE.

Eh bien! répondras-tu?

ZOÉ.

En public, j'aurai l'air d'un dragon de vertu;
Mais dans le tête-à-tête...

FRANCISQUE, *à part.*

On n'est pas plus franc qu'elle.

Haut.

J'en ferai mon profit; merci, Mademoiselle.

Elle veut sortir, il la retient.

Et le dernier...?

ZOÉ.

C'est bien le meilleur, sur ma foi.

Francisque s'approche pour écouter.

Tu ne le sauras pas, je le garde pour moi.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES, *seul.*

Je prends, depuis une heure, une peine inutile :
Pour me fuir, elle s'est attachée à Derville...
Elle avait, ce matin, un air bien différent!
J'étais encor, j'étais son ami, son parent.
Son silence me tue; oui, cette incertitude
Est pour moi, je le sens, un supplice trop rude;
Je veux absolument savoir quel est mon tort,
Et je vais... Dieu! c'est elle.

SCÈNE II

CHARLES, DERVILLE, ADÈLE.

ADÈLE, *bas à son mari, dans le fond du théâtre.*

Ainsi, pressez-le fort;

Insistez vivement.

DERVILLE.

Laisse-moi faire.

S'approchant de Charles, et lui prenant la main.

Écoute :
Je viens te faire part d'un projet qui, sans doute,
Te surprendra beaucoup, du moins je le prévoi :
Nous voulons, mon ami, te marier.

CHARLES.

Qui, moi ?

DERVILLE.

Toi-même. Les parens de la jeune personne
Sont d'accord avec nous : et...

CHARLES, *sèchement.*

Cette offre m'étonne,
Et vient fort mal.

DERVILLE.

Comment ? Que veux-tu dire enfin ?

CHARLES.

Que jamais à l'hymen on ne fut moins enclin.

ADÈLE.

Mais vous ne savez pas, Charles, quelle est la femme,
Dont il est question.

CHARLES.

Je répète, Madame,
Que l'hymen, si je puis vous parler de mon goût,
N'a rien qui me séduise, en ce moment surtout.

DERVILLE, *déclamant.*

Mon cousin, ce discours sent le libertinage.

CHARLES.

Je suis jeune d'ailleurs, rien ne presse à mon âge.
Je puis attendre encor dix ans, sans qu'il soit tard.

DERVILLE.

Propos très-déplacé.

D'un ton de sévérité affectée.

Serais-tu par hasard
Ami du célibat?... Charle, mon cousin Charle,
Ecoutez... La raison par ma bouche vous parle,
Le célibat, grand Dieu! savez-vous ce que c'est?
Etat contre nature! immoral!... en effet,
L'homme est visiblement fait pour le mariage.
C'est un but, c'est un port, où doit tendre le sage;
J'ai fini par là, moi! j'ai formé ce lien,
Le plus sacré de tous, et je m'en trouve bien.
Et d'un autre côté, je suis sûr que ma femme
Est très-heureuse aussi; n'est-il pas vrai, Madame?...
Mais je ne veux pas trop prolonger la leçon;
Deux mots et je finis : si tu restes garçon,
Si tu fuis à jamais une honnête alliance,
Vois un peu quelle en doit être la censéquence!

Onctueusement.

Te voilà, mon ami, condamné pour toujours
A connaitre, à nourrir de coupables amours!
Te voilà séducteur! ah! ce serait infâme;
Moi, je suis pour les mœurs... Suis-je éloquent, ma femme?
Comment me trouves-tu?

ADÈLE, *à part.*

Vous plaisantez toujours;
Parlez au sérieux.

CHARLES, *à Derville.*

J'admire ton discours!
Cependant, à quoi bon tout ce brillant langage?
Je n'ai jamais été contraire au mariage;
Mais encor faut-il bien que l'on ait fait un choix.

ADÈLE, *vivement.*

Nous l'avons fait pour vous, mon cousin, et je crois
Que vous accepterez une telle alliance.

CHARLES.

Quel est donc ce parti, Madame?

DERVILLE.

C'est Hermance.

Mouvement négatif de Charles.

ADÈLE.

Quoi! vous refuseriez! Charles, vous avez tort.

DERVILLE.

Je t'assure, mon cher, qu'elle te convient fort.

ADÈLE.

Si vous la connaissiez, c'est bien la plus belle âme...

DERVILLE.

Moi, je suis tout-à-fait de l'avis de ma femme.
Epouse-la, crois-moi; son physique est fort bien;
Quant au moral, elle a cent mille écus de bien.

CHARLES.

Je l'estime beaucoup, elle est jeune, elle est belle,
Et, sous tous les rapports, je suis indigne d'elle;
Pourtant, je l'avoûrai, ses charmes jusqu'ici
N'ont pas touché mon cœur.

DERVILLE, *à sa femme.*

Que veux-tu faire aussi
D'un être comme lui? Ton cousin te ressemble,
Il est d'une froideur!... vous êtes bien ensemble.

A Charles.

Mais laissons là l'hymen. Si je t'en ai parlé,
C'est ma femme, vois-tu, qui me l'a conseillé;

Adèle fait un geste de confusion.

Car je ne suis pas fort, moi, pour le mariage.
Reste garçon, mon cher; c'est un parti fort sage.

Bas à Charles.

Tiens, je regretterai toujours le célibat;
On est son maître au moins, c'est un très-bel état.

Haut.

Mais pourquoi s'occuper de vétille pareille?
J'ai là des ouvriers qu'il faut que je surveille;
J'y vais. Vous trouverai-je encore à mon retour?
Qu'allez-vous devenir jusqu'à la fin du jour?

ADÈLE.

Charles, que faites-vous?

CHARLES.

Je... crois... que je demeure.

ADÈLE, *à part.*

Il veut me parler.

Haut.

Moi, je vais passer une heure
Chez madame Franval, qui m'attend à Passy.

CHARLES, *vivement.*

Ah! mon Dieu! je lui dois une visite aussi,

Et...

DERVILLE.

Mon cher, en ce cas, prends le bras de ma femme,
Tu l'accompagneras.

CHARLES.

Très-volontiers.

Offrant sa main à sa cousine.

Madame...
Permettez... nous ferons ensemble le chemin.

ADÈLE.

Non! Tout bien calculé, je la verrai demain.

DERVILLE, *étonné.*

J'irai, je n'irai pas; voyons, que veux-tu faire?

ADÈLE.

Je reste. Adieu, Messieurs.

CHARLES, *à part.*

Je souffre.

DERVILLE, *à sa femme avec humeur.*

Adieu, ma chère.

A Charles qui cherche à rester, et lui fait signe de sortir avant lui.

Comment donc! Tu me fais des politesses, toi!...
Monsieur, vous passerez : ne suis-je pas chez moi?
Vous plaisantez, vraiment.

Ils sortent.

SCÈNE III

ADÈLE, *seule.*

En refusant Hermance,
Il vient de renverser toute mon espérance.
Oui : j'allais l'éloigner de moi, de ce séjour,
Et surtout, je donnais le change à son amour ;
Il m'aurait oubliée ! A présent, au contraire,
De cette passion rien ne va le distraire ;
Il peut me voir, il peut me parler sans détour !
Nous serons en présence à chaque instant du jour !...
Où tout cela, grand Dieu ! pourra-t-il nous conduire ?...
Bientôt on va savoir pour qui Charles soupire ;
Que faire ? comment fuir le danger que je vois ?
Il faut rompre avec Charle ; il le faut, je le dois.
Par-là j'étoufferai sa passion funeste ;
Oui, rompons ; ce moyen est le seul qui me reste.

SCÈNE IV

ADÈLE, CHARLES. *Charles entre vivement, s'arrête de même, et arrive enfin auprès de sa cousine.*

ADÈLE.

Ah ! vous voilà, Monsieur ! Quoi ! vous avez déjà

Fini votre visite?

CHARLES.

Elle... n'était pas... là.

ADÈLE.

Mais vous n'avez pas eu le temps d'aller chez elle?

CHARLES.

Si fait, je...

ADÈLE.

Vous sortez!

CHARLES.

Eh bien! tenez, Adèle...
Vous saurez que je viens avec l'intention
De réclamer de vous une explication.

Tendrement.

Ma cousine, en quoi donc ai-je pu vous déplaire?
Avec moi vous prenez un visage sévère,
Vous ne me parlez plus, vous semblez m'éviter!
Cette rigueur, comment l'ai-je pu mériter?
Quoique j'aie envers vous de bien grands torts peut-être,
J'ai beau m'examiner, je ne puis les connaître.
Pourtant, j'en dois avoir, car vous me punissez!
Mais par mon repentir ils seront effacés;
Parlez, veuillez m'apprendre en quoi je suis coupable,
Mais ne prolongez pas un tourment qui m'accable.

ADÈLE, *à part.*

Voilà l'instant fatal; un peu de fermeté.

Haut.

Vous l'exigez, je vais dire la vérité.

Eh bien! Monsieur, en vous voici ce qui me blesse :
Faut-il vous l'avouer? Vous m'obsédez sans cesse,

Il fait un mouvement.

Oui, vous me fatiguez; depuis plus de deux mois,
Du matin jusqu'au soir c'est vous seul que je vois.
A toute heure, en tout lieu, que j'entre, que je sorte,
C'est vous, c'est toujours vous qui me servez d'escorte;
C'est qu'en dépit de moi, vous ne me quittez pas,
Que vous êtes une ombre attachée à mes pas!...
Tant d'importunité m'est pénible, me lasse;
Il est temps d'en finir; je vous demande grâce.

CHARLES.

Qu'entends-je! Est-ce bien vous qui me parlez ainsi?
Vous, ma cousine! Vous!...

ADÈLE.

Je viens de dire ici
Ce... que je pense.

A part.

Ah! Dieu!

CHARLES.

Je doute si je veille!...
Quel langage nouveau vient frapper mon oreille!...
Adèle, y pensez-vous. Eh! quoi! mon amitié
Vous devient importune! Avez-vous oublié
Que sous le même toit nous avons pris naissance?
Les mêmes lieux ont vu les jeux de notre enfance.
Adèle, songez-y; des souvenirs si doux,
Éloquens pour moi seul, sont-ils muets pour vous?
Mon cœur n'est pas changé, vous m'êtes toujours chère;
Mais moi, ne suis-je plus votre ami, votre frère?

ADÈLE, *émue.*

Ah! pardon!... Je ne puis demeurer plus long-temps...

A part.

Je n'y tiens plus.

Haut.

Oui, j'ai... des ordres... importans
A donner ce matin; chez moi je vais me rendre.

Elle fait un mouvement pour sortir.

CHARLES, *la ramenant.*

C'est à moi de sortir, et je sais vous comprendre;
Restez, Madame.

ADÈLE.

Eh! quoi!

CHARLES.

Faut-il avoir recours,
Pour me congédier, à de pareils détours?

ADÈLE.

Mais...

CHARLES.

Puisque j'ai cessé de vous être agréable,
Puisque ma vue enfin vous est insupportable,
Je m'éloigne.

ADÈLE.

Eh bien! soit.

CHARLES.

Vos vœux sont satisfaits;
Je pars!

ADELE.

Fort bien.

CHARLES.

Adieu, Madame... pour jamais.

ADÈLE.

Adieu.

Il sort.

SCÈNE V

ADÈLE, *seule.*

Ciel... quel effort j'ai fait là sur moi-même!...
Je n'en puis plus!... J'éprouve une faiblesse extrême.

Elle s'assied.

SCÈNE VI

ZOÉ, ADÈLE.

ZOÉ.

Qu'avez-vous donc? ô ciel! Vous m'effrayez vraiment!

ADÈLE.

C'est un peu de frisson, un éblouissement...

Elle fait signe à Zoé de s'éloigner de quelques pas.

Pour le traiter ainsi, dieu! combien il m'en coûte!
Quel courage il me faut! Ah! j'ai bien fait sans doute
D'en avoir une fois, du moins dans mes discours!
Je n'aurai plus besoin d'en avoir tous les jours...
Puisse-t-il être heureux! c'est ce que je désire.
Mais qu'entends-je? quel bruit!

SCÈNE VII

ZOË, CHARLES, DERVILLE, ADÈLE.

DERVILLE, *dans la coulisse.*

Quoi que tu puisses dire,
Tu ne sortiras pas.

ADELE, *à Zoé.*

C'est mon mari, je croi.

ZOÉ, *à Adèle.*

Avec votre cousin.

CHARLES, *dans la coulisse.*

C'en est trop, laisse-moi;
Je ne puis plus rentrer après un tel outrage.

ADÈLE.

Quel homme! il le retient!

DERVILLE, *dans la coulisse.*

C'est un enfantillage.

CHARLES.

Non, non, jamais chez toi je ne reparaîtrai.

DERVILLE, *l'entraînant jusqu'auprès de sa femme.*

Oh! parbleu, tu viendras ou de force ou de gré.

ADÈLE.

Mon Dieu, messieurs, pourquoi ce fracas?

DERVILLE.

Je ramène
Un transfuge à tes pieds, et ce n'est pas sans peine.
J'ai des remercîmens à recevoir de toi;
C'est que le géomètre était parti sans moi.

ADÈLE, *à part.*

Il eût aussi bien fait.

CHARLES.

J'ai vraiment bonne grâce
A me représenter ici, quand on me chasse.

DERVILLE.

Quelle obstination! eh! mais, encore un coup,
Tu juges mal ma femme, elle t'aime beaucoup.
Tiens! après son mari, je ne connais personne
Qu'elle préfère à toi; n'est-il pas vrai, ma bonne?

ADÈLE.

Mais, monsieur, ce discours...

DERVILLE.

Tu me l'as dit cent fois.
Ah! vous perdez le sens tous les deux, je le vois.
Allons, décidément il faut que je m'en mêle.

ZOÉ, *à part.*

O le plaisant mari! que va-t-il faire?

DERVILLE, *faisant signe à sa femme de s'approcher.*

Adèle;
Toi, monsieur le boudeur, qu'as-tu donc aujourd'hui?

ADÈLE.

Voulez-vous que Monsieur reste ici malgré lui?

DERVILLE, *la ramenant.*

Oh! ceci pour le coup devient trop fort. Ecoute :
Suis-je le maître ici, ma femme?

ADÈLE, *avec douceur.*

Mais sans doute.

DERVILLE.

Mes amis, en ce cas, doivent être les tiens.
Charles, comme tu sais, est le meilleur des miens;
Il est de nos parens, je l'estime, je l'aime;
Je veux qu'il soit par toi traité comme moi-même,
Entends-tu bien cela? s'il n'en est pas ainsi,
Je me fâche.

ADÈLE, *intimidée.*

Monsieur, vous serez obéi.

A part.

Cruel homme!

DERVILLE.

A la fin, c'est être raisonnable.
Pour toi, mon cher cousin, prends un air plus aimable;
Il est temps de quitter ce visage chagrin.
Voyons, grand innocent, viens lui baiser la main.
Pauvre garçon, voit-on une rougeur pareille?

Pendant que Charles baise la main d'Adèle.

Respectueusement... là... bien... c'est à merveille.

A sa femme.

En vous raccommodant, conviens que j'ai bien fait.

ADÈLE.

Monsieur.

DERVILLE.

A l'avenir, qui t'accompagnerait?

SCÈNE VIII

ZOE, CHARLES, DERVILLE,
MADAME DERVILLE MÈRE, ADÈLE.

MADAME DERVILLE, *à part dans le fond du théâtre.*

Les voilà tous; il faut qu'à frapper je m'apprête :
Haut à Derville.
Ma fille a déjà dû te souhaiter ta fête...

DERVILLE, *se retournant.*

A propos!

MADAME DERVILLE.

Je viens donc t'offrir seule, à mon tour,
Un bien léger cadeau, gage de mon amour.
Elle l'embrasse.
Tiens, cette broderie, Adolphe, est tout entière
L'ouvrage de mes mains.

DERVILLE.

Elle m'en est plus chère.

CHARLES, *regardant la broderie.*

Madame, ce travail est d'un excellent goût.

MADAME DERVILLE, *à part.*

Faisons restituer.

Haut.

Eh bien! ce n'est pas tout :

A Derville.

Il est une surprise encor qu'on te ménage,
Et qui doit, à coup sûr, te plaire davantage.

DERVILLE.

A moi? je n'attends plus aucun présent.

MADAME DERVILLE.

Mon fils,
C'est bien à toi pourtant qu'il doit être remis,

Regardant Charles.

L'idée en est d'ailleurs ingénieuse, aimable!

DERVILLE.

Enfin, expliquez-vous!

MADAME DERVILLE.

Tiens, voilà le coupable.

DERVILLE.

Qui! Charle!

CHARLES, *embarrassé.*

En vérité, j'ignore tout-à-fait...

MADAME DERVILLE.

Vous allez me comprendre. Où donc est le portrait?

CHARLES.

Le... portrait! quel portrait?

ADÈLE, *à part.*

Dieu!

MADAME DERVILLE, *montrant sa fille.*

Celui de Madame.

CHARLES.

De... ma cousine?

ADÈLE, *à part.*

O ciel!

DERVILLE, *vivement.*

Le portrait de ma femme?

ADÈLE, *à part.*

Veut-elle nous réduire à de fâcheux éclats!

MADAME DERVILLE, *à Charles.*

Mais on dirait, monsieur, que vous ne savez pas
Ce dont je parle ici?

CHARLES.

C'est... qu'en effet... j'ignore...

DERVILLE, *montrant Charles au doigt et ricanant.*

Allons donc!...

MADAME DERVILLE, *à Charles.*

A quoi bon dissimuler encore?
Vous voyez qu'on sait tout.

CHARLES.

J'affirme de nouveau...

MADAME DERVILLE.

Mais quand donc voulez-vous lui faire ce cadeau?

ADÈLE, *à part.*

Parlons-lui.

MADAME DERVILLE.

Voilà bien le moment, ce me semble.

DERVILLE, *les regardant l'un après l'autre.*

Mais que diantre avez-vous à démêler ensemble?

ADÈLE, *vivement.*

Charles, c'est...

MADAME DERVILLE, *l'interrompant.*

Laissez-moi lui parler; vous verrez
Que j'agis sagement, et vous m'approuverez.

Très-haut à Charles, Zoé, Charles, madame Derville, Derville, Adèle.

Vous teniez un portrait, quand ma fille est entrée.
L'offrande maintenant n'en est plus différée;
Nous savons qu'il n'est pas terminé tout-à-fait;
N'importe cependant, donnez-le tel qu'il est...
Mais à présent, monsieur, que pouvez-vous attendre?

DERVILLE.

Quelle peine on se donne ici pour me surprendre!...

A Charles.

Eh! sans doute, voyons, mon cher, est-il sur toi?

CHARLES, *regardant Adèle.*

Mais...

MADAME DERVILLE, *bas à Charles avec sévérité.*

Je sais tout; donnez.

ADÈLE.

Donnez.

DERVILLE.

Donne-le-moi;
Que diable!

Considérant le portrait.

C'est parfait! Dieu! quelle ressemblance!
Mes bons amis, croyez que ma reconnaissance...

Il baise la main de sa femme et fait un geste de remercîment à Charles.

MADAME DERVILLE.

Je dois dire au surplus, qu'en cette occasion,
Ils ont été tous deux d'une discrétion!...
Le hasard seul m'a fait découvrir ce mystère.

DERVILLE.

En vérité! comment ma femme a su se taire?

Lui serrant la main.

C'est très-bien! je t'en fais ici mon compliment;

ZOÉ, *qui s'est tenue à l'écart.*

Ah! cette scène-là vaut l'autre assurément.

MADAME DERVILLE.

Mais d'un nouveau détail il faut que je te parle;
Tu ne sais pas encor combien tu dois à Charle.

DERVILLE.

Comment donc?

MADAME DERVILLE.

Ce portrait...

DERVILLE.

Eh bien?

MADAME DERVILLE.

Il est de lui.

DERVILLE.

Il se pourrait? quoi! Charle, il est de toi?

CHARLES, *embarrassé.*

Mais... oui...

MADAME DERVILLE.

Ton cousin a tout fait de la meilleure grâce.

DERVILLE.

Oh! je n'y puis tenir... Il faut que je t'embrasse.

Il se jette à son cou.

ZOÉ, *à part.*

Ma foi, s'il me fallait dire lequel des trois
Est le plus attrapé, je ne pourrais, je crois.

DERVILLE.

A propos! vous saurez, ma mère, et vous, madame,
Que Franval doit partir ce soir avec sa femme.

ADÈLE.

Ce soir! est-il bien vrai?

MADAME DERVILLE.

Ce soir!

DERVILLE.

Eh! mon Dieu, oui.
Le fait est positif, car je le tiens de lui;

Il me quitte à l'instant.

A Charles.

Comme le temps le presse,
Qu'il est très affairé, j'ai cru, dans ma sagesse,
Pouvoir lui proposer tes services.

CHARLES.

De moi!

DERVILLE.

Ai-je trop présumé de mon crédit sur toi?

CHARLES.

Non, je suis tout à lui, mon cher, rien de plus juste.

DERVILLE.

Il t'attend.

MADAME DERVILLE, *à son fils.*

Mon ami, j'ai là plus d'un arbuste
Que je voudrais t'offrir; j'ai fait venir aussi
Quelques nouvelles fleurs... Elles sont près d'ici...

DERVILLE.

Mesdames, je vous suis.

Elles s'éloignent avec Zoé.

Bas à Charles.

Ce départ me chagrine!
Aussi, j'ai fait remettre un billet à Pauline;
Je donne sans façon rendez-vous pour ce soir.

Haut.

Tu t'en vas chez Franval?

CHARLES.

Oui, j'y vais.

DERVILLE.

Au revoir.

Il sort.

SCÈNE IX

CHARLES, *seul.*

Ah! le ciel permet donc que tout cela finisse;
Je sens qu'il était temps, car j'étais au supplice.
Mais comment a-t-on su que j'avais ce portrait?
A tout le monde ici j'en ai fait un secret!...
Il faut qu'on soit venu chez moi dans mon absence...
C'est madame Derville... oui, j'en ai l'assurance...
Comme elle jouissait de voir mon embarras!
Comme elle m'accablait!... je ne la conçois pas;
Elle n'a donc pas craint de compromettre Adèle?...
Mais elle s'est peut-être entendue avec elle!
Qui, ma cousine? oh! non; elle a trop de bonté,
Et n'eût pas jusque-là poussé la cruauté...
Envers moi, maintenant j'explique sa conduite;
Oui, je vois le motif qui fait qu'elle m'évite...

SCÈNE X

ADÈLE, CHARLES.

ADÈLE, *hors d'haleine.*

Ah! c'est vous que je cherche! on vous croit à Passy;
J'ai saisi ce moment pour accourir ici.

Vous jugez bien, monsieur, qu'il s'agit de la scène
Qui vient de se passer; c'est là ce qui m'amène...
Monsieur, vous le voyez, grâce au zèle indiscret
De quelqu'un de mes gens, je sais votre secret.
De plus, vous avez dû remarquer que ma mère
Paraît avoir aussi pénétré ce mystère.
Derville, j'en conviens, n'en est pas encor là,
Mais, sûrement, bientôt il s'en apercevra.
Cette position, vous le sentez, m'afflige;
Vous avez fait le mal; voici ce que j'exige :
Que feignant une affaire, ou toute autre raison,
A dater d'aujourd'hui, vous quittiez la maison;
Que d'abord, vous veniez plusieurs fois par semaine
Nous visiter ici; qu'au bout de la quinzaine,
Vous rendiez moins fréquens vos rapports avec nous;
Et qu'enfin, dans un mois vous les supprimiez tous.

CHARLES.

Madame, je conçois votre juste colère;
Mais vous venez de rendre un arrêt bien sévère.
Je ne puis, sans éclat, me séparer de vous;
Je suis votre parent, l'ami de votre époux;
De me voir tous les jours il a pris l'habitude,
Et...

ADÈLE.

Vous prétexterez votre amour pour l'étude,
Vos occupations...

CHARLES.

Adèle, écoutez-moi!

ADÈLE.

Parlez.

CHARLES.

Votre mari vous est connu, je croi.

Sans lui faire un aveu délicat et pénible,
Ce que vous proposez me parait impossible;
Il viendrait me chercher, m'imposerait la loi
De revenir ici, malgré vous, malgré moi.
Souffrez donc que je reste; et croyez que personne...

ADÈLE.

Non, Monsieur; le devoir, la raison, tout l'ordonne;
Il faut vous éloigner.

CHARLES.

Madame, permettez;
Suis-je digne en effet de tant de duretés?
Si vous savez le nom de celle qui m'est chère,
Le hasard vous l'apprit; moi, j'avais su me taire.
Que pouvais-je de plus? J'ai fait ce que je doi;
Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de moi.
De grâce, descendez dans le fond de votre âme :
Le mal est fait, c'est moi qui le ressens, Madame;
Et vous ne craignez pas qu'il soit contagieux.
Oui, c'est moi, c'est moi seul qui serai malheureux.
Rassurez-vous, je sais à quoi l'honneur m'oblige.

ADÈLE.

Faut-il le répéter, je le veux, je l'exige.

CHARLES, *avec feu.*

Ah! puisque vous poussez l'injustice à ce point,
Je suis chez mon ami, je n'en sortirai point.
Envers vous, envers lui, je ne suis pas coupable,
Mon cœur est pur enfin, ma vie inattaquable;
Ici, le front levé, je puis toujours venir;
J'y viendrai. De quel droit voulez-vous m'en bannir?
Pourquoi cette exigeance altière, impérieuse?

ADÈLE, *avec douceur.*

Charles, voudriez-vous me rendre malheureuse?

CHARLES.

Qui? moi? grand Dieu! ce mot décide de mon sort;
Je ne résiste plus. C'est l'arrêt de ma mort,
Mais, je vais obéir... Adieu. Soyez heureuse!

ADELE.

Adieu.

Il sort.

SCÈNE XI

ADELE, *seule.*

Combien son âme est noble et généreuse!
Il va donc s'éloigner; ah! tant mieux! désormais
Je pourrai retrouver et le calme et la paix.

SCÈNE XII

DERVILLE, ADELE.

DERVILLE, *dans la coulisse.*

Demain, avant midi, que ma malle soit faite,
Les chevaux commandés, et ma calèche prête;
Que l'on n'y manque pas.

ADELE, *à part.*

Qu'entends-je? quel discours!

A Derville qui entre.

Monsieur, puis-je savoir?

DERVILLE.

Je pars pour quinze jours.

ADÈLE.

Pour quinze jours!

DERVILLE.

Hélas! il est trop vrai, ma chère.
Je devais dans un mois visiter notre terre;
Il me semble t'avoir instruite de cela.
J'avais pensé pouvoir différer jusque-là
Des réparations tout-à-fait importantes.
On m'écrit maintenant qu'elles sont très-urgentes,
Et qu'afin d'obvier aux accidens, il faut,
Qu'au lieu d'attendre un mois, je m'y rende au plus tôt;
Ainsi, je pars demain, c'est une affaire faite.

ADÈLE.

Demain! et moi, Monsieur?

DERVILLE.

Ne sois pas inquiète;
Charles demeure ici, je le laisse avec toi.

ADÈLE, *à part.*

Charles, grand Dieu!

Haut.

Monsieur, de grâce emmenez-moi.

DERVILLE.

Non, cela ne se peut.

ADÈLE.

Emmenez-moi, vous dis-je.

DERVILLE, *à part.*

Je m'en garderai bien.

ADÈLE.

Il le faut, je l'exige.

DERVILLE, *à part.*

Et milady qui part!

Haut.

Je reviens dans un mois...
Tu te fatiguerais, c'est pour une autre fois...

ADÈLE.

Voulez-vous me forcer à m'expliquer?

DERVILLE.

Oui, parle.

ADÈLE.

Il ne me convient pas de rester avec Charle.

DERVILLE.

Quoi! ce serait encor l'affaire de tantôt?
Ah! c'est trop fort, tenir rancune pour un mot!

ADÈLE.

Non, ce n'est pas cela.

A part.

Que ce sang-froid m'assomme!...

Haut.

Je ne puis demeurer seule avec un jeune homme.

DERVILLE.

Charle est-il un jeune homme? Eh! non, tu le sais bien.

ADÈLE.

Mais qu'est-il donc?

DERVILLE.

Il est... mathématicien.

ADÈLE.

Enfin... il me déplaît.

DERVILLE.

Quelle bizarrerie!
Jamais femme n'a pu souffrir la gaucherie.
Est-ce sa faute, à lui? je conviens qu'en effet
Il ne met pas beaucoup de grâce à ce qu'il fait;
Que son défaut d'usage est quelquefois unique.
Mais il peut se former; et puis, cela s'explique;
Quand ce jeune homme sort des bancs, de bonne foi,
Exiges-tu qu'il soit aimable comme moi?
Cela ne se peut pas.

ADÈLE, *à part.*

Il ne veut pas m'entendre!
Ah! quel homme! tâchons de me faire comprendre.

Haut.

Apprenez, puisqu'enfin vous voulez le savoir,
Que, pour mille raisons, je ne puis plus le voir.

DERVILLE.

Peste! et ces raisons-là sont-elles invincibles?
Dis-les moi.

ADÈLE.

Nos humeurs ne sont pas compatibles!

DERVILLE.

Parbleu! voilà du neuf, et tu m'étonnes fort :
Je vous ai toujours vus du plus parfait accord.

ADÈLE.

Monsieur, vous vous trompez on ne peut davantage;
Il ne reviendra plus.

DERVILLE.

C'est un enfantillage.
J'arrangerai cela, vous êtes de grands fous.

ADÈLE, *tendrement.*

De grâce, permettez que je parte avec vous.

DERVILLE.

Cela ne se peut pas, je vous l'ai dit, Madame.

ADÈLE.

Au nom du ciel, Monsieur, emmenez-moi.

DERVILLE.

Ma femme,
Je vous répète encor que mon intention
Est de voyager seul...

La considérant.

Quelle agitation!
J'ai peine à concevoir... Eh! bon Dieu! saurait-elle
Que l'on m'attend aux eaux?

Haut et avec douceur.

Sois raisonnable, Adèle;

Je t'ai dit mes motifs, juge-les, juge-moi;
Il m'en coûte beaucoup de m'éloigner de toi.

Il lui baise la main, la regarde et sort.

SCÈNE XIII

ADÈLE, *seule.*

J'ai beau faire, il s'obstine à ne pas me comprendre.
Que vais-je devenir? quel parti dois-je prendre?
Le moyen d'éviter l'abîme que je voi!...
Il sera toujours là, toujours là, devant moi!
Comment lutter? comment ne pas être coupable?
Je lis dans l'avenir, il est épouvantable!
Quand le danger s'accroît, ma raison s'affaiblit...
Eh! mais, l'ambassadeur, Pauline me l'a dit,
A Franval maintenant demande un secrétaire...
Si Charles consentait... Dieu! Quel trait de lumière!
On le lui peut offrir; c'est un fort bel emploi...
S'il l'accepte, demain il sera loin de moi;
Je suis sauvée!... Allons en parler à Pauline,
Allons la voir; il faut qu'elle le détermine;
Il le faut, je le sens. Courons-y de ce pas;
O ciel! tu vois mon cœur, ne m'abandonne pas.

ACTE IV

On aperçoit une vue du bois de Boulogne; à gauche, un angle de mur et la grille du parc de Derville, ainsi qu'un écriteau, sur lequel on lit : *route de Passy;* à droite, un banc adossé à un buisson, et quelques arbres. Auteuil est à la gauche du spectateur, Passy à sa droite.

SCÈNE PREMIÈRE

ZOÉ, *entrant par la grille,* ADÈLE.

ADÈLE, *à part.*

Pauline a dû le voir. Ah! je brûle d'apprendre
Ce qu'il a répondu, le parti qu'il va prendre...
Elle n'arrive pas!... je l'attends, car enfin,
Elle ne peut tarder. C'est ici son chemin;
Asseyons-nous un peu.

ZOÉ, *à part.*

Comme elle est tourmentée!
Je soupçonne l'objet dont elle est agitée.

ADÈLE, *se levant et regardant dans la coulisse.*

Ah! la voici.

Haut.

Du parc cet endroit est tout près;
Rentrez, Zoé, je veux y respirer le frais.

ZOÉ, *à part.*

Elle attend son cousin, j'en suis presque certaine,
Allons en prévenir au plus tôt ma marraine.

Elle sort par la grille sans voir Pauline.

SCÈNE II

ADÈLE, MADAME FRANVAL, *venant de Passy.*

ADÈLE, *vivement.*

Eh bien! à mon projet l'as-tu fait consentir?
Qu'a-t-il répondu? parle.

MADAME FRANVAL.

Il ne veut pas partir.

ADÈLE.

O ciel! quoi! Charle aussi repousse ma prière?

MADAME FRANVAL.

A juger ton cousin ne sois pas si légère.
Songe qu'il est cruel de quitter son pays.
D'abandonner enfin ses parens, ses amis.

ADÈLE.

Oui.

MADAME FRANVAL.

Mais dis-moi, sais-tu que j'étais en colère
En venant ici ?

ADÈLE.

Toi ?

MADAME FRANVAL.

C'est qu'à l'instant, ma chère,
Je reçois le billet le plus inconvenant,
Le plus sot, le plus fou, le plus impertinent
Qu'on puisse imaginer...

ADÈLE.

Hâte-toi de m'instruire;
Voyons!...

MADAME FRANVAL.

C'est un monsieur qui m'écrit pour me dire
Que je l'aime beaucoup; qu'il se plait à le voir;
Que depuis fort long-temps, ses yeux m'ont fait savoir
Qu'il est rempli pour moi d'une égale tendresse;
Qu'il apprend mon départ; que, comme le temps presse,
Dans l'intérêt commun, il a pensé devoir
Me donner sans façon rendez-vous pour ce soir.
Et c'est ce qu'il a fait. Hem! qu'en dis-tu, ma chère?

ADÈLE.

Ce billet est vraiment bien extraordinaire.

MADAME FRANVAL.

De ce ton cavalier qui ne serait blessé?

ADÈLE.

Mais enfin, ce monsieur si pressant, si pressé,
Comment s'appelle-t-il? jusqu'à présent j'ignore...

MADAME FRANVAL.

Ah! c'est là le plus beau! cet homme que j'adore,
Je ne sais pas son nom.

ADÈLE.

Allons; en pareil cas,
On devine toujours.

MADAME FRANVAL.

Je ne m'en doute pas.
Mais voici le billet, il est sans signature,
Et je ne connais pas d'ailleurs cette écriture.
Peut-être sauras-tu deviner mieux que moi
Quel est le nom du fat...

ADELE, *lisant.*

Dieu! qu'est-ce que je voi?
Derville!...

MADAME FRANVAL, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait, juste ciel!

Haut.

Je t'en prie,
Pardon, mille pardons de mon étourderie...

Tendrement.

Ma pauvre Adèle, eh quoi! l'union, le bonheur
Ont déjà disparu de votre intérieur!!
De tous les coups du sort c'est là le plus à craindre.

En lui serrant la main.

Adèle... je te plains...

ADELE, *tombant dans ses bras.*

Ah! je suis bien à plaindre:..

MADAME FRANVAL.

Dans tes tristes regards depuis long-temps j'ai lu
La peine que tu sens. Souvent j'aurais voulu,
En pleurant avec toi, la rendre plus légère;
Mais tu ne disais rien, j'ai cru devoir me taire.

ADÈLE.

Malgré l'intimité qui régnait entre nous,
Convient-il de parler des fautes d'un époux?
Victime de ses torts et de son inconstance,
Durant près de deux ans, j'ai souffert en silence.
J'aurais continué, c'était là mon devoir;
Mais puisqu'un incident que je n'ai pu prévoir
Vient de te révéler sa conduite odieuse,
Je dois en convenir, je suis loin d'être heureuse.
Pendant six mois, il fut assidu, plein de soins,
Et paraissait m'aimer, je le croyais du moins...
Bientôt l'éloignement, la froide politesse,
Remplacèrent pour moi sa première tendresse.
Du temps, de la raison j'attendais son retour;
Mais je vois mon espoir s'éteindre chaque jour.
Moi, qui plus que personne ai besoin que l'on m'aime,
Toujours dans l'abandon et seule avec moi-même,
Veuve avec un mari! Mon sort est désormais
De voir se consumer ma jeunesse en regrets.
Pauline, tous les jours je souffre davantage;
Hélas! moi qui jadis aimai tant le volage!
Moi qui me ferais même un plaisir, une loi,
De revenir à lui, s'il revenait à moi!

MADAME FRANVAL.

Comment? toi, mon Adèle, honnête, vertueuse,
Avec un jeune époux, te voilà malheureuse.

Moi, de qui les penchans sont plus légers, moins doux,
Je trouve le bonheur auprès d'un vieil époux.
Pourtant le mal n'est pas sans remède, je pense.
Peut-être la raison, une douce éloquence...

ADÈLE.

Pauline, j'ai souvent employé ce moyen,
Je n'ai rien obtenu; je n'espère plus rien.
Je le vois rarement, à peine je lui parle;

Tendrement.

Il est toujours absent!... et sans ce pauvre Charle,
Qui fit diversion à mon isolement,
Il eût été complet.

MADAME FRANVAL.

C'est véritablement
Un excellent jeune homme. Il n'est pas sur la terre
D'être plus doux, je crois, de meilleur caractère.
N'est-ce pas, Adèle?

ADÈLE, *baissant les yeux.*

Oui.

MADAME FRANVAL.

Mais, ma chère, dis-moi,
Il m'inspire à présent de l'effroi.

ADELE.

De l'effroi?

Elle écoute avec inquiétude.

MADAME FRANVAL.

Ce matin, dans le parc, j'errais à l'aventure;
J'étais seule et rêvais dans une allée obscure;
Mes pas en parcouraient lentement les détours,

Quand tout-à-coup j'entends des gémissemens sourds,
Des soupirs étouffés, des sanglots... Je m'arrête,
Et je prête à ce bruit une oreille inquiète.
Je distingue bientôt ces mots interrompus,
Ces seuls mots : Malheureux ! je ne la verrai plus !
Ce discours m'attendrit ; j'écoute, on recommence ;
J'écarte le feuillage, et sans bruit je m'avance,
Pour savoir le motif de si vives douleurs ;
J'arrive, et j'aperçois... Charle inondé de pleurs.
Mon aspect l'interdit. Je lui parle, il se trouble ;
Je veux l'interroger, son embarras redouble ;
J'insiste ; il se dérobe à mes regards surpris,
Et disparaît enfin, sans m'avoir rien appris.

Adèle respire.

Adèle, sa pâleur, sa figure abattue,
Me donnent à penser... m'ont vivement émue...
Je crains fort l'avenir... Pour toi-même, pour lui,
Je t'engage à le voir.

ADÈLE.

Tu crois ?...

MADAME FRANVAL.

Dès aujourd'hui.
De l'honneur je suis loin de penser qu'il s'écarte ;
Mais néanmoins, il faut absolument qu'il parte.

Mouvement d'Adèle.

Je suis, à cet égard, de ton opinion...
J'entre parfaitement dans ta position...
Je trouve ta conduite et délicate et sage...
Tu m'entends !... je m'abstiens d'en dire davantage.
Mais ne perds pas de temps ; nous partons aujourd'hui.
Va le trouver ; toi seule obtiendras tout de lui.

ADÈLE, *très-émue.*

Oui, ce conseil est bon; oui, j'irai trouver Charle;
Tout me dit en effet qu'il faut que je lui parle.

Marchant.

S'il reste, ah! je le sens, je n'échapperai pas
Au précipice affreux entr'ouvert sous mes pas.
De la fatalité je vais être victime;
Charles, Derville, tout me pousse dans l'abime.
Il faut absolument l'éloigner de ces lieux.

MADAME FRANVAL, *à part.*

Pauvre Adèle!

ADÈLE.

Sans doute il sera généreux;
Son cœur a toujours eu de la délicatesse.
Mais où le rencontrer maintenant? Le temps presse...
A la maison peut-être? ah! je l'en ai banni;
De ma propre frayeur c'est moi qui l'ai puni.
Mais quelque part qu'il soit, il faut que je le trouve,
Et que je mette un terme aux tourmens que j'éprouve...

A son amie.

N'est-ce pas à ce soir qu'est fixé le départ?!!!

MADAME FRANVAL.

Oui.

ADÈLE.

Courons le chercher; demain il est trop tard.
Il faut que je le voie aujourd'hui, dans une heure;
Que je tombe à ses pieds, qu'il parte, ou que je meure.
Eloignons-nous d'ici, Pauline.

SCÈNE III

MADAME DERVILLE, *entrant par la grille,* ADÈLE, MADAME FRANVAL.

MADAME DERVILLE, *dans le fond du théâtre.*

Approchons-nous.

Arrêtant sa fille qui sortait.

Quelle agitation! ma fille; où courez-vous?

ADÈLE.

Ma mère... c'est... souffrez... Derville... ce voyage...
Je crains... je ne puis pas demeurer davantage...
Suis-moi... pardon, il faut que je quitte ces lieux.

Elle sort avec madame Franval, et se dirige vers Passy.

SCÈNE IV

MADAME DERVILLE, *seule.*

Quel désordre effrayant dans son air, dans ses yeux!
Juste ciel! quel langage incohérent, bizarre!
Mais véritablement cette tête s'égare!
Je ne la conçois plus. Charles de son côté,
Autant que j'ai pu voir, n'est pas moins agité.

SCÈNE V

ZOÉ, *entrant par la grille.* MADAME DERVILLE.

ZOÉ.

On vient de m'apporter, Madame, avec mystère
Ce billet.

MADAME DERVILLE.

Donne-moi.

ZOÉ, *voulant l'empêcher d'ouvrir.*

Mais...

MADAME DERVILLE.

Laisse donc, ma chère.

Elle lit.

« Frappé, étourdi du coup qui m'a été porté, j'ignore ce que j'ai pu répondre à Pauline. Mais depuis, j'ai réfléchi, j'ai longuement réfléchi. Vous écrire mes projets serait insuffisant; il faut que je vous voye, il le faut. Un homme d'un âge mûr, un ami respectable assistera à notre entrevue, et verra sans entendre. »

Le singulier billet qu'aujourd'hui je reçoi!

Elle regarde l'adresse.

L'adresse est à ma fille, il n'était pas pour moi.
Zoé, qu'avez-vous fait? vous auriez dû m'instruire...

ZOÉ.

Hé! vous ne m'avez pas, Madame, laissé dire.

MADAME DERVILLE.

Mais il faut profiter d'un hasard qui me sert.
Achevons, puisqu'enfin ce billet est ouvert.

« Adieu, madame. Pour prix de l'amitié la plus respectueuse, ne me refusez pas la première et la dernière grâce que je réclame de vous. Je vous attends à neuf heures près de la grille du parc.

« CHARLES. »

C'est en ce lieu. Vraiment la demande est honnête.
Un rendez-vous! il faut qu'il ait perdu la tête.
J'éprouve, en y songeant, une indignation!...
Mais moi, que dois-je faire en cette occasion?
C'est à moi d'empêcher... En gardant cette lettre,
Je suis certaine... Non... il faut la lui remettre.
Oh! l'excellente idée! oui, ma fille saura
Les beaux projets de Charle; elle le connaîtra.
Le voile déchiré, plus de danger pour elle;
Elle rompt avec lui.

Elle remet et presse le cachet. Haut.

Va-t'en trouver Adèle
Chez madame Franval. Moi, je reste en ces lieux.

Zoé sort.

SCÈNE VI

MADAME DERVILLE, *seule.*

Contre eux-mêmes, il faut les protéger tous deux.
Le danger devient grave, et cette circonstance
Réclame tout mon zèle, et toute ma prudence.
Oui, courons au secours de ce cœur combattu;
J'ai pitié de ma fille; et, malgré sa vertu,
Je commence vraiment à n'être plus tranquille.
L'avenir m'épouvante... Ah! Derville! Derville!

Elle s'assied sur le banc.

SCÈNE VII

DERVILLE, *entrant par la grille du côté d'Auteuil,*
MADAME DERVILLE.

DERVILLE, *à part, dans le fond du théâtre.*

On n'a pas répondu, mais on viendra, je croi;
Oui, je suis convaincu que Pauline est à moi.

Il tire sa montre.

Mais je suis en retard. Neuf heures!

Il s'avance sur le théâtre et voit madame Derville.

C'est ma mère!

Ah! fuyons.

MADAME DERVILLE.

Je n'ai plus de morale à lui faire;
J'ai reçu, ce matin, un si bizarre accueil.

DERVILLE, *sortant.*

Allons vite la joindre à la mare d'Auteuil.

Il se dirige vers Passy.

SCÈNE VIII

MADAME DERVILLE, *marchant à grands pas.*

Mon fils se convertir, la chose est impossible.
Décidément, je vois qu'il est incorrigible.
Il méconnaît, il fuit les plus sages avis;
Sa conduite est affreuse, et s'il n'était mon fils...
Ah! malgré tous ses torts, il faut bien le défendre.
Je ne sais pas quel cours les choses doivent prendre;
Mais c'est à moi de voir ce qu'on peut essayer,
De veiller, d'avertir, peut-être d'effrayer!...
Observons, empêchons le mal qui peut se faire,
Et donnons à Derville une leçon sévère.

CHARLES, *dans la coulisse.*

Attache mon cheval, et retourne chez moi.

Madame Derville écoute.

SCÈNE IX

CHARLES, *venant d'Auteuil par le bas de la coulisse.*

Elle ne viendra pas.

MADAME DERVILLE, *se cachant derrière le buisson.*

Charle!

CHARLES.

Au moins, je le croi.
Pourtant, il faut la voir; il y va de ma vie;
Il faut absolument que je me justifie.
Non, non, je ne veux pas, m'exilant de ces lieux,
Laisser planer sur moi des soupçons odieux.
Ah! combien pour mon cœur cette idée est pénible!
Supporter son mépris! cela m'est impossible!...
Un instant suffirait pour la désabuser;
Sera-t-elle cruelle au point de refuser?
Hélas! je ne dois plus revoir jamais Adèle.

SCÈNE X

CHARLES, DERVILLE, *venant de Passy.*

CHARLES, *s'avançant vers la coulisse.*

On vient! c'est elle.

DERVILLE, *le saisissant par le bras.*

Non, monsieur, ce n'est pas elle;
C'est moi.

CHARLES, *à part.*

Derville! ô ciel!

DERVILLE.

Vous conviendrez, je croi,
Que si vous attendiez quelqu'un, ce n'est pas moi.

CHARLES, *à part.*

Quel coup de foudre! ô Dieu! que faire?

DERVILLE, *d'un ton sévère.*

Monsieur Charle,
Écoutez-moi, venez ici, que je vous parle.
Comment! de mes bontés voilà le résultat!

CHARLES, *à part.*

Ah! tout est découvert, grand Dieu!

DERVILLE.

Petit ingrat,
Je vous reçois chez moi comme un homme que j'aime,
Je vous traite en parent, et dans ce moment même,
Vous avez un amour, que dis-je? un rendez-vous...
Et je l'apprends, monsieur, par un autre que vous.
Ah! c'est affreux, j'en suis courroucé.

CHARLES, *à part.*

Je respire.

DERVILLE.

Est-ce ainsi qu'avec moi vous deviez vous conduire?
A ne vous rien cacher, vous agissez fort mal.

CHARLES, *balbutiant.*

Quoi!...

DERVILLE.

Je sais tout, je viens de rencontrer Franval,
Que je ne cherchais pas; car je cherchais sa femme;
Mais elle m'a joué, je n'ai pas vu la dame!
Enfin, pour revenir, il m'a tout répété;
C'est par distraction qu'il avait accepté.

CHARLES.

Il ne viendra donc pas?

DERVILLE.

Une importante affaire
Le demande à Paris, l'appelle au ministère;
Il m'a dit de venir le remplacer.

CHARLES.

Comment?

DERVILLE.

Cela rentrait de droit dans mon département.

Sévèrement.

Oui, c'est un procédé coupable que le vôtre.

CHARLES.

Mais!...

DERVILLE.

Deviez-vous songer à faire choix d'un autre?...
Quoi qu'il en soit, malgré mon indignation,
Je veux bien pardonner; mais à condition
Qu'à dater d'aujourd'hui, je saurai vos fredaines,
Ne vous ai-je pas, moi, conté toutes les miennes?
Je le veux, je l'exige; entendez-vous cela?

CHARLES, *à part.*

Malgré la nuit, sans doute il la reconnaîtra,
Et je tremble qu'alors dans sa fureur jalouse...

DERVILLE.

Je suis mari, c'est vrai; mais jamais je n'épouse
Les querelles de corps, et dans les différends,
Je me range toujours du parti des galans.

CHARLES, *à part.*

Mais voici le moment, Adèle va paraître!
Et, dans l'obscurité se trahira peut-être.

DERVILLE.

Et la petite femme, est-elle bien? Son nom?...
Est-elle mariée?... Ah! tu ne dis pas non.
Vous chassez donc aussi sur les terres des autres?
Puis, fiez-vous encore à tous ces bons apôtres;
Voyez cet air si doux; pouvait-on se douter...

CHARLES, *à part.*

Si du moins de ce lieu je pouvais l'écarter.

DERVILLE.

Tu ne dis mot! qu'as-tu?

CHARLES, *balbutiant.*

Mon cher ami... sans doute...
Elle viendra bientôt...

DERVILLE.

Eh bien! après?

CHARLES.

Écoute...
Tu devrais... me laisser.

DERVILLE, *élevant la voix.*

Vous vous moquez, je croi!
Je veux la voir.

CHARLES.

O ciel!

DERVILLE.

Je veux lui parler, moi.

CHARLES, *avec terreur.*

Lui parler! que dis-tu? qu'elle pensée affreuse!
Mais songe donc qu'elle est honnête, vertueuse.

DERVILLE.

Honnête! l'innocent!

CHARLES.

Pourquoi me tourmenter?
Derville, mon ami, garde-toi de rester.

DERVILLE.

Sais-tu que ton refus me pique davantage?
C'est donc un grand secret que cet amour? Je gage
Que je connais la dame!

CHARLES, *entendant madame Derville qui fait du bruit derrière le buisson.*

On vient à nous, grand Dieu!
C'est elle! je frémis!

DERVILLE.

J'en suis charmé, parbleu!
Je la verrai, je tiens à percer ce mystère.

Charles effrayé s'interpose entre Derville et le lieu d'où part le bruit.

SCÈNE XI

DERVILLE, CHARLES, MADAME DERVILLE, *dans le fond.*

MADAME DERVILLE, *à part.*

Ma fille viendra-t-elle? oh non.

CHARLES, *repoussant son ami.*

Que vas-tu faire?

MADAME DERVILLE, *à part.*

Pourtant j'ai lieu de craindre...

CHARLES, *à Derville.*

Arrête, par pitié!
Arrête, au nom du ciel! au nom de l'amitié!

Se retournant vers le buisson.

O Dieu! n'avancez pas, madame, je vous prie.

Luttant contre Derville.

Plutôt que de la voir, tu m'ôteras la vie.

MADAME DERVILLE.

Observons-les toujours.

DERVILLE.

Eh! mon Dieu! que de bruit!
Puisque tu prends la chose au tragique, il suffit;
Je ne la verrai pas.

CHARLES.

Ah! je me sens renaître!

DERVILLE.

J'obéirai; je suis bien complaisant peut-être;
Je ne veux pas ta mort, cher cousin, Dieu merci.

CHARLES.

Mon ami, quelqu'un vient; retire-toi d'ici;
Retire-toi.

DERVILLE.

C'est juste; il faut de la décence.
Je sais vivre, je vais me tenir à distance.

Déclamant.

Protecteur des amours, pour vous je veillerai;
Si l'ennemi paraît, je le signalerai.

Il s'éloigne et revient sur ses pas.

Ah! dis-moi donc, je veux, pour mieux jouer mon rôle,
Promener ton cheval, cela sera fort drôle.
C'est lui que j'entends là?

CHARLES.

Dans le taillis voisin.

DERVILLE.

A charge de revanche, entends-tu, mon cousin?

De la coulisse.

Bonne chance.

SCÈNE XII

CHARLES, MADAME DERVILLE, *toujours derrière le buisson.*

Faut-il que je prévienne Adèle?

Non, non, elle fuirait dans sa frayeur mortelle...
Pourtant, elle me blâme, elle doit m'accuser,
Et je m'éloignerais sans la désabuser!
Ah! je veux lui parler... j'entends quelqu'un! j'ignore!...

SCÈNE XIII

CHARLES, ADÈLE, MADAME DERVILLE.

ADÈLE, *entrant précipitamment, la lettre de Charles à la main.*

Il faut que je le voie; il y doit être encore;
Hâtons-nous; je me meurs, et mes sens éperdus...

A Charles, qu'elle saisit vivement par le bras.

Ah! je vous trouve enfin, je ne vous quitte plus.

CHARLES.

Ma cousine, c'est vous!

ADÈLE.

J'arrive pour vous dire
Qu'à ma demande il faut absolument souscrire.
Charles, vous me perdez, si vous restez ici;
Ma mère a des soupçons, mes gens en ont aussi,
Il en est temps, partez! prenez pitié d'Adèle.
Partez! délivrez-moi de ma crainte mortelle.
Oui, c'est une faveur que j'exige de vous,
Et que je viens ici réclamer à genoux.

CHARLES.

Vous!... J'avais repoussé les offres de Pauline;
Mais j'ai songé bientôt à ma triste cousine;

J'ai vu son avenir, son bonheur compromis,
J'ai compris mon devoir, et je me suis soumis.

ADÈLE.

Charles, que j'aime en vous cette délicatesse!
Oui, je vous reconnais... Il faut que je vous laisse.

CHARLES.

Un seul instant encor. J'ai des torts envers vous;
J'ose vous demander de les oublier tous.

ADELE.

Il sont tous oubliés; séparons-nous.

CHARLES.

Adèle,
Gardez le souvenir d'un ami si fidèle.

ADÈLE.

Toujours. Séparons-nous.

CHARLES, *à genoux.*

Eh bien! oui, oui, je pars;
Consolez-moi du moins d'un seul de vos regards.

ADÈLE, *le regardant avec amitié.*

Charles...

SCÈNE XIV

DERVILLE, CHARLES, ADÈLE,
MADAME DERVILLE, *derrière le buisson.*

DERVILLE, *agitant vivement sa main de la coulisse au-dessus du buisson de gauche.*

Retirez-vous.

CHARLES, *courant à lui.*

Malheureux!

DERVILLE.

On s'avance;
J'accours vous prévenir; fuyez, de la prudence.

ADÈLE, *qui est allée tomber sur le banc, et se couvre la tête de son voile et de son écharpe.*

Derville!

CHARLES, *à son ami.*

Tu me perds.

DERVILLE.

Eh! qu'a donc cette dame?

ADÈLE, *à part.*

Je sens un froid mortel jusques au fond de l'âme.

DERVILLE.

Charle, eh bien! qu'attends-tu? tu trembles, malheureux!
C'est donc à moi d'avoir de la tête pour deux.

S'avançant vers sa femme et la saluant avec cérémonie.

Madame, permettez! votre danger m'inspire.

CHARLES, *le repoussant.*

Que veux-tu faire, ô ciel!

DERVILLE.

Laisse-moi la conduire.

CHARLES, *luttant toujours.*

Non, non, garde-toi bien d'accompagner ses pas.

DERVILLE, *examinant sa femme et s'éloignant un peu.*

C'est madame Flavière!...

ADÈLE.

Ah! grand Dieu!

DERVILLE, *s'en allant.*

Dans ce cas,
Je me retire donc.

Se rapprochant.

Chez moi vas-tu te rendre?

CHARLES, *le poussant.*

Oui, dans l'instant; va-t'en.

DERVILLE, *s'en allant de nouveau.*

Alors, je puis t'attendre.

Revenant.

Dis donc, de ton amour j'ai reconnu l'objet;
Rien ne m'échappe.

Il fait un mouvement pour sortir.

CHARLES, *avec effroi.*

O ciel!

DERVILLE, *revenant encore.*

Chut! je serai discret.

Il sort en longeant le mur du parc.

SCÈNE XV

CHARLES, ADÈLE, MADAME DERVILLE
dans le feuillage.

CHARLES, *revenant à sa cousine.*

Pauvre Adèle!

ADÈLE.

En ces lieux pourquoi suis-je venue?

CHARLES.

Me pardonnerez-vous?

ADÈLE.

Ah! vous m'avez perdue.

Elle rentre par la grille, Charles sort du côté opposé.

SCÈNE XVI

MADAME DERVILLE *sortant du buisson.*

Quand j'ai vu le mari qui servait de témoin,
J'ai dit : Je suis tranquille et ne vais pas plus loin.

Il faut en convenir, la vengeance est parfaite!
Non, puisqu'il ne sait rien, elle n'est pas complète.
Je prétends que les faits lui soient révélés tous;
Allons joindre mon fils, et frapper les grands coups.

ACTE V

Le théâtre représente le salon du premier acte, avec deux lampes astrales sur chaque table.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, *seule.*

Elle traverse rapidement la scène, et va tomber dans un fauteuil.

O dieu! je n'en puis plus, je frissonne, je tremble,
J'ai la fièvre!... je sens tous les tourmens ensemble.
Quel assaut, juste ciel! je viens de soutenir!
Quels dangers! je frémis à ce seul souvenir...
Comme il me regardait!... S'il m'avait reconnue,
Qu'il eût!... Ah! je le sens, j'expirais à sa vue...
Heureusement le ciel a pris pitié de moi;
Je suis ici, je suis en sûreté!... Mais quoi!
N'ai-je plus rien à craindre? Et s'il allait paraître!
Sous ces ajustemens il peut me reconnaître,
Il peut... ah! quittons-les, quittons sans différer
Ces témoins indiscrets qui pourraient l'éclairer.

S'il rentrait, je serais une femme perdue.

Elle ôte son chapeau, son voile, son écharpe, et les jette dans un cabinet qu'elle ferme.

Mais il ne peut tarder de s'offrir à ma vue;
Si même, en ce moment, il n'est pas de retour,
C'est que du parc sans doute il aura fait le tour.
Mais qu'est-ce que j'entends, ô ciel! que veulent dire
Ces cris immodérés et ces éclats de rire?

SCÈNE II

DERVILLE, ADÈLE.

Derville entre en continuant ses éclats de rire.

ADÈLE, *à son mari.*

Eh quoi! c'est vous, Monsieur?

DERVILLE, *lui baisant la main.*

Adèle, te voilà.

Il rit encore.

ADÈLE.

Qu'avez-vous donc?

DERVILLE.

Jamais je n'oublîrai cela.

Nouveaux rires.

La drôle d'aventure! Elle va te surprendre.

ADÈLE.

Quoi donc?

DERVILLE.

Si tu savais ce que je viens d'apprendre!...

ADÈLE.

Enfin...

DERVILLE.

Ton froid cousin, à qui nous reprochions
De ne tenir à rien, de fuir les passions,
Eh bien! ma chère, il aime avec idolâtrie;
L'amour a triomphé de la géométrie!...
Il est rempli d'un feu discret et sans espoir!
Mais bien qu'il m'eût caché qu'il avait pour ce soir
Un rendez-vous, auquel la nuit prêtait son voile,
Je l'ai su!... Le hasard, ou plutôt mon étoile
M'a conduit sur les lieux; j'ai pu voir tout de loin,
Et vais te raconter ce dont je fus témoin.

ADÈLE, *vivement*.

Non, non, n'en faites rien si vous voulez m'en croire...

DERVILLE.

Pourquoi?

ADÈLE, *timidement*.

J'ai peu de goût pour ce genre d'histoire.

DERVILLE.

Quelle idée! allons donc, je veux absolument...

ADÈLE.

Daignez me dispenser...

DERVILLE.

Mais c'est que c'est charmant!
Mon récit te plaira, sois en sûre.

ADÈLE.

Au contraire,
Je suis sûre, Monsieur, qu'il ne doit pas me plaire.
Ainsi, permettez-moi...

DERVILLE, *la retenant.*

Non, non, tu resteras;
J'ai besoin de conter, et tu m'écouteras.

ADÈLE.

J'ai l'âme triste!

A part.

Oh! dieu! je souffre le martyre.

DERVILLE.

Tu n'es pas gaie; eh bien! cela te fera rire.
Or donc, j'entre en matière, et dois dire avant tout,
Que ton petit cousin est, ma foi! de bon goût.
Autant que j'ai pu voir, la dame est agréable;
Une mise élégante, une tournure aimable...
Comme la tienne...

ADÈLE, *à part.*

O ciel!

DERVILLE.

Cependant, je croirais
Qu'elle est un peu plus grande... eh! mais, tu la connais;
Nous la voyons souvent, c'est madame Flavières.

ADÈLE.

Ma... dame...

DERVILLE, *riant beaucoup.*

Hem! conviens-en, tu ne t'en doutais guères?

ADÈLE.

Monsieur...

DERVILLE.

Et le mari !

Il s'interrompt par de grand éclats de rire.

N'est-il pas bien plaisant ?
Des époux de Paris c'est le plus suffisant.
Il va disant partout que sa femme l'adore.
Elle seule est fidèle, à ce qu'il dit encore.
Quand il en parle, il est radieux, triomphant;
En vérité, cet homme est un bien bon enfant !

Regardant fixement sa femme.

N'est-ce pas ?

ADÈLE.

Oui... Monsieur...

A part.

Ah ! j'ai l'âme navrée.

SCÈNE III

MADAME DERVILLE, DERVILLE, ADÈLE.

ADÈLE, *à part.*

Voilà sa mère, enfin, et je suis délivrée.

MADAME DERVILLE.

Je vous retrouve donc.

A part.

Quel air joyeux il a!
Nous allons voir un peu si cela durera.

DERVILLE.

Tu ne me parais pas disposée à me croire.
Je te ferai conter par Charles cette histoire.

MADAME DERVILLE.

Non, ne l'espérez pas; Charles quitte Paris,
Mon fils, et part, ce soir, pour les Etats-Unis.

DERVILLE.

Franval veut l'emmener? Mais c'est de la démence!

MADAME DERVILLE.

Rien n'est plus vrai pourtant; Charles quitte la France
Avec l'ambassadeur, monsieur de Mayneval;
C'est un fait que je tiens de madame Franval.

DERVILLE.

Ah! j'y suis maintenant! je commence à comprendre;
Ce départ-là n'a rien qui puisse me surprendre.
C'est l'amour, j'en suis sûr, qui cause son malheur.
Eh bien! moi, je le plains vraiment de tout mon cœur.
Mais aussi, conçoit-on cette délicatesse,
D'aller s'expatrier parce que sa maîtresse
A dit le oui fatal. Oh! le pauvre garçon!
Tout pouvait s'arranger si bien d'une autre façon!
Je reprends mon histoire.

ADÈLE.

Épargnez-nous, de grâce,

De semblables détails. Avec vos amis, passe;
Mais ici vous sentez...

DERVILLE.

Je ne sens rien du tout;
Vous entendrez, parbleu! mon récit jusqu'au bout.

ADÈLE, *à part.*

Quelle position!

DERVILLE.

Permettez que je parle.

MADAME DERVILLE.

De quoi s'agit-il donc?

DERVILLE.

D'un rendez-vous de Charle,
Auquel j'ai par hasard tout à l'heure assisté.
Car, vous saurez qu'il aime une jeune beauté
En tout bien, tout honneur, et vous allez voir comme!...
Vous n'imaginez pas la candeur du jeune homme!
C'était à chaque instant, des soupirs, des hélas!
Des contemplations qui ne finissaient pas.
Le malheureux, tout plein d'amour et d'innocence,
Lui disait : Je vous aime... à dix pas de distance.
Pourtant, lorsqu'elle était sur le point de venir,
Je l'avais bien prêché, mais sans rien obtenir.

ADÈLE.

Ah! finissez de grâce, ou bien je me retire;
Ceci devient trop fort.

DERVILLE, *impatienté.*

Mais laisse-moi donc dire;
Tu vas voir!

MADAME DERVILLE.

Permettez qu'il aille jusqu'au bout.
Son récit m'interesse... et m'amuse surtout.

DERVILLE.

Néanmoins, je dois dire, historien fidèle,
Qu'il parut un moment tout rempli d'un beau zèle;
Mais cela dura peu! Pendant ce temps, ma foi,
Je remplissais un rôle assez nouveau pour moi.
Tandis que l'ami Charle était avec sa belle,
Moi, gravement pour lui je faisais sentinelle;
J'observais tout. Que dis-je? en ce moment fatal,
C'est moi qui du galant promenais le cheval.

A sa mère.

Mais ne trouvez-vous pas l'anecdote plaisante?

MADAME DERVILLE.

Pardonne-moi mon fils; je la trouve charmante.
J'en sais une à peu près pareille. Cependant,
Elle est plus drôle encor que la tienne.

DERVILLE.

Vraiment?
Contez-la, nous pourrons juger des ressemblances.

MADAME DERVILLE.

Ce sont absolument les mêmes circonstances :
Un rendez-vous nocturne, un amant délicat,
Respectant ce qu'il aime, et redoutant l'éclat;
D'autre part, une femme, aussi jeune que belle;
Un tiers qui se promène et qui fait sentinelle.
Mon histoire diffère en deux points seulement!

DERVILLE.

Voyons cela.

MADAME DERVILLE.

Sais-tu quel était cet amant,
Dont on raille si bien la vertueuse flamme ?

DERVILLE.

Qui donc ?

MADAME DERVILLE, *finement.*

C'était, dit-on, le cousin de la dame.

DERVILLE, *riant.*

Le cousin de la dame !

ADÈLE, *à part.*

O ciel !

DERVILLE.

Il se pourrait !

MADAME DERVILLE.

Et d'un autre côté, sais-tu bien quel était
Cet ami complaisant, qui faisait sentinelle ?

Avec force.

Le mari.

DERVILLE, *foudroyé.*

Le mari !

ADÈLE, *à part.*

Juste Dieu ! que dit-elle ?

DERVILLE.

Quoi ! c'était le mari ?

MADAME DERVILLE, *singeant son fils.*

« Dans le moment fatal,
« C'est lui qui du galant promenait le cheval. »

DERVILLE, *à part.*

Ah! qu'entends-je?

ADÈLE, *à part.*

Grand Dieu!

MADAME DERVILLE, *à part.*

L'anecdote le frappe.

Pendant le couplet suivant, Adèle et Derville ont les yeux baissés, et passent par les sentiments les plus opposés.

L'homme de qui je parle, et dont le nom m'échappe,
Si j'en crois les *on dit*, méritait bien son sort;
Car, envers son épouse, il avait un grand tort.
En principe Monsieur érigeait l'inconstance;
Bien loin de s'attacher à sauver l'apparence,
Pour ses galans exploits tout fier d'être cité,
Lui-même leur donnait de la publicité;
Et lorsqu'en dernier lieu, sa conduite imprudente
Lui fit voir une scène à coup sûr innocente,
Puisqu'un tiers s'y trouvait; il allait sans témoins
Chercher un rendez-vous qui l'était beaucoup moins.
Sa mère, qui blâmait cette indigne conduite,
Témoin de tant d'écarts, en redouta la suite;
Et voyant constamment rejeter ses avis,
Crut devoir surveiller la femme de son fils,
Et, ce certain parent, que l'époux infidèle
S'obstinait à laisser toujours seul avec elle.
La conséquence était bien facile à prévoir,
Il aima sa cousine à force de la voir.
Long-temps il combattit sa coupable faiblesse;
Mais sentant chaque jour augmenter sa tendresse,
En ami délicat, en homme généreux,
Il s'est expatrié pour rester vertueux...

Une chose au surplus, dont la mère, en son âme,
A la conviction, c'est que la jeune femme
Dans cette passion n'était pas de moitié.

Derville devient plus attentif.

Elle n'a jamais eu qu'une tendre amitié,
Et bien qu'elle ait été cruellement blessée,
N'a rien fait qui ne soit pur comme sa pensée.

Pendant un moment de silence, Derville jette sur Adèle un regard reconnaissant.

Eh! mais, qu'avez-vous donc tous deux en ce moment?
Pourquoi baisser les yeux? vous m'étonnez vraiment.
Vous ne trouvez donc pas mon histoire amusante!

A son fils qu'elle frappe sur l'épaule.

Mon fils!

ADÈLE, *à part.*

Que dira-t-il? je suis toute tremblante.

MADAME DERVILLE.

La femme en question, voyons! qu'en penses-tu?

DERVILLE.

Moi! qu'elle est un exemple accompli de vertu.

MADAME DERVILLE.

Très bien. Et que dis-tu de l'époux infidèle,
Qui de tant de maris est le brillant modèle?

DERVILLE.

Je dis qu'il est un sot, et que je prétends bien,
A dater d'aujourd'hui, ne l'imiter en rien.

MADAME DERVILLE.

Encor mieux.

DERVILLE, *faisant [illegible] la main de sa femme.*

Mon Adèle!

ADELE, *à part.*

Ah! ce mot me soulage!...

MADAME DERVILLE.

Dans ta bouche, mon fils, j'aime fort ce langage:
Oui, mon cœur est touché d'un aveu si loyal;
C'est bien, très bien.

FRANCISQUE.

Monsieur et Madame Franval.

SCÈNE IV

MONSIEUR FRANVAL, MADAME DERVILLE, DERVILLE, ADELE, MADAME FRANVAL.

MONSIEUR FRANVAL.

Mes amis, nous venons à la hâte vous faire
La visite d'adieu.

MADAME FRANVAL, *à Adèle.*

Conviens qu'il faut, ma chère,
T'aimer bien pour venir de Paris aussi tard.

ADELE.

Oui, beaucoup.

MADAME FRANVAL.

Nous touchons au moment du départ.

ADÈLE.

Quoi! vous voyagerez par cette nuit obscure?

MADAME FRANVAL.

Dans deux heures au plus, nous serons en voiture;
Charles nous attend.

DERVILLE, *d'un ton presque menaçant.*

Charle!

MADAME FRANVAL.

Oui.

MADAME DERVILLE.

Charle?

MADAME FRANVAL

Il est chez nous.

DERVILLE, *se contraignant.*

Charle! en effet, comment n'est-il pas avec vous?

FRANVAL.

C'est que l'ambassadeur l'a pris pour secrétaire,
Et vient de lui donner quelques lettres à faire.

A Derville.

Mais ne devez-vous pas faire une absence aussi?

DERVILLE.

Non! j'ai changé d'avis, je veux rester ici.

Se précipitant sur la main de sa femme.

Je ne voyage plus qu'avec toi, mon amie.

MADAME DERVILLE, *à part.*

Puisse ce beau transport durer toute sa vie!

A son fils.

Derville, j'applaudis à tes intentions.

A Franval.

Comme je tiens toujours à nos opinions,
Si Charles quelque jour songeait au mariage,
Rappelez-lui, monsieur, ce mot heureux d'un sage,
Dont malheureusement le nom m'est échappé :
Qui néglige sa femme est à moitié trompé.

NOTE POUR SERVIR A LA MISE EN SCÈNE DU MARI A BONNES FORTUNES DANS LES DÉPARTEMENS

La scène est dans une maison de campagne d'Auteuil, attenant au bois de Boulogne. Le théâtre représente, pendant les trois premiers actes et le cinquième, un salon élégamment décoré. La porte et les deux fenêtres du fond restent ouvertes sur le parc de la maison. Deux portes latérales servent d'issue aux appartemens. Celle qui est à la gauche du spectateur conduit à la salle à manger et aux chambres de mesdames Derville, mère et fille. Celle de droite conduit à l'appartement à coucher de Derville et à celui de Charles. De chaque côté du théâtre et sur le premier plan, sont deux tables recouvertes de tapis modernes à frange. Sur celle qui touche à la chambre de Derville, est un petit pupître de voyage, garni de tout ce qu'il faut pour écrire; sur l'autre, sont des livres. L'ameublement se compose de deux causeuses, deux bergères et six fauteuils. Au cinquième acte, il est entre neuf et dix heures du soir. Il n'y a de changement à la décoration que dans la manière d'éclairer le théâtre. Toute la partie du parc est très-obscure, et deux lampes astrales sont posées sur chacune des tables.

Au quatrième acte, le lieu de la scène est au bois de Boulogne. Le fond du théâtre est garni d'arbres placés sans ordre. A la gauche du spectateur, sur un pan coupé du quatrième au cinquième plan, et saillant des coulisses d'environ cinq à six pieds, se trouve la grille du parc de la maison de Derville, dont le mur se prolonge en s'enfonçant dans la coulisse. Sur l'un des pilastres de la grille est attachée la plaque de l'assurance mutuelle. Au troisième plan de gauche et du même côté de la grille, se trouve un buisson adhérent à la coulisse et formant une saillie de trois à quatre pieds; le cheval de Charles est censé être attaché derrière ce buisson. A partir de la grille du parc, jusqu'au deuxième plan du côté droit, est une route diagonale tracée par des arbres, au milieu desquels se trouve planté un poteau sur lequel on lit ces mots : *chemin de Passy*. Sur le premier plan de droite, et presque parallèlement à la rampe du théâtre est un autre buisson de cinq pieds de longueur sur six de hauteur, et détaché de la première coulisse d'environ deux pieds; il sert à cacher madame Derville mère pendant le rendez-vous du quatrième acte. Un banc de bois grossier est placé devant ce buisson et sert de siège à Adèle au moment où elle reconnait son mari.

TABLE

TABLE

La Mère Rivale 1

L'Éducation ou les Deux Cousines 79

Le Mari a bonnes fortunes 215

Achevé d'imprimer

le trente septembre mil neuf cent un

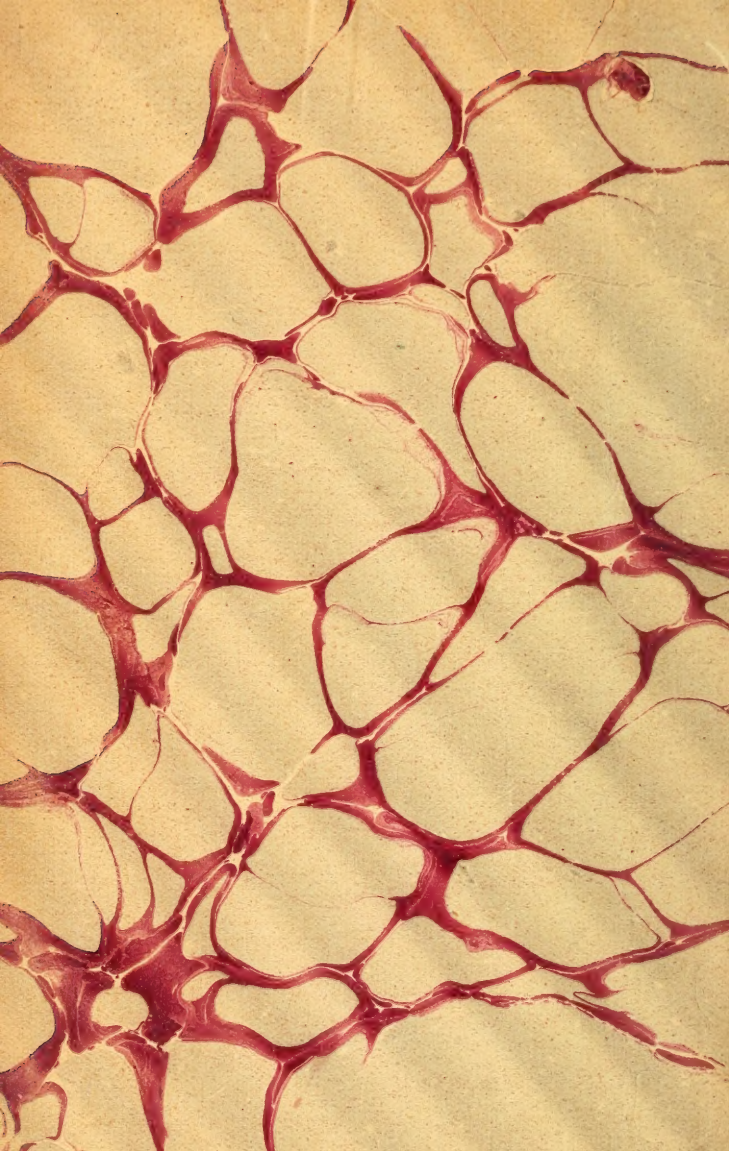
PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

O. — 3691.



PQ
2198
B3A19
1901
t.1

Bonjour, Casimir
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 04 10 016 1